

LE
BACHELIER
DE
SALAMANQUE.

TOME PREMIER.

Frontispice

Tome I.er



Education de Don Cherubin de la Ronda chez son Oncle le Chanoine.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

Par Monsieur LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Fils, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gille-Cœur.

M. DCC. LXVII.

Avec Privilége du Roi.



VIE
DE M. LE SAGE,

Précédée de quelques observations critiques sur les Romans.

AVANT que d'entrer en matiere sur l'édition nouvelle de cet ouvrage, & sur la vie de Monsieur Le Sage son Auteur, on ne sera peut-être pas fâché de voir quelques réflexions sur les livres nouveaux, dont la plume fertile de nos écrivains à la mode prend soin d'inonder réguliérement le Public. Il n'est ici question que des ouvrages romanesques & de ces livres *Quinteſſenciés*, toutes productions

d'une aiſance admirable, mais avec une grande apparence de travail, qui, froidement imaginées, plus ſechement exécutées, viennent ſans ſtyle, ſans invention, ſans mérite, moleſter la Littérature. Pourquoi craindroient-elles de paroître? nous ſommes dans le ſiécle de la frivolité. De nos jours les livres s'achettent moins par goût que par caprice: on les fait de même, & tout ſe paſſe dans les regles. S'il paroît un Roman nouveau; pour peu que le lecteur ſe reſſouvienne des anciens qu'il a lus, il trouvera que c'eſt un extrait fort adroitement déguiſé, mais toujours informe des *Caſſandre*, des *Pharamon*, des *Tarzis & Zélie*, des *Cléopatre*, &c. Si c'eſt un Ouvrage Hiſtorique, il n'offrira qu'un abrégé très-ſuccinct des *Hiſtoires de France*,

d'*Angleterre*, d'*Eſpagne* & de *Veniſe*, &c. copié fidélement d'après les originaux, mais ſouvent d'un ſtyle dur & l'antipode de l'élégance.

Nous avons encore une autre eſpece de petits livrets à la mode, faits ſans doute pour nous éviter la peine de lire les grands livres dont ils ne ſont, pour ainſi dire, que la vapeur la plus légère, comme l'*Eſprit de Montaigne*, l'*Eſprit de Maſſillon*, l'*Eſprit de Fontenelle*, l'*Eſprit de l'Abbé des Fontaines*, & tous les Eſprits du monde : car jamais ſiécle ne vit tant d'eſprit & ſi peu de corps : on tire à préſent l'eſprit de tout; tout eſt paſſé par l'alambic. Les Diſtillateurs de ces livres excellens, incapables ſans doute de nous donner leur eſprit propre, ſont aſſez habiles pour nous donner celui des au-

tres : ils s'imaginent que toutes leurs *Quinteſſences* nous épargnent la lecture de vingt volumes entiers ; mais peuvent-ils ignorer qu'il faut avoir lû les originaux pour faire uſage de ces extraits ? Leur plus grand mérite & peut-être leur unique talent, c'eſt de connoître la frivolité du ſiécle, & d'en profiter.

Ces Meſſieurs cependant, vrais petits maîtres littéraires, prennent aſſez impunément la qualité d'*Auteurs* ; c'eſt l'acquerir à peu de frais. Les Ecrivains du dernier ſiécle, créoient, inventoient, perfectionnoient : les Auteurs qui ſe donnent aujourd'hui pour tels, ne font ſouvent que décompoſer tout un ouvrage, & le défigurer avec adreſſe pour le reproduire avec complaiſance. On dira peut-être que ces livres *ana-*

lyses, que ces extraits des anciens ouvrages ſont utiles à la ſociété, puiſqu'ils trouvent *des Imprimeurs pour les imprimer, des ſots pour les acheter, & des ignorans pour les lire.* D'ailleurs n'eſt-il pas à la mode & du bon ton d'être frivole? Qu'un homme d'eſprit ſe ſoit fait connoître par quelque bagatelle amuſante, aſſez heureuſe pour ne pas déplaire, c'en eſt aſſez pour donner du prix à ſon Livre; on le dévore, on ſe l'arrache, il eſt adorable : le Libraire & l'Auteur en ſont également ſatisfaits. Il eſt encore un autre moyen d'attirer la curioſité du public : pluſieurs Auteurs modernes ont imaginé d'enrichir leurs productions de belles figures, de vignettes & de culs de lampes artiſtement deſſinés & gravés; & quoique l'impreſſion ſouvent ne

reponde pas à la beauté des Eſtampes, le curieux Littérateur, avide de la nouveauté, s'empreſſe, de les acquerir, malgré leur prix exhorbitant. C'eſt même aujourd'hui une fureur : & depuis quatre ans Paris eſt inondé de petites brochures dans ce genre. Si leurs Auteurs ne ſatisfont pas l'eſprit du lecteur, ils contentent au moins leur curioſité, & on ſe trouve encore heureux d'avoir chez ſoi des Livres aſſez bien imprimés, mais ornés *d'admirables* figures : tels que *Zelis au bain*, *Lettre de BarneWelt*, *Valcour à Zeila*; *Biblis à Caunus*, *lettre de Cain à Mêhala ſon épouſe*, & juſqu'à l'inintelligible poëme *des Sens* qu'on n'auroit point lu ſans les figures. J'avouerai cependant que les gravures ne nuiſent pas dans un Livre; mais on les multiplie trop, &

je predirois volontiers qu'on trouvera bientôt chez les Libraires plus de figures que de Livres. Quoi qu'il en ſoit, l'exiſtence de ces livres eſt peut-être neceſſaire. Paris eſt une Ville, dans laquelle il faut de tout. Au reſte, de pareils Ouvrages font ſubſiſter d'honnêtes gens. S'il falloit ſupprimer toutes les inutilités d'un Etat, s'il falloit détruire toutes les frivolités du ſiécle, que deviendroit le Pérou des Ouvrages Périodiques? C'eſt par eux qu'on figure dans le monde: il eſt vrai qu'en renonçant à ce genre d'écrire très-ſubalterne, mais que l'on chérit en France à cauſe de la ſatyre, ces grands arbitres des talens d'autrui ſeroient réduits à prouver leur mérite propre, & Dieu ſçait comme ils ſe tireroient d'embarras. Au reſte tout alors rentreroit

dans l'ordre : les abeilles laborieuſes jouiroient de leur travail, les *frélons* pareſſeux n'auroient pas le droit d'en profiter. Pourquoi donc au Parnaſſe eſt-il de pareils inſectes privilégiés pour vivre aux dépens des autres ? Quoi qu'il en ſoit, on achette tous les Livres nouveaux, ce dont on s'apperçoit par le titre & par l'année que déſigne un Frontiſpice impoſant. Mais ce qui ſurprend davantage, c'eſt que quantité de perſonnes les achettent ſur le titre ſeul, pourvû qu'il promette, & non ſur le mérite. On ne s'apperçoit de ſon erreur qu'après la lecture ;

> Le maſque tombe, l'homme reſte,
> Et le Héros s'évanouit.

C'eſt cependant pour des telles miſéres que nous abandonnons nos

meilleurs Ecrivains du dernier ſiécle, & que nous laiſſons une foule de livres excellens à la merci des vers : voilà les hommes. Au lieu de toutes ces nouveautés dont on ſe paſſeroit bien ; que ne réimprime-t-on plutôt de bons ouvrages dont les Editions ſont épuiſées ? Le public y gagneroit en plaiſir ; l'honneur & le profit tomberoient au Libraire.

En général le goût proſcrit les Romans : mais n'en eſt-il pas quelques-uns, parmi ces ouvrages très-inutiles, qui meritent d'être abſous du crime d'inutilité ? le Goût lui-même les regarde avec un œil de complaiſance, ce ſont des enfans dignes d'un tel pere. En effet on en trouve de ſi bien écrits, qu'il ſeroit injuſte de les comprendre dans la proſcription générale. Les *Marivaux*, les *Prévôt*,

les *Crebillon*, les *De la Place*, les *Duclos*, &c. nous ont donné des chefs-d'œuvre de ſentiment & de morale dans ce genre le plus intéreſſant, & par l'eſprit & par le cœur tout enſemble. L'humanité regne dans tous leurs ouvrages, & les grands traits de lumiere affectant le lecteur, tournent au profit de la vertu. Voit-on dans les Romans à la mode, ce langage noble, ce ſtyle épuré, cette ſage œconomie & ce vif intérêt qui dominent dans leurs ouvrages, & qui leur donnent tant de ſupériorité ſur tous les autres? Que ſont les Romans d'aujourd'hui? des contes de Fées, ſinon des écoles de libertinage; les premieres ennuient; les ſeconds revoltent: que peut-on faire en Féerie qui puiſſe intéreſſer après *D'Aulnoy*, *Galland*, *Perrault*,

Hamilton, *M. de Marmontel?* J'ajouterai que ce dernier eſt le ſeul auteur de notre ſiécle qui ait le mieux réuſſi dans ce genre d'écrire. La morale qui regne dans ſes contes eſt auſſi agréable que naturelle. Rien de plus amuſant, de plus intéreſſant. Cet ingénieux Ecrivain a le talent de joindre dans ſes charmans écrits l'agréable à l'utile.

Tout le monde avoue, & c'eſt avec raiſon, que le premier des Romans eſt l'*Hiſtoire de l'incomparable Don Quichotte de la Manche, par Michel de Cervantes.* Quelle invention! quelle varieté! quelle force même, & quelle vérité de peinture ne trouve-t-on pas dans tout le cours de cet ouvrage? C'eſt le Roman le plus parfait que nous ayons, & peut-être la plus heureuſe folie que l'ima-

gination humaine puiſſe enfanter. Nous avons après lui le *Roman Comique de Scaron*, ſi ingénieuſement & ſi burleſquement écrit. Ceux que nous eſtimons le plus ſont *Pamela*, ou *la vertu recompenſée*, l'*Hiſtoire de Cleveland*, le *Doyen de Killerine*, les *Mémoires d'un Homme de qualité*, où M. l'*Abbé Prévôt* s'eſt diſtingué ſupérieurement; c'eſt une juſtice qu'on doit lui rendre : on ne peut lui refuſer un grand talent & même un art particulier pour ces ſortes d'ouvrages, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait excellé dans tout ce qu'il a entrepris.

Les Romans de *M. de Crébillon*, quoique d'un autre genre, plaiſent infiniment aux eſprits fins & connoiſſeurs. Ceux de M. Duclos Auteur des Confeſſions du Comte de *** & d'Acajou, ſont d'autant plus ſinguliers que

les figures du dernier lui en ont fourni un ſujet auſſi agréable. Ceux que nous a traduit de l'Anglois M. *De la Place*, *Tom Jones*, *Orpheline Angloiſe*, les *Mémoires de Cecile*, lui font honneur dans la Littérature; ils donnent un nouveau luſtre à la réputation qu'il s'eſt acquiſe au Théâtre par ſa *Veniſe ſauvée*, dont le ſuccès fut auſſi brillant qu'il devoit l'être; & par ſa traduction libre du Théâtre Anglois en 8 vol. in-12, qui eſt recherchée avec tant d'empreſſement des vrais Littérateurs. C'eſt à cet Auteur eſtimable que nous devons la connoiſſance du Théâtre Anglois; ce que nous en avions de traduit avant, étoit trop informe, & ne nous confirmoit pas aſſez l'idée avantageuſe que les gens de lettre nous donnoient du génie

Anglois. Les Romans du même Auteur (M. de la Place) toucheroient à la perfection, ſans quelques négligences dans le ſtyle & dans la conduite : d'ailleurs ils ſont remplis de longueurs rebutantes & de digreſſions faſtidieuſes ; c'eſt apparemment le vice des originaux, mais il devoit diſparoître dans les copies. Voilà les livres d'agrément que l'on eſtime dans ce genre : leur merite eſt d'intéreſſer ou d'inſtruire en amuſant : mais plus deſſinateur & plus peintre, M. Le Sage avoit un talent prodigieux pour en faire d'admirables & de naturels en même-tems.

La grande réputation de cet homme ſçavant eſt au deſſus de l'éloge : il eſt peu de perſonnes lettrées qui ne connoiſſent ſes charmantes productions ; ſoit dans le Romaneſque,

dont il poſſédoit l'excellence, ſoit dans le Comique où ſa plume s'eſt également diſtinguée. C'eſt à cet Auteur, auſſi ingénieux que fertile, que l'on doit, pour ainſi dire, l'établiſſement de ce Théâtre toujours amuſant, où regne une liberté qui dégenère quelquefois un peu trop *en licence*, & qu'on appelle Opéra-Comique. C'eſt par des petits ouvrages chantans recueillis dans le *Théâtre de la Foire que M. le Sage* ſe fit d'abord quelque nom dans le Monde Littéraire. Les Romans agréables & ingénieux du *Diable boiteux*, de *Gilblas*, & *du Bachelier de Salamanque*, preſque tous de ſon invention, tous pleins d'eſprit & de goût, acheverent ſa réputation. On peut aſſurer que par ces ouvrages, quoique Romaneſques, il ſe mit au deſ-

ſus des Auteurs dans ce genre les plus connus & les plus eſtimés de ſon tems. Il poſſédoit bien ſa Langue, comme il eſt aiſé de le voir par la pureté qui regne dans ſes Ecrits. Il ſçavoit auſſi parfaitement la Langue Eſpagnole. Les Traductions excellentes qu'il en a faites lui méritent l'immortalité.

Tout le monde ſçait que la ſuite de *l'Hiſtoire de Don Quichotte* de *Benengely* eſt traduite par cet excellent Ecrivain : & ſi le ſuccès de cet ouvrage n'a pas repondu aux eſpérances de M. Le Sage, on peut en attribuer la cauſe à la richeſſe de l'invention & à la bonté des ſix premiers volumes, qui (comme nous l'avons déja avancé) ſont un chef-d'œuvre. Nous ne ſçaurions pourtant pas diſconvenir que M. Le Sage

avoit rempli *cette ſuite de Don Quichotte* d'aventures neuves & plaiſantes & que le Public admirateur de ces ſortes de Romans, auroit lû avec avidité s'il n'eut pas connu Michel de Cervantes.

M. Le Sage n'excelloit pas moins dans le fort Comique, & la Comédie de *TURCARET*, qu'il fit pour ſe venger de pluſieurs Traitans, (*) eſt un chef-d'œuvre de Théâtre par la ſatyre fine, judicieuſe & foudroyante dont il l'aſſaiſonne avec un art merveilleux. Cette piéce eſt faite d'après nature : il y regne d'un bout à l'autre un *Vis-Comica* qui charme tous les Spectateurs. Après

(*) Ces Meſſieurs l'avoient deſſervi par la ſouſtraction d'un emploi lucratif qu'il adminiſtroit avec honneur dans leur régie. On prétend auſſi que M. Le Sage ſe trouvant un jour à dîner avec quelques-uns d'entr'eux, il en fut beaucoup badiné, & que pour s'en venger il fit la Comédie de Turcaret. La premiere Anecdote nous paroît plus vraiſemblable.

les meilleures Comédies de *Moliere*, nous n'avons que le *Turcaret* & la *Métromanie* dans le goût de ſatyre miſe en action, & portée juſqu'à ce degré d'excellence. La Comédie de *Turcaret* eſt admirablement bien conduite : on y reconnoît par-tout le ſtyle vif & toujours animé de ſon Auteur, ainſi que dans ſa Comédie intitulée *Criſpin, rival de ſon Maître*, qui ſe reproduit au Théâtre toujours avec ſuccès : c'eſt encore le triomphe de la force comique.

M. Le Sage étoit d'un caractère affable, doux, prévenant, toujours égal : au jugement le plus ſolide, il joignoit une ſagacité d'eſprit admirable. C'étoit l'homme du monde le pluc amuſant dans la ſociété : dans quelques compagnies qu'il fut, on l'écoutoit avec un plaiſir infini ; l'a-

vantage de ſa converſation étoit ſi reconnu, que ſes Auditeurs ſe retiroient toujours avec la plus grande ſatisfaction. L'eſprit étoit tellement frappé d'admiration de l'entendre, qu'on le quittoit le plus ſouvent avec regret.

Qui croiroit que M *de Voltaire* n'ait point rendu juſtice à cet Ecrivain? marquant toujours un certain mépris pour la plûpart de ſes Ouvrages. Une pareille conduite de la part d'un grand homme, ſi capable de bien juger de ſes ſemblables, ſuppoſe quelques différends, au ſujet de la Littérature moderne; peut-être la partialité ſe mêla-t-elle de la diſpute. Se peut-il encore qu'aujourd'hui cet Ecrivain d'un génie extraordinaire, & ſi fort au-deſſus des autres par l'univerſalité de ſes talens, n'accorde

que du mépris aux ouvrages d'un homme qui compte tous les autres pour admirateurs ?

Les circonſtances de la vie d'un Auteur, quelque célébre qu'il puiſſe être, ſont ſouvent aſſez communes, & peu intéreſſantes pour le public : il n'exiſte dans le monde que par ſes écrits ; & pour bien écrire, il faut de l'eſprit & l'amour de la retraite ; ce qui ne produit pas des actions éclatantes.

M. *Le Sage* s'étoit marié fort jeune, plutôt par inclination que par intérêt ; quoique la fortune ne le favoriſât pas, il éleva pluſieurs enfans qu'il eut, avec tout le ſoin poſſible, & leur donna la meilleure éducation dans les Colléges, pour en faire d'honnêtes gens éclairés. De ſes deux fils, l'un qui ſe ſentit de la

la vocation pour l'état Eccléſiaſtique, obtint un Canonicat à S. Quentin : l'autre par une impulſion toute oppoſée, monta comme Acteur ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, & ſous le nom de Mont-ménil ſe diſtingua dans une profeſſion qui devroit être auſſi honorable qu'elle eſt brillante ; mais que les mœurs licentieuſes de la plupart des gens qui l'exercent, deshonorent & la rendent infâme aux yeux des gens les plus éclairés. C'eſt ici que l'on voit bien l'aſcendant de la deſtinée par l'exemple des deux freres. M. *Le Sage* n'approuvant pas le choix de ſon fils pour le Théâtre, crut qu'il devoit en conſéquence ſe brouiller avec lui ſans retour, & le charger de ſa malédiction paternelle.

Cependant Mont-ménil par la ſa-

geſſe de ſa conduite, plus encore que par la ſupériorité de ſes talens, ſe faiſoit eſtimer de tout le monde : le pere fut ſenſible au vrai mérite du fils, il verſa des larmes & lui rendit ſon amitié. M. *Le Sage* avoit de l'ame & des entrailles, il fut charmé que ſon fils conſervât toujours les ſentimens de vertu dont un honnête homme ne doit jamais s'écarter dans quelqu'état qu'il puiſſe être ; la probité & l'honneur n'en connoiſſent point d'excluſif.

Malgré l'uſage qu'il avoit fait de ſes talens pour l'amuſement du public, il aimoit à ſuivre exactement les devoirs de ſa Religion. Les exercices de l'eſprit ne prenoient rien ſur les ſentimens de ſon cœur. Quoiqu'Auteur de Comédie & de Romans, c'étoit un homme très-ver-

tueux & très-eſtimable, que tous ſes amis chériſſoient juſqu'à ne pouvoir ſe paſſer de ſon commerce : il étoit ſi aimé, que dans quelque lieu qu'il fut, & ſur-tout aux Cafés, on quittoit tout pour l'entourer ; & l'empreſſement qu'on avoit de le voir étoit ſi marqué, qu'on montoit ſur des chaiſes, & même ſur les tables pour jouir de ſa converſation, ſi agréable par les ſaillies charmantes dont il l'aſſaiſonnoit. Il n'étoit pas opulent ; & comme il n'entaſſoit pas rapidement volume ſur volume, parce qu'il travailloit longtems ſes ouvrages, les fruits de ſes travaux n'étant pas abondans, ne le mettoient pas à ſon aiſe.

Lorſqu'il fut dans un âge avancé, n'ayant plus la même vivacité & la même tête pour écrire, il prit le parti

de ſe retirer chez un de ſes enfans. Il ne ſçavoit trop lequel des deux il devoit choiſir pour ſa retraite. Mais ſoit qu'il ne voulut pas ſortir de Paris, qu'il aimoit extrêmement, ou ſoit qu'il inclinât pour le caractère d'eſprit peut-être plus accommodant de ſon fils le Comédien, Montménil eut tout l'honneur de la préférence. Il faut avouer auſſi que c'étoit un homme de la ſocieté la plus aimable, en un mot d'un caractère vrai, tel que le pere. Il aimoit ſes parens, ne voyoit qu'eux, & les ſoulageoit. C'eſt achever ſon portrait que de dire qu'au milieu des plaiſirs inſéparables de ſon état, ſes mœurs étoient irréprochables. Il mourut ſubitement dans une partie de chaſſe le 8 Septembre 1743. Son pere en fut inconſolable. Il emporta les regrets

de tous les honnêtes gens amateurs du Théâtre. Il avoit un talent ſupérieur, & qui n'étoit qu'à lui pour les rôles de valet. Le public en a long-tems ſenti la perte.

La mort du fils mit le pere dans un plus grand embarras : il étoit extraordinairement ſourd, & cette infirmité lui devenant trop à charge, il quitta Paris pour S. Quentin, mais avec bien des regrets : quoique dans un grand âge, il auroit dit volontiers cet admirable vers de M. de Coulange, Poëte moderne, (*) dans ſes *Adieu à la ville de Paris.*

Je crois en te quittant ſortir de l'Univers.

Il ſe retira donc chez ſon fils le Chanoine, avec ſa femme & ſes fil-

(*) *Poëſies variées de M. de Coulange* diviſées en quatre livres, contenant des *Poëſies badines*, *héroï-*

les ; mais il n'y vécut pas long-tems ; une maladie violente l'emporta quelque mois après au grand regret de ſa famille & de tous ſes amis. Il mourut à Boulogne-ſur-mer. Voici ſon Epitaphe faite dans le tems.

Sous ce tombeau gît *Le Sage* abattu
Par le ciſeau de la Parque importune :
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Voilà tout ce qu'on a pu ſçavoir de plus curieux & de plus intéreſſant ſur la vie de M. Le Sage : ce qu'on vient de rapporter ne ſe trouve dans aucun recueil d'Anecdotes ; & l'on n'a point voulu répéter ici ce que d'autres en ont dit peut-être mieux.

Il nous reſte beaucoup d'ouvrages de cet Ecrivain : *le Bachelier de*

ques des *Odes ſacrées & profanes* : elles forment un volume *in*-12.

Salamanque dont on donne une nouvelle édition, eſt un de ceux qu'il eſtimoit davantage, & qu'il mettoit au nombre de ſes meilleurs ouvrages ; il trouvoit que ce Roman lui faiſoit plus de plaiſir à la lecture que ſes premiers, ou du moins autant que *le Diable boiteux* & *Gilblas*. Il en parloit ſouvent à ſes amis comme d'un ouvrage qu'il avoit fait avec une attention particuliere. Il faut convenir que la ſatyre en eſt par-tout fine & délicate, que le Roman eſt bien conduit, qu'il marche bien, & qu'il a le double mérite de l'heureuſe invention joint à la plus belle variété. C'étoit avec la derniere impatience qu'on attendoit la ſuite de cet ouvrage après l'apparition du premier volume : elle parut enfin à la ſatisfaction de tout le monde, & ce li-

vre n'a fait que confirmer le Public éclairé dans l'opinion qu'il avoit déja du génie créateur & profond de cet Ecrivain célebre.

Les amateurs de ces ſortes d'ouvrages nous ſçauront gré de la nouvelle édition que nous leur procurons de ce Roman, non moins agréable qu'inſtructif, en trois volumes *in*-12. augmenté de pluſieurs hiſtoires intéreſſantes, avec des nouvelles figures en taille-douce. C'eſt au hazard que nous devons le Manuſcrit original écrit par l'Auteur, & trouvé dans ſes papiers après ſa mort : mais quelle a été notre ſurpriſe, en le confrontant avec la premiere édition, de trouver ce joli Roman corrigé par lui-même, avec l'attention d'un Auteur amoureux de ſon ouvrage, ou, pour mieux dire, d'un pere qui

chérit ſon enfant. M. *Le Sage* n'a rien négligé pour perfectionner cette Edition nouvelle. Voici ce qu'il ajoute à la fin de ſon Manuſcrit.

Si Dieu diſpoſe de mes jours avant que je puiſſe faire réimprimer ce Roman (*Le Bachelier de Salamanque*) que je viens de corriger & d'augmenter, je prie très-inſtamment les perſonnes, entre les mains de qui ce Manuſcrit tombera, de le faire imprimer auſſitôt que la premiere Edition ſera épuiſée, ce qui ſeroit préjudiciable au Libraire, ſi on le faiſoit imprimer avant.

Ces mots nous prouvent bien le deſir extrême qu'il avoit de faire réimprimer ſon livre, & nous fait voir ſa prévention naturelle pour ce Roman. Nous avons crû ne pouvoir mieux marquer notre empreſſement à ſervir le public, que de ne le pas priver des corrections de l'Auteur avec ſes augmentations : nous avons

été même obligés d'attendre quelque tems pour nous conformer aux volontés dernieres d'un homme qui nous est si respectable & si cher par ses Ecrits. Nous les exécutons aujourd'hui ; la derniere Edition se trouvant totalement épuisée, c'est au Lecteur à juger si nous avons bien ou mal fait de renouveller un pareil chef-d'œuvre.

Nous sçavons, & M. *Le Sage* le disoit souvent, que dans sa nouveauté ce Roman fit beaucoup de bruit, & qu'il eut beaucoup de Censeurs : mais il ne les redoutoit pas, & n'a jamais daigné répondre, malgré tout ce qu'on lui reprochoit. Cela n'est pas étonnant : tous les livres nouveaux d'un Auteur connu dans le monde Littéraire ont toujours des Critiques, qui bien souvent ne se-

roient pas en état d'en faire autant; la preuve est qu'ils n'ont pas des Critiques eux-mêmes.

Si le *Bachelier de Salamanque* eut des adversaires, il eut aussi des protecteurs. Les Mercures, les Journaux & tous les Ouvrages Périodiques, dans le tems qu'il parut, en firent le plus grand éloge. De tous ses Admirateurs, nous ne citerons ici que l'*Abbé des Fontaines*, dans ses *Observations sur quelques Ecrits*, Tom. IV. pag. 346. Cet habile Ecrivain jugeoit parfaitement d'un livre: sa décision peut faire loi quand elle est impartiale; au reste son plus grand défaut ne fut pas d'être trop favorable ni trop indulgent: voici ce qu'il prononce en parlant du *Bachelier de Salamanque*.

Cet Ouvrage, *dit-il*, est bien écrit; la

critique des mœurs en eſt vraie & maniée avec beaucoup d'art & de fineſſe : la narration en eſt agréable, amuſante & inſtructive. En un mot il eſt digne de la réputation de M. LE SAGE, qui a écrit tant de jolis Romans ingénieux. Vous n'y trouverez point un amas de réflexions futiles qui ſuffoquent le Lecteur, & des triſtes analyſes de ſentimens ; c'eſt une ſuite de faits néceſſaires, curieux & intéreſſans, ornés de courtes réflexions toutes nées du ſujet. Ce ſont par-tout des peintures vraies, tirées d'après nature, & qu'on retrouve tous les jours parmi des hommes. M. LE SAGE ne s'écarte jamais de la vraiſemblance ; il ne tranſporte pas ſes Lecteurs dans un monde idéal : il les divertit enfin, plus pour les inſtruire que pour les amuſer.

Ce fameux Critique entre dans un plus grand détail de l'ouvrage : nous y renvoyons le Lecteur.

M. *Le Sage* avoit un talent merveilleux pour l'ordonnance & l'in-

vention d'un Roman qu'il conduiſoit avec un art infini juſqu'au dénouement le plus parfait. Quelque long que fut ce qu'il entreprenoit, il ne ſe rebutoit pas, & ne reculoit jamais. Rien ne paroiſſoit de lui qu'il ne fut ſûr de la réuſſite. Il écrivoit avec tant de goût & de graces, ſon ſtyle, quoique ſimple, étoit d'une élégance ſi pure, qu'on a lû toujours ſes moindres productions avec plaiſir : mérite rare, & qui doit faire regretter un homme qui réuniſſoit tant de talens pour l'ordinaire ſéparés. S'il n'eſt plus pour l'honneur du ſiécle, il vit du moins dans ſes Ouvrages. Vainqueurs des tems & de l'envie, les grands Ecrivains ne meurent jamais.

Reſpectueux pour le public & circonſpects ſur nous-mêmes, nous

bornons ici le cours de nos réflexions : les longues Préfaces ne ſont point à la mode : nous ſçavons trop bien qu'elles ne ſont plus fortune, ſur-tout quand elles ſont pleines de verbiage & de futilité. Nous n'avons garde d'en fournir une nouvelle preuve : tant pis pour ceux qui ſervent d'exemple. Le proverbe eſt vrai ; Trop parler nuit : trop écrire nuit bien davantage.



OUVRAGES

DE M. LE SAGE,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

THÉATRE de la Foire, ou Recueil des Piéces & Opéra-Comiques, *in* 12. par Orneval & M. Le Sage.

Le Diable boiteux, *in*-12. 3 *vol.*

La Journée des Parques, *in*-12.

Saillies d'Esprit, *in*-12.

Suite de Don Quichotte, par Avellaneda, 2 *vol. in*-12. traduit par M. le Sage.

Gilblas de Santillanne, 5 *vol. in*-12.

Mille & un jour, 5 *vol. in*-12. traduit par Petit de la Croix, & revûs pour le style par M. Le Sage.

Roland l'Amoureux, 2 *vol. in*-12. 1742.

Les Folies du Sieur Le Sage, *Amsterd.* 1700, *in*-8°. *On doute que ce Livre soit de lui.*

Les Aventures du Chevalier Beauchêne, 2 *vol. in*-12.

La Tontine, Comédie.

Turcaret, Comédie.

Crispin, rival de son Maître, Comédie.

Son Théâtre compose deux Volumes in-12.

Histoire d'Estevanielle, 2 *vol. in*-12.

Guzman d'Alfarache, revû & corrigé avec des augmentations, par M. Le Sage, 3 *vol. in*-12.

Le Bachelier de Salamanque, ou les Mémoires & Aventures de Don Chérubin de la Ronda, augmenté de la vie de l'Auteur, *in*-12 3 *vol. Figures*. 1767. Nouvelle Edition.

Les Cheminées. Cette Brochure est renfermée dans l'Edition du Diable boiteux, 3 *vol. in*-12 *fig*. 1755.

Recueil des Piéces mises au Théâtre François, *Paris* 1739. 2. *vol. in*-8°.



ANECDOTES

Sur quelques Ouvrages de M. Le Sage.

Le Diable boiteux a eu beaucoup d'ennemis malgré le bruit que ce Livre fit dans sa nouveauté Mathanasius,dans son chef-d'œuvre d'un inconnu, dit que ce Livre est rempli d'extravagances, & qu'il fait honte au Public d'avoir couru après comme si c'étoit un bon Livre.

Monsieur Boileau Despreaux, fameux satyrique, ne paroît souffrir les ouvrages de M. Le Sage, entr'autres le Diable boiteux, dont le succès a été si prodigieux. Il en donna une preuve bien sensible. Trouvant un jour ce livre entre les mains de son domestique, il s'emporta contre lui & le menaça de le chasser s'il voyoit encore ce Roman dans sa maison.

Le Docteur Sangrado dont parle M. Le Sage dans son Roman de Gilblas, est M. Hecquet, fameux Docteur en médecine de Paris, parce qu'il n'ordonnoit le plus souvent que de l'eau tiéde à ses malades. Ce médecin avoit une espece de raison, l'eau étant le meilleur dissolvant que nous ayons, & ce n'est pas ce que M. Le Sage a le mieux fait d'improuver la conduite d'un si grand homme.



TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
En ce premier volume.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, la réimpreſſion du *Bachelier de Salamanque*, par M. le Sage, & j'ai cru qu'on ne pouvoit trop favoriſer les nouvelles éditions des Ouvrages de cet ingénieux Ecrivain. Fait à Paris ce 22 Septembre 1767.

ALBARET.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſont à la fin des Aventures de Robinſon.

AVIS

Aux Relieurs, pour placer les figures, indiquées par le diſcours qui eſt au bas de chaque planche.

Le Frontiſpice.

Le Bachelier de Salamanque dans un tête à tête, &c. pag. 36, premiere partie.

Don Cherubin de la Ronda, & Dona Franciſca ſa ſœur, &c. p. 124 de la ſeconde partie.

Mettre le titre du tome ſecond ci-joint, avant la ſignature L de la troiſiéme part.

Don Manuel & don Cherubin ſe battent, pag. 283, troiſiéme partie.

Don Cherubin, édifié du P. Séraphin, &c. pag. 299, troiſiéme partie.

Les huit pages de la feuille Q, qui eſt la fin de la troiſiéme partie, ſe trouvent avec le Catalogue & le titre du tom. II.

Don Cherubin, jouant aux cartes, &c. pag. 43, quatriéme partie.

Don Cherubin reconnoît dans le Prédicateur, &c. pag. 127, quatriéme partie.

Don Chérubin, viſitant les Pénitens, &c. pag. 218, cinquiéme partie.

Le Curé, au ſujet de la Pelerine, &c. pag. 228, cinquiéme partie.

Don Cherubin, part de Madrid avec Don Juan, &c. pag. 372, ſixiéme partie.

LE



Don Cherubin de la Ronda et dona Francisca sa Sœur se racontent mutuellement leurs avantures.

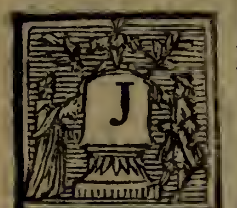


LE BACHELIER DE SALAMANQUE, *OU* LES MEMOIRES *ET AVENTURES* DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la famille & de l'éducation de Don Chérubin ; à la mort de ſon pere un de ſes parens le reçoit chez lui. Ses progrès dans l'étude. Il part pour Madrid & fait connoiſſance avec un Curé. Entretien de ce Curé ſur l'emploi que Don Chérubin veut exercer.



JE dois le jour à Don Roberto de la Ronda, qui des environs de Malaga, où il étoit né, alla s'établir dans la Province de Léon. Il y devint

Secrétaire de Don Sebaſtien de Ceſpedez, Corrégidor de Salamanque, qui le fit Alcade de Molodiro, gros Bourg voiſin de cette Ville.

Mon pere, en vertu de ſa charge, prit de ſa propre autorité le titre de Don, & par bonheur pour lui, perſonne ne le chicanna là-deſſus. Comme il avoit toujours été homme de plaiſir & fort déſintéreſſé, il amaſſa ſi peu de bien, que lorſqu'une mort prématurée le ravit à ſa famille, à peine laiſſa-t-il de quoi vivre à ſa veuve & à trois enfans dont elle demeuroit chargée. J'étudiois alors avec Don Céſar, mon frere aîné, à l'Univerſité de Salamanque; & je ne ſçais comment nous aurions pû faire pour continuer nos études ſans le ſecours du Corrégidor; mais ce généreux Seigneur eut ſoin de nous. Il n'épargna rien pour nous bien entretenir. Il nous aimoit; & toutes les fois que nous allions lui faire notre cour, il nous diſoit qu'il nous regardoit comme ſes enfans. Peut-être l'étions-nous en effet; ce que je ne

crois pourtant pas, quoique ma mere ait eu la réputation d'être un peu coquette.

Malheureuſement pour nous, notre Protecteur mourut avant que nous fuſſions hors du College ; de maniere que nous voyant réduits à vivre de notre patrimoine, qui ne pouvoit ſuffire à tous nos beſoins, nous fumes obligés de nous abandonner à la Providence. Don Céſar ſe ſentant de l'inclination pour les armes, prit parti dans un Régiment de Cavalerie que la Cour envoyoit à Milan. De mon côté, profitant de l'amitié qu'un vieux parent, Docteur de l'Univerſité, avoit pour moi, j'acceptai un logement qu'il m'offrit gratuitement chez lui avec ſa table. Par ce moyen ma mere n'ayant ſur les bras que Dona Franciſca ma ſœur, qui n'avoit que ſept ans, ſe vit en état de ſubſiſter doucement avec elle.

Je fis de ſi grands progrès au College, qu'on n'y parloit plus que de Don Chérubin de la Ronda. Je brillai, ſur-tout en Philoſophie, par le

talent extraordinaire qu'on vit en moi pour la diſpute. Enfin je travaillai tant que je parvins à l'honneur d'être Bachelier.

Alors mon vieux Docteur, qui commençoit peut-être à ſe laſſer de m'avoir pour commenſal; car le bon homme étoit un peu avare, me tint ce diſcours : Ami Don Chérubin, vous êtes préſentement en âge de penſer à un établiſſement, & en état de vous ſoutenir par vous-même en vous faiſant Précepteur; c'eſt le meilleur parti que vous puiſſiez prendre. Vous n'avez qu'à vous rendre à Madrid, vous y trouverez facilement quelque bonne maiſon, d'où, après avoir élevé l'enfant, vous ſortirez avec une penſion pour toute votre vie, ou du moins avec un bénéfice. Vous êtes un habile garçon, & vous avez l'air ſage: vous êtes né pour exercer le Préceptorat.

Comme je voyois à Salamanque deux ou trois Précepteurs qui me paroiſſoient contens de leur condition, je me mis dans l'eſprit que leur poſte devoit être plein d'agrémens. Ainſi le

vieux Docteur eut peu de peine à me persuader. Je lui dis que j'étois prêt à partir ; & après l'avoir remercié de ses bontés, je me rendis effectivement à Madrid par la voie des Muletiers, avec un coffre qui contenoit tous mes effets, c'est-à-dire, un peu de linge, mon habit de Bachelier, & quelques pistoles que le vieillard m'avoit lâchées malgré son avarice.

Etant arrivé à Madrid, j'allai descendre à un Hôtel garni où l'on donnoit à manger proprement, & où plusieurs honnêtes gens étoient logés. Je fis connoissance avec eux, & je liai entr'autres un commerce d'amitié avec le Curé de Leganez, qu'une affaire importante avoit amené à Madrid. Il me fit confidence du sujet de son voyage, & je lui appris le motif du mien.

Je ne lui eut pas sitôt dit que j'avois envie d'être Précepteur, qu'il fit une grimace, dont je ris encore toutes les fois que je m'en souviens : Je vous plains, Seigneur Bachelier, s'écria-t-il : que voulez-vous faire ? Quel

genre de vie allez-vous embrasser ? Sçavez-vous bien à quoi il vous engage ? à sacrifier votre liberté, vos plaisirs & vos plus belles années à des occupations pénibles, obscures & ennuyeuses. Vous vous chargerez d'un enfant, qui, quelque bien né qu'il puisse être, aura toujours des défauts. Il faudra vous appliquer sans relâche à former son esprit aux sciences, & son cœur à la vertu. Vous aurez ses caprices à dompter, sa paresse à vaincre & son humeur à corriger.

Vous n'en serez pas quitte, poursuivit-il, pour les peines que votre Eleve vous fera souffrir. Vous serez obligé d'essuyer de la part de ses parens de mauvais procédés, & de dévorer même quelquefois les mortifications les plus humiliantes. Ne pensez donc pas que le Préceptorat soit une condition pleine de douceur. C'est plutôt une servitude à laquelle pour se réduire il faut, comme pour se faire Moine, être quelque chose de plus ou de moins qu'un homme.

Vous pouvez, ajouta le Curé de

Léganez, vous en rapporter à moi là-dessus. J'ai fait le métier que vous avez envie de faire. Après celui d'un Aumônier d'Evêque, c'est le plus misérable que je connoisse; je sçais ce que c'est. J'ai élevé le fils d'un Alcade de Cour; je n'ai pas véritablement tout-à-fait perdu mes peines, puisque ma Cure en est le fruit; mais je vous proteste qu'elle me coûte bien cher. J'ai passé huit années dans un esclavage plus rude que celui des Chrétiens en Barbarie. Mon Eleve, qui de tous les enfans du monde étoit peut-être le moins propre à recevoir une excellente éducation, joignoit à une stupidité naturelle une aversion parfaite pour tout ce qui s'appelle ordre & devoir; de maniere que pour l'endoctriner, j'avois beau suer sang & eau, je ne faisois que semer sur le sable. Encore aurois-je pris patience si l'Alcade, moins aveuglé par l'amour paternel, eût rendu justice à son fils; mais ne pouvant le croire aussi stupide qu'il étoit, il s'en prenoit à moi. Il me reprochoit l'inutilité de mes le-

çons, & ce qui ne m'étoit pas moins ſenſible que l'injuſtice de ſes reproches, il me les faiſoit ſans ménager les termes.

J'avois donc, continua le Curé, à ſouffrir également du pere & du fils d'une maniere différente ; j'avois encore dans les domeſtiques des tyrans de mon repos, des eſpions vigilans, & des inférieurs toujours prêts à me manquer de reſpect. La vilaine maiſon, dis-je au Curé ! je vous trouve encore bien heureux de n'en être pas ſorti ſans récompenſe. Vous avez raiſon, me répondit-il ; encore obſerverez-vous, s'il vous plaît, qu'il m'eſt dû près de mille écus d'appointemens dont l'Alcade ne ſonge point à me tenir compte, ou plutôt qu'il croit m'avoir bien payé en me faiſant obtenir une Cure de campagne. Et votre Diſciple, repris-je, n'eſt-il pas reconnoiſſant des peines qu'il vous a données ? Ne vous fait-il pas bien des amitiés lorſque vous vous rencontrez tous deux ? Je ne le vois point, répartit le Curé ; à peine a-t-il été dans

le monde, qu'il a oublié ſon latin & ſon Précepteur.

Tels furent les diſcours que me tint le Curé de Léganez, pour m'ôter l'envie d'être Précepteur; néanmoins tout ſenſés qu'ils étoient, ils ne firent pas plus d'impreſſion ſur moi qu'en font ſur une fille tendre ceux qu'on lui tient pour la dégoûter du mariage. Il s'en apperçut; & jugeant bien qu'il perdroit le tems à vouloir me détourner de mon deſſein, il pourſuivit de cette ſorte : Je vois bien qu'il eſt inutile de combattre votre réſolution. Vous voulez donc abſolument tâter du Préceptorat? à la bonne heure. Mais puiſque je n'ai point aſſez d'éloquence pour vous faire changer de ſentiment, du moins ſouvenez-vous d'un avis que j'ai à vous donner : Soyez extrêmement ſur vos gardes lorſque vous demeurerez dans une maiſon où il y aura des femmes; le diable aime à tenter les Précepteurs; & pour peu que l'inſtrument qu'il met en œuvre ſoit joli, ils ne manquent guères de ſuccomber à la tentation.

Je promis au Curé de Léganez de ſuivre exactement ſon conſeil, le beau ſexe étant en effet un écueil redoutable pour moi ; car je ne ſentois déjà que trop que j'avois reçu de la nature un tempéramment contre lequel ma vertu auroit bien à luter.

Chapitre II.

De la premiere maiſon où Don Chérubin fut Précepteur. Quels étoient les enfans qu'il avoit à élever. Imprudence d'un Pere.

Le Curé de Léganez me voyant déterminé à remplir une place de Pédagogue, me donna la connoiſſance du Révérend Pere Thomas de Villaréal, Religieux de la Merci, qui avoit un talent tout particulier pour découvrir les maiſons où il falloit des Précepteurs. Ce bon Pere m'en eut bien-tôt enſeigné une, ou plutôt il me mena lui-même chez le Seigneur Iſidor Montanos, riche bourgeois de Madrid, qui ſur le bien que ſa Révérence lui dit de moi ;

m'arrêta ſur le pied de cinquante piſtoles par an. Montanos avoit été Marchand, & s'étoit retiré du commerce, tant pour ſe décraſſer que pour vivre plus tranquillement. Il avoit deux fils, l'un de ſeize ans, & dont l'air ne me prévint pas en leur faveur. L'aîné étoit begue, & le cadet boſſu. Je leur fis quelques queſtions pour tâter leur eſprit, & j'eus lieu de juger par leurs réponſes qu'il ne tiendroit qu'à eux de profiter de mes leçons.

Mon premier ſoin dans cette maiſon fut d'obſerver tout le monde, depuis le chef juſqu'au dernier laquais; & je me propoſai de m'y conduire de façon que je ne fiſſe paroître aucun défaut; ce qui n'étoit guères plus facile que de n'en avoir point du tout. Je connus en peu de tems les caractères, & cette connoiſſance m'affligea. Le Seigneur Iſidore étoit un petit génie qui faiſoit le plaiſant, & qui avoit toujours quelque fade quolibet à vous débiter. Fier de la poſſeſſion de dix mille ducats de

rente, il marchoit les joues enflées d'orgueil, & faisoit le gros dos. Au reste il étoit grossier, bouru, brutal & capricieux. De leur côté, ses fils avoient de fort mauvaises inclinations. Quoique le tems ne les eut pas encore fait hommes, ils l'étoient déja par leurs passions : la nature leur avoit donné, pour ainsi dire, une dispense d'âge pour être vicieux. Ils avoient un laquais favori, une espece de valet-de-chambre qui possédoit leur confiance, & leur rendoit les mêmes services que s'ils eussent été dans leur majorité. Je me l'imaginai du moins ; & les raisons que j'eus de le croire me semblerent si fortes, que je ne pus m'empêcher d'en avertir leur pere.

Je m'attendois, en lui donnant cet avis, qu'il en sentiroit l'importance, & prendroit feu, comme tout autre pere eut fait à sa place. Cependant je me trompai ; au lieu d'en paroître émû, il me rit au nez, en me disant : Allez, allez, Monsieur le Bachelier, laissez-les faire ; ils s'en

laſſeront comme moi. J'étois, ajouta-t-il, un égrillard dans ma jeuneſſe ; je faiſois trembler les peres & les maris de mon voiſinage. Je ne prétends pas que mes enfans vivent autrement que moi. Je ne vous donne pas cinquante piſtoles par an pour m'en faire des Saints. Enſeignez-leur la langue latine & l'Hiſtoire, avec cela inſpirez-leur l'eſprit du monde ; c'eſt tout ce que je vous demande.

Quand je vis que Montanos n'avoit aucune délicateſſe ſur les mœurs de ſes fils, je ceſſai de me donner la peine de veiller ſur leurs actions ; & me renfermant dans les bornes preſcrites, je me contentai de remplir les autres devoirs. Je faiſois traduire à mes diſciples les Auteurs Latins en Caſtillan, & mettre en latin de bons Auteurs Eſpagnols. Je leur liſois les guerres de Grenade ou d'autres hiſtoires, & j'accompagnois ma lecture de réflexions inſtructives. Outre cela, quand il leur échappoit de dire ou de faire quelque choſe contre la bienſéance ou contre la charité,

je ne manquois pas de les reprendre. Mais je leur faiſois en vain des remontrances ; leur pere les rendoit infructueuſes par ſes diſcours imprudens & dangereux. Etoit-il en belle humeur, il ſe vantoit devant eux d'avoir été libertin dans ſa jeuneſſe. On eût dit, en vérité, qu'il leur racontoit exprès ſes débauches pour les porter à ſuivre ſon exemple. Il y a comme cela des peres qui ne s'obſervent point devant leurs enfans, & qui les détournent eux-mêmes du chemin de la vertu.

Après tout, ſi le Seigneur Iſidor n'eût eu que ce défaut-là, nous aurions pû vivre long-tems enſemble. J'en aurois même ſouffert beaucoup d'autres qu'il avoit, à l'exception de ſa mauvaiſe humeur. Il étoit inſupportable quand il s'y mettoit ; ce qui n'arrivoit que trop ſouvent. Alors les diſcours les plus durs & les plus déſobligeans ne lui coûtoient rien. Il étoit même aſſez injuſte pour me reprocher juſqu'aux défauts de ſes fils : Pourquoi, me diſoit-il, n'apprenez-vous

pas à mon aîné (c'étoit le begue) à parler distinctement? D'où vient que le cadet (c'étoit le bossu) se tient si mal? Pourquoi l'un a-t-il le teint si pâle? Pourquoi les habits de l'autre sont-ils pleins de tâches & de poussiere?

Voilà ce qu'il me disoit. Le moyen de s'entendre de sang froid faire de pareilles reproches! Un matin n'y pouvant tenir, je sortis de chez Montanos pour n'y plus rentrer, après lui avoir dit que je ne m'accommodois point d'un homme qui vouloit que le Précepteur de ses enfans fut en même tems leur Médecin, leur Maître à danser & leur Valet-de-chambre.

CHAPITRE III.

Don Chérubin va offrir ses services à un Conseiller du Conseil de Castille: de l'entretien singulier qu'il eut avec ce Magistrat; sa reponse & ce qu'il fit.

J'Allai dès le même jour trouver mon Religieux de la Merci, qui ne me blâma point d'avoir quitté le

Seigneur Iſidor. Il me dit, au contraire, qu'il étoit fâché de m'avoir placé dans une ſi mauvaiſe maiſon : Monſieur le Bachelier, ajouta-t-il, revenez ici dans trois jours; je vous aurai peut-être déterré une meilleure place.

Effectivement quand je le revis, il m'apprit qu'il en avoit une nouvelle à me propoſer. Un Conſeiller du Conſeil de Caſtille, me dit-il, a beſoin d'un Précepteur pour ſon fils unique. Vous pouvez aller vous préſenter de ma part à ce Magiſtrat; je lui ai parlé de vous, & je crois que vous vous conviendrez l'un à l'autre. Je vous avertis ſeulement que c'eſt un homme fier, comme ces Meſſieurs le ſont pour la plûpart; à cela près, il eſt aimable & d'un très-bon caractere, à ce qu'on m'a dit. Je ſouhaite que vous ſoyez plus content de lui que du Seigneur Montanos.

Je me rendis à l'Hôtel du Conſeiller. Je trouvai ce Juge prêt à monter en caroſſe pour aller au Conſeil. Je m'approchai de lui très-reſpectueuſe-

ment, & lui dis que j'étois le Bachelier dont le Pere Thomas de Villaréal lui avoit parlé. Vous avez mal pris votre tems, me répondit-il d'un air grave & ſec : je ne puis vous donner audience préſentement. Revenez ſur les ſix heures du ſoir.

Me voyant aſſigné pour être ouï, je ne manquai pas de comparoître devant mon Magiſtat avant même le tems preſcrit. On m'annonce. Je demeure & j'attends deux grandes heures pour le moins dans l'anti-chambre, après quoi l'on m'introduit dans un cabinet où j'apperçois le Juge aſſis dans un fauteuil. Je lui fis une révérence ſi profonde que je penſai donner du nez à terre. Il répondit à mon ſalut par une légere inclination de tête, & me montrant du doigt un petit tabouret qui reſſembloit aſſez à une ſellette, il me fit ſigne de m'y aſſeoir.

Je n'ai jamais vû de perſonnage d'un maintien plus orgueilleux. Il jetta ſur moi des regards critiques, & ſe diſpoſant à m'interroger ſur faits

& articles, il m'adreſſa la parole dans ces termes : Etes-vous Gentilhomme ? Je ne croyois pas, lui répondis-je, qu'il fallût l'être pour devenir Précepteur. Cela n'eſt pas, ſi vous voulez, abſolument néceſſaire, me repliqua-t-il ; mais outre que cela ne gâte rien, il me ſemble que le dogme a plus de force dans la bouche d'un Maître Gentilhomme que dans celle d'un roturier.

Le reſpect que je devois à un Conſeiller de Caſtille m'empêcha de faire un éclat de rire à ces derniers mots, tant ils me parurent ridicules. Cependant, continua le Magiſtrat, quand vous ne ſeriez pas noble, je veux bien me relâcher là-deſſus, pourvû que vous ayez d'ailleurs toutes les qualités du Précepteur que je prétends mettre auprès de mon fils, qui pourra bien un jour remplir ma place.

Je demandai au Conſeiller de quelles qualités il vouloit que ce Précepteur fût pourvû ; & il me repartit : Je cherche un ſujet qui ſoit un grand homme, un ſçavant homme, un

homme de Dieu & un homme du monde en même-tems. Il faut qu'il réuniſſe tous les talens ; qu'il poſſede toutes les ſciences divines & humaines, depuis le Catéchiſme juſqu'à la Théologie myſtique, & depuis le Blaſon juſqu'à l'Algébre. Tel eſt le Maître que je veux ; & comme il eſt juſte de faire un ſort agréable à une perſonne de ce mérite, je lui donnerai ma table avec cinquante piſtoles d'appointemens. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il, je pourrai bien, l'éducation finie, lui faire avoir par mon crédit un Bénéfice, ou bien le gratifier d'une petite penſion viagere.

J'admirai la généroſité de ce Magiſtrat ; & demeurant d'accord avec moi-même que je n'étois point ce Pédagogue dont il s'étoit formé une ſi parfaite idée, je me levai de deſſus la ſellette, en diſant au Juge : Adieu, Seigneur, puiſſiez-vous rencontrer l'homme que vous cherchez ; mais franchement, je ne le crois pas plus facile à trouver que l'Orateur de Ciceron.

CHAPITRE IV.

Le Pere Thomas, Religieux de la Mèrci, place le Bachelier chez le Marquis de Buendia. Caractere de l'enfant qu'on lui donne à instruire. Il sort de cette maison. Pourquoi.

JE rendis compte de cette conversation au Pere Thomas; nous rîmes un peu tous deux aux dépens du Conseiller qui nous parut un original. Je ne serai pas content, me dit ensuite le Religieux, que je ne vous aye bien placé; plus je vous vois, plus je vous aime. Je vais me donner pour vous de nouveaux mouvemens: il y aura bien du malheur, si je ne vous mets pas à la fin dans quelqu'une de ces bonnes maisons où les Précepteurs font la pluie & le beau tems.

Véritablement peu de jours après, s'imaginant avoir fait ma fortune, il vint à mon Hôtel garni, & me dit avec une émotion qui relevoit le prix du service: Enfin, mon cher Bachelier, j'ai un poste excellent à vous

offrir. Le Marquis de Buendia, l'un des principaux Seigneurs de la Cour, veut vous confier l'éducation de ſon fils ſur le portrait que je lui ai fait de vous. Venez me prendre demain au matin ; je vous menerai chez lui. Vous verrez un Seigneur des plus polis. Vous ſerez charmé de la réception qu'il vous fera, & je ne doute nullement que vous ne ſoyez parfaitement bien chez ce Courtiſan.

Le lendemain le Pere Thomas me conduiſit au lever du Marquis, & ce Seigneur me reçut d'un air gracieux, en me diſant qu'il étoit perſuadé que j'avois du mérite, puiſque le Révérend Pere, qui étoit ſon ami, m'avoit choiſi pour me mettre auprès du jeune Marquis ſon fils. Je vous reçois, pourſuivit-il, aveuglément de la main de ſa Révérence. A l'égard de vos honoraires, je vous donnerai cent piſtoles tous les ans, & vous ne ſortirez de chez moi qu'avec une récompenſe digne de vos ſoins, & meſurée à ma reconnoiſſance.

Je fis porter dès le même jour mon

coffre à l'Hôtel du Marquis, où je trouvai une chambre meublée exprès pour moi. Je vis mon disciple. C'étoit un enfant de sept ans, beau comme le jour & d'une grande douceur. Il étoit encore entre les mains des femmes; mais il me fut livré sur le champ, & l'on nous donna un valet-de-chambre & un laquais pour nous servir. Comme les enfans naissent ordinairement avec quelques inclinations qui ont besoin d'être corrigées, je m'attachai à étudier les siennes. Je ne lui en remarquai point de mauvaises, tant les femmes qui avoient élevé sa premiere enfance avoient eu soin de ne souffrir en lui aucun penchant vicieux. Elles lui avoient même appris à lire & à écrire, de façon qu'il ne sçavoit déja pas mal former ses lettres.

Je lui achetai un rudiment, & je commençai à lui enseigner les premiers principes de la langue latine. Je mêlois à mes leçons de petites fables propres à lui ouvrir l'esprit en le divertissant. Il les retenoit avec

une facilité ſurprenante ; & lorſqu'il les débitoit à ſon pere, il s'en acquittoit de ſi bonne grace, que le Marquis en pleuroit de joie. Il eſt conſtant que ce jeune Seigneur promettoit beaucoup. J'étois ravi de ſes heureuſes diſpoſitions, & fier par avance de l'honneur que ſon éducation me devoit faire.

J'étois ſi content de mon état, que je ne pus m'empêcher d'aller voir le Religieux de la Merci pour le lui témoigner. Mon Révérend Pere, lui dis-je d'un air de ſatisfaction qui lui fit deviner d'abord le motif de ma viſite, je viens plein de reconnoiſſance, vous rendre les graces que je vous dois. Vous m'avez mis dans une maiſon où je ſuis aimé, conſidéré, reſpecté. J'ai pour Diſciple le ſujet du monde le plus docile, & qui ne laiſſe appercevoir en lui aucun défaut. Ce n'eſt pas un enfant, c'eſt un Ange.

A ces mots, le Pere Thomas m'embraſſa de joie, & me dit : Que vous me faites de plaiſir en m'apprenant que vous êtes ſi ſatisfait de votre Diſciple.

Je ne le ſuis pas moins de ſon pere, lui répliquai-je avec la même vivacité. Le Marquis de Buendia eſt un aimable Seigneur. Quelle politeſſe ! Il a pour moi des attentions dont je ſuis confus. Bien loin d'avoir l'humeur inégale, & de ces momens de caprice où les perſonnes de qualité font ſentir leur ſupériorité, il ne me parle jamais que pour me dire des choſes obligeantes. Il a même ordonné en ma préſence à ſes domeſtiques de m'obéir, ſi j'avois quelqu'ordre à leur donner.

Encore une fois, me dit le Religieux, vous me raviſſez : vous ferez indubitablement votre fortune chez ce Seigneur.

J'étois donc enchanté de mon poſte ; & je ſouhaitois que le Curé de Léganez, qui n'étoit plus à Madrid, fût informé de ma ſituation. Selon lui, diſois-je, il n'y a point de Précepteur qui ne ſoit miſérable, & cependant je me vois dans un état digne d'envie.

Je jouis tranquillement de ma félicité

licité pendant une année entiere. Quoique je ne touchasse pas un sou de mes appointemens, j'avois l'esprit en repos là-dessus. Quand je n'aurai plus d'argent, disois-je, Don Gabriël Pampano notre Intendant m'en fournira ; je n'aurai qu'à lui dire deux paroles, & sur le champ il me comptera des especes tant que je voudrai.

Dans cette confiance, je laissai couler encore six mois sans m'impatienter ; mais enfin le besoin où je me trouvai insensiblement d'avoir quelques pistoles pour m'entretenir, devint si pressant, que ne pouvant plus différer, je m'adressai au Seigneur Don Gabriël : Je vous prie, lui dis-je, de me donner trente pistoles à compte sur mes appointemens. Monsieur le Bachelier, me répondit-il, en affectant un air chagrin, vous me prenez sans verd, & j'en suis très-mortifié. Soyez persuadé que je vous donnerois cent pistoles au lieu de trente, si j'étois en fonds ; mais je vous proteste que je n'ai pas dix écus dans ma caisse. Vieux style d'Intendant, m'écriai-je ! Si vous

aviez envie de m'obliger, vous ne me refuſeriez pas ce que je vous demande. Il m'eſt dû plus de cent cinquante piſtoles, & j'ai beſoin d'argent; entrez, de grace, dans ma ſituation. Priere inutile! J'eus beau dire, j'eus beau preſſer Pampano de m'aider du moins d'une dixaine de piſtoles; le bourreau fut inexorable. C'eſt un caillou que le cœur d'un Intendant.

Cependant mes habits s'uſoient à vûe d'œil, & je ne ſçavois que faire à cela. Un jour je tirai à part le Maître à danſer qui venoit montrer au logis, & je lui demandai ſi ſes leçons lui étoient bien payées. Pas trop bien, me répondit-il, je ne ſçais de quelle couleur eſt l'argent de Monſieur le Marquis; je viens pourtant ici depuis ſix mois trois fois la ſemaine. Vous êtes, ajouta-t-il dans le même cas, apparemment? Vous l'avez dit, lui répartis-je; & malheureuſement pour moi, je n'ai pas vos reſſources. Vous avez vingt Ecoliers. S'il y en a dix qui ne vous payent

point, vous tirez du moins des dix autres de quoi entretenir votre table, & faire rouler votre petit équipage. Je ſuis, comme vous voyez, plus à plaindre que vous.

Après avoir encore inutilement fait quelques tentatives pour attendrir le barbare Pampano, je pris le parti de faire connoître mes beſoins au Marquis. J'eus bien de la peine à m'y réſoudre; néanmoins la néceſſité m'y força. Je repréſentai à ce Seigneur l'embarras où je me trouvois, & les démarches inutiles que j'avois faites auprès de Don Gabriel, quoique je n'euſſe demandé qu'une très-petite ſomme en comparaiſon de celle qui m'étoit dûe. Le Marquis fut, ou, pour parler plus juſte, parut fort en colere contre ſon Intendant, dit qu'il lui laveroit la tête, & qu'il prétendoit que je fuſſe payé régulierement de quartier en quartier.

Qui n'eut pas crû, après cela, que j'allois toucher pour le moins une cinquantaine de doublons? Je

n'en fus pas toutefois plus avancé, ſoit que Pampano & ſon Maître fuſſent en effet fort près de leurs piéces; ſoit que, ce qui eſt plus vraiſemblable, ils s'entendiſſent tous deux pour me traiter comme leurs autres créanciers.

J'étois dans un état trop violent pour ne pas m'efforcer d'en ſortir. J'employai pour la quatrieme fois le Pere Thomas, qui, compatiſſant à mon malheur, me fit entrer chez un Contador. Mais avant que de quitter le Marquis, je lui écrivis une lettre, dans laquelle je lui repréſentois reſpectueuſement, que n'étant pas aſſez riche pour continuer à lui rendre ſervice ſans intérêt, j'étois dans la néceſſité de chercher une autre maiſon que la ſienne, ce que je le ſuppliois très-humblement de ne pas trouver mauvais. Car quelque juſte ſujet que puiſſe avoir un homme du commun, de n'être pas content d'une perſonne de qualité, encore eſt-il obligé de filer doux avec elle.

CHAPITRE V.

Le Bachelier de Salamanque devient le Précepteur du Fils d'un Contador. Sa joie d'entrer dans une auſſi bonne maiſon. Il eſt payé d'avance. Il devient amoureux d'une jeune Suivante. Son Rival le fait renvoyer.

JE paſſai d'une extrémité à l'autre. Si le Contador n'avoit pas la politeſſe du Marquis de Buendia, il étoit en récompenſe beaucoup mieux en eſpeces. La charmante maiſon ! On y entendoit depuis le matin juſqu'au ſoir compter de l'or & de l'argent, & ce bruit harmonieux m'enchantoit les oreilles.

Le Contador étoit un homme qui alloit d'abord au fait. Il voulut ſçavoir quels appointemens je gagnois chez le Marquis de Buendia. Ce Seigneur, lui dis-je, m'avoit promis cent piſtoles par an, mais il n'a pas été exact à tenir ſa parole. Le Contador ſourit à ces derniers mots, & me dit : Hé bien, je vous promets,

moi , cent cinquante piſtoles, que vous toucherez, & même d'avance , ſi vous le ſouhaitez. En même-tems il appella ſon Caiſſier : Rapoſo , lui dit-il, comptez tout-à-l'heure à Monſieur le Bachelier cent piſtoles ; & toutes les fois qu'il voudra de l'argent ne lui en refuſez pas.

Ces paroles me jetterent de la poudre aux yeux. Comment diable, dis-je en moi-même, un Marquis & un Contador ſont deux hommes bien différens ! L'un ne paye point ce qu'il doit, & l'autre n'attend pas qu'il doive pour payer. Sitôt que le Caiſſier m'eut délivré l'eſpece, j'envoyai chercher un Tailleur , auquel je commandai un habillement complet, & je lui avançai vingt piſtoles pour imiter les manieres des Contadors.

Me voyant tout-à-coup en argent , je repris ma bonne humeur que le Marquis & ſon Intendant m'avoient fait perdre, & je commençai à m'acquitter de bon cœur des fonctions du préceptorat. Mon nouveau Diſciple

n'étoit pas fort avancé. Quoiqu'il eût déja dix ans, il ne ſçavoit pas encore lire. J'étois ſon premier Maître. Monſieur le Bachelier, me dit ſon pere, je vous abandonne mon fils; je me repoſe entierement ſur vous de ſon éducation. Je ne veux pas en faire un Docteur; enſeignez-lui ſeulement un peu de Latin. Donnez-lui ce qu'on appelle des manieres, & cherchez quelqu'habile Arithméticien qui lui montre à faire toutes ſortes de comptes & de calculs. Chargez-vous de ce ſoin-là.

Je me préparai donc à répondre aux vûes du Contador, & à lécher le petit ours, auquel il vouloit que je fiſſe prendre une forme. Je n'eus pas peu de peine à faire connoître à mon Ecolier les lettres de l'alphabet. Il n'avoit pas plus de diſpoſition à devenir ſçavant que l'Eleve du Curé de Leganez. Cependant je m'y pris de tant de façons, que j'eus le bonheur de parvenir à le faire lire couramment toutes ſortes de livres Eſpagnols. Je fis part auſſitôt de cette

grande nouvelle à Madame ſa mere, qui en fut tranſportée de joie. Quoiqu'elle aimât tendrement ſon fils, elle ne laiſſoit pas de lui rendre juſtice; & regardant comme un prodige l'heureux ſuccès de mes leçons, elle m'en fit tout l'honneur. Je gagnai par-là ſon eſtime & ſon amitie.

Inſenſiblement Porcia, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'épouſe du Contador, goûta mon eſprit, & prit tant de plaiſir à ma converſation, que tous les jours après la ſieſte elle m'attiroit dans ſon appartement, ſous prétexte de voir ſon fils que je lui menois. C'étoit une femme de trente-cinq ans tout au plus, fort ſpirituelle, & ſi réſervée, que je me trompe peut-être quand je penſe qu'elle avoit quelque goût pour moi. Néanmoins je ne pus m'empêcher de le croire; & le Lecteur jugera par ce que je vais rapporter, ſi je fus un fat de me l'imaginer.

Quelqu'aimable que fut encore Porcia, & quoiqu'elle me regardât d'un œil à me faire ſoupçonner qu'elle

avoit quelque deſſein ſur moi ; je ne répondois nullement aux marques de bonté qu'elle me donnoit. Je n'avois des yeux que pour la jeune Niſe, ſa Suivante, qui, de ſon côté m'en voulant auſſi, m'agaçoit d'une maniere plus efficace. Je ne fus point à l'épreuve de ſon air coquet & piquant, malgré le fond de morale & de vertu que je m'étois fait à l'Univerſité. Nous nous lançâmes de part & d'autre des œillades ſi ſignificatives, que nous nous entendîmes, & bientôt l'intrigue fut nouée.

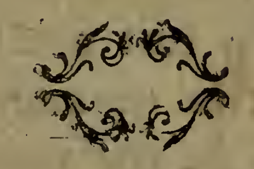
Niſe ajoutoit à pluſieurs autres talens qu'elle poſſédoit, celui d'être ingénieuſe à inventer les moyens d'avoir des entretiens ſecrets avec ſes Amans ; & c'étoit un art dont elle avoit beſoin dans une maiſon où elle avoit à craindre le reſſentiment d'un Galant qu'elle vouloit quitter pour moi, ou du moins à qui elle prétendoit donner un aſſocié. Le Valet-de-chambre de mon Diſciple étoit ce Galant ſacrifié. Niſe apparemment n'ayant pas trouvé dans ſes hommages

de quoi contenter ſa vanité, s'étoit aviſée d'aſpirer à la conquête de M. le Précepteur.

Quoi qu'il en ſoit, triomphant de mon rival, ſans ſçavoir que j'en euſſe un, je jouiſſois tranquillement d'un bonheur qu'il n'ignora pas long-tems. Il eut quelque vent des converſations furtives que j'avois avec ſa Princeſſe ; & pour s'en venger, il ſe réſolut à nous perdre tous deux. Il n'éclata point d'abord, n'ayant pas contre nous de plus fortes armes que des ſoupçons qui ne prouvoient rien. Il s'y prit avec plus de prudence. Il mit dans ſes intérêts tous les Laquais du logis ; & cette canaille, ordinairement ennemie des Précepteurs, entra ſans peine dans le projet de ſa vengeance. De ſorte que Niſe & moi, obſervés par tant d'eſpions, nous ne pûmes éviter le malheur d'être ſurpris dans un tête-à-tête.

Cette aventure fit un éclat terrible dans la maiſon du Contador. Tous les domeſtiques à l'envi s'égayerent à mes dépens. Monſieur, contre l'or-

dinaire de ſes Confreres, qui ſe ſoucient fort peu que ces ſortes de ſcènes ſe paſſent chez eux, prit cette affaire au point d'honneur, & ſe mit dans une colere effroyable. Madame, encore plus ſcandaliſée que Monſieur, dit que c'étoit une choſe qu'on ne devoit point pardonner. Comment, s'écria-t-elle, un homme à qui je croyois des ſentimens, du goût, s'amuſer à une Suivante! Enfin, le réſultat de cela, fut que la cataſtrophe tomba ſur moi. Porcia, qui aimoit ſa Soubrette, ou qui lui avoit peut-être confié des ſecrets importans, ſe contenta de la gronder, & moi je fus honteuſement chaſſé comme un ſuborneur, à cauſe que je n'avois pas fait voir des ſentimens plus nobles.



CHAPITRE VI.

Ce que devient le Bachelier au ſortir de chez le Contador. Ses réflexions ſur ſa conduite. Son hôte le fait entrer chez une veuve. Caractere de cette Dame. Don Chérubin, de Précepteur qu'il étoit, devient Intendant. Inclination de cette Veuve pour lui. Entretien de la Dame Rodriguez. Sujet de cet entretien, & quel en fut le fruit.

JE n'eus garde, en ſortant de chez le Contador, d'aller trouver le Religieux de la Mercy, qui m'auroit ſans doute fait de juſtes reproches ſur ma ſortie; & qui ne me regardant peut-être plus que comme un miſérable qu'il devoit abandonner, ſe ſeroit fait un ſcrupule de me placer dans une nouvelle maiſon. Je n'oſai même retourner à mon hôtel garni, m'imaginant qu'on y ſçavoit mon hiſtoire; car quand on a fait une ſottiſe, on croit que tout le monde en eſt d'abord informé. Je me retirai dans un quartier éloigné, & j'y louai une chambre garnie, où n'étant pas ſans

argent, je demeurai quinze jours à me conſulter ſur ce que je devois faire.

Je me rappellai plus d'une fois le conſeil du Curé de Leganez. Je me repentois de l'avoir négligé; & me reprochant ma foibleſſe, je ne pouvois penſer à Niſe ſans rougir de honte: Ah! malheureux, me diſois-je, eſt-ce donc pour faire l'amour à des Soubrettes que tu t'es fait Précepteur? Au lieu de porter le ſcandale de maiſon en maiſon, renonce à un emploi que tu remplis ſi mal; ou bien, ſi tu veux le continuer, purge tes mœurs, & fais tous tes efforts pour acquérir les vertus qui te manquent pour t'en bien acquitter. En un mot, je me repentis de ma faute; & à force de me promettre d'être plus ſage, je conçus l'eſpérance de le devenir.

Pendant ce tems-là, mon nouvel Hôte m'ayant pris en amitié, ſongeoit à me rendre ſervice: Monſieur le Bachelier, me dit-il un jour, j'ai envie de vous procurer une bonne

place en vous mettant chez une veuve de qualité qui fait élever ſous ſes yeux ſon petit-fils. Ce mot de veuve me fit trembler d'abord. N'y auroit-il point ici quelque nouveau précipice, dis-je en moi-même ? Le Démon n'auroit-il pas encore envie de me tendre un piége ? Mais je me raſſurai en faiſant réflexion que la Dame dont il s'agiſſoit étoit une grand'mere, ce qui ſuppoſoit un âge à ſervir de frein à mon tempéramment. Je répondis donc à mon Hôte que je lui ſerois fort obligé s'il pouvoit me faire ce plaiſir.

Je vous promets que je le ferai, me répliqua-t-il, c'eſt dequoi je ſuis très-aſſuré ; j'ai été domeſtique de cette Dame : j'en ſuis écouté ; dès aujourd'hui je vous propoſerai pour Précepteur de ſon petit-fils. Il n'y manqua pas. Il me loua beaucoup. On eut envie de me voir, je me préſentai. Je ne déplus point, & je fus arrêté ſur le champ.

La veuve ſe nommoit Dona Louiſe de Padilla. Son époux, Officier-

Général, avoit été tué dans les Pays-Bas, en combattant contre les François. Pour une aïeule, je la trouvai fraîche encore, ſans pourtant que ſa fraîcheur me parût dangereuſe. Elle avoit auprès d'elle, par politique ou autrement, deux Femmes-de-chambre décrépites qui lui prêtoient un air de jeuneſſe. Une de ſes Suivantes, appellée la Dame Rodriguez, poſſédoit la confiance de ſa Maîtreſſe, & s'étoit acquis ſur ſon eſprit un grand aſcendant. Je me réjouis intérieurement, & remerciai le Ciel de ce qu'au lieu de ces antiques confidentes, Dona Louiſe n'avoit pas auprès d'elle deux gentilles Soubrettes, qui auroient peut-être encore porté malheur à ma vertu.

Je m'inſtallai donc dans mon poſte, & tout alla le mieux du monde au commencement. Je m'attachai à mon nouvel Ecolier, qui joignant la docilité à la plus heureuſe diſpoſition, apprenoit à merveille les élémens de la langue latine. Il n'avoit pas huit ans accomplis. En moins de ſix mois

il fit des progrès qui ſurpaſſerent mon attente, & m'attirerent des préſens. D. Louiſe me donna une montre d'or. Peu de tems après elle m'envoya un gros paquet de belle toile pour m'en faire faire des chemiſes, avec une étoffe de la plus fine laine de Ségovie pour m'habiller. Mais tous ces dons que je prenois pour des effets d'une pure généroſité, venoient d'une autre cauſe, comme vous allez l'entendre.

On me vint dire un matin, pendant que je donnois leçon à mon Diſciple, que Madame me demandoit. Je volai auſſi-tôt à ſon appartement où elle étoit à ſa toilette avec ſes deux Dames d'atours, qui employoient tout leur ſçavoir faire à rapiecer, pour ainſi dire, ſes appas. Elle étoit dans un négligé aſſez immodeſte pour tenter, s'il n'eut pas en même-tems laiſſé entrevoir de quoi préſerver dela tentation.

Lorſqu'elle n'eut plus beſoin de ſes Femmes, elle leur fit ſigne de ſe retirer, & m'ayant fait demeurer au-

près d'elle d'un air myſtérieux : Mettez-vous là, me dit-elle, & m'écoutez. J'ai ſur vous des vûes que je ſuis bien-aiſe de vous apprendre. Je ne vous regarde pas comme un homme qui n'eſt bon qu'à élever des enfans : je vous crois propre à bien d'autres choſes. J'ai réſolu de vous confier le ſoin de mes affaires. Auſſi bien Franciſco Forteza, mon Intendant, commence à vieillir. Je vais le congédier avec une penſion, & vous mettre à ſa place, que vous remplirez mieux que lui, ſans que vous ceſſiez pour cela d'être Précepteur de mon petit-fils. Vous pouvez fort bien en même-tems exercer ces deux emplois.

Je voulus remontrer à la Dame, que n'ayant jamais fait le métier d'Intendant, je craignois de ne pas bien m'en acquitter. Vous vous mocquez, me dit-elle, rien n'eſt plus aiſé. Je n'ai point de procès ; je ne dois pas un maravédis. Il ne s'agit que de toucher mes revenus, & de faire la dépenſe de ma maiſon. Vous n'aurez, ajouta-t-elle, qu'à venir tous les ma-

tins dans mon appartement ; nous travaillerons une heure ou deux ; je vous aurai bientôt mis au fait. J'assurai la Dame que j'étois prêt à faire ce qu'elle désiroit ; & là dessus je me retirai, non sans remarquer que ma veuve avoit les yeux étincelans & le visage tout en feu.

J'avois déja trop d'expérience, ou plutôt trop bonne opinion de moi, pour ne pas expliquer ces symptômes à mon avantage. Je soupçonnai la bonne femme de m'en vouloir, & mes soupçons se tournerent bientôt en certitude. La Dame Rodriguez, un matin, vint me trouver dans ma chambre. Elle me salua d'un air riant, & me dit : Le Ciel vous conserve, Monsieur le Bachelier. Que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que je vous apporte ? Hé ! qu'avez-vous donc, lui répondis-je, de si bon à me dire ? Que vous êtes, reprit-elle, le plus fortuné des Précepteurs passés, présens & futurs. Vous avez enflammé ma Maîtresse, qui m'a permis de vous réveler ce secret important.

Mais quoi, pourſuivit-elle, en s'appercevant que le bonheur qu'elle m'annonçoit ne m'intéreſſoit guères, vous recevez cette nouvelle d'un air bien indifférent. Que d'honnêtes gens ſeroient ravis d'être à votre place ! Si Madame n'eſt plus dans ſa premiere jeuneſſe, elle n'eſt pas encore, Dieu merci, arrivée au triſte tems où les femmes doivent renoncer au commerce des hommes.

Oh ! pour cela non, Madame Rodriguez, lui répondis-je ; il faudroit que j'euſſe perdu l'eſprit ſi je penſois autrement que vous. Oui, Dona Louiſe a beaucoup de charmes. Elle eſt tout au plus au commencement de ſon automne. Néanmoins, je vous l'avouerai, quelqu'honneur que me faſſe ſon amour, je ne puis en profiter. Un commerce de galanterie ne convient nullement à un homme de mon caractere. Quoique je ne ſois pas encore dans les Ordres, ajoutai-je d'un air hypocrite, il ſuffit que je porte un habit d'Eccléſiaſtique pour garder à cet habillement les engagemens que je lui dois.

Ah ? que m'oſez-vous dire, interrompit la vieille Rodriguez avec précipitation, quelle horrible injuſtice vous faites à Madame ! Pourroit-elle être capable d'une intrigue galante, elle que l'ombre même du crime épouvante ? Connoiſſez mieux Dona Louiſe. Si, ſans pouvoir s'en défendre, elle cede à l'amour qu'elle a pour vous, ne penſez pas qu'elle ait envie de le ſatisfaire aux dépens de ſa vertu. Vous le dirai-je ? elle s'eſt déterminée à vous épouſer.

Je fus un peu émû de ces dernieres paroles : Sage & diſcrete Rodriguez, répliquai-je à la vieille Suivante, quand Madame voudroit m'honorer de ſa main, ſes parens ne traverſeroient-ils pas ce mariage ? Dona Louiſe, me répartit la vieille, eſt maîtreſſe de ſes actions. Outre cela, vous êtes, ce me ſemble, de race noble, & d'ailleurs, elle prétend ſe remarier ſi ſecretement que perſonne n'en ſçache rien. Quand je vis que ma veuve étoit aſſez folle pour vouloir pouſſer les choſes ſi loin, je ne

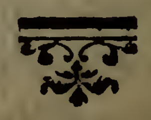
crus pas devoir être aſſez fou pour m'y oppoſer. Je priai Rodriguez de remercier de ma part ſa Maîtreſſe de ſes bonnes intentions pour moi, & de l'aſſurer que j'étois diſpoſé à y répondre.

Je donnai à la Soubrette le tems de rendre compte de cet entretien à Dona Louiſe; après quoi j'allai confirmer moi-même le rapport qu'elle devoit lui avoir fait. Madame, dis-je à ma tendre veuve, en me jettant à ſes genoux, eſt-il poſſible que vous ayez laiſſé tomber vos regards ſur un homme ſi peu digne de vous poſſéder! Je n'oſe qu'en tremblant y ajouter foi. Ne me blâmez pas vous-même, répondit la Dame, de ce que je veux faire pour vous. Lorſque je ferme les yeux ſur ce qu'il y a de plus repréhenſible dans mon deſſein, eſt-ce à vous à me les ouvrir? Profitez de ma foibleſſe au lieu de la condamner. Ce que Rodriguez vous a dit eſt véritable; vous m'avez plû, & bientôt un mariage ſecret joindra nos deſtinées, pourvû que vous ſoyez auſſi

ſenſible que vous devez l'être à mes bontés.

Ah ! Madame, repris-je, en baiſant avec tranſport une de ſes mains ſéches, croyez-vous qu'un homme qui a des ſentimens, puiſſe payer d'ingratitude le ſort agréable que vous lui réſervez ? Non, non, ſoyez bien perſuadée que ma reconnoiſſance égalera l'excès de mon bonheur.

J'accompagnai ces paroles d'un air & d'un ton des plus ſéduiſans, je fis le paſſionné ; mais s'il y avoit de l'art dans mes démonſtrations, il y avoit auſſi du naturel. Je me ſentois ſi pénétré des bontés de la Dame, que mes yeux déja commençoient à faire grace à ſa vieilleſſe.



CHAPITRE VII.

Comment don Cherubin, ſur le point d'être l'époux de Dona Louiſe de Padilla, perdit tout-à-coup l'eſpérance de le devenir : il eſt arrêté : ſa frayeur de ſe voir avec des Spadaſſins. Deſcription du ſouper qu'il fit & de ſa compagnie. Il ſort nuitamment de Madrid.

DOna Louiſe, ravie de me voir dans la diſpoſition où j'étois, ordonna ſecretement les apprêts de notre mariage. Mais le ſoir du jour qui devoit le précéder, il ſurvint un obſtacle qui nous ſépara tous deux.

Au moment que j'allois rentrer au logis, quatre *Valientés*, qui portoient les plus épouvantables mouſtaches qu'on ait jamais vûes en Eſpagne, vinrent fondre ſur moi tout-à-coup, & me jetterent bruſquement dans un caroſſe où il y avoit deux autres hommes de leur ſéquelle. Ils memenerent à l'extrémité d'un fauxbourg, me firent deſcendre à la porte d'une mai-

ſon d'aſſez mauvaiſe apparence, & m'introduiſirent dans une ſalle qui reſſembloit à un arſenal. On n'y voyoit que des halebardes, des épées, des coutelats, des eſcopetes & des piſtolets. Dans un autre tems j'aurois pris plaiſir à conſiderer une ſalle ſi ſinguliere ; mais j'étois trop occupé du péril dans lequel je croyois être, avec des Spadaſſins dont la vûe me glaçoit le ſang dans les veines.

Un de ces Fiers-à-bras remarquant mon embarras, ſe mit à rire, & m'adreſſa ces paroles pour me raſſurer : Monſieur le Bachelier, ne craignez rien ; vous êtes ici en bonne compagnie. Vous êtes avec d'honnêtes gens, qui ſont profeſſion de maintenir le bon ordre dans la ſociété, & d'aſſurer le repos des familles. C'eſt nous qui ſommes les véritables Miniſtres de la Juſtice. Les Juges ordinaires ſe contentent de ſuivre ſcrupuleuſement les loix, au lieu que nous y ajoutons quelquefois ce qui leur manque. Les Loix, par exemple, ne défendent point à une veuve de qualité d'épouſer



Le Bachelier de Salamanque dans un tête à tête avec Nise est surpris par son rival.

d'épouſer un homme au-deſſous d'elle. Cependant c'eſt une choſe diffamante ; auſſi ne la ſouffrons - nous point : & c'eſt pour prévenir la juſte douleur qu'auroit la famille de Dona Louiſe de Padilla, ſi vous deveniez l'époux de cette Dame, que nous vous avons enlevé ; ce que nous avons fait à la requête d'un de ſes neveux, qui nous a promis cent piſtoles pour vous écarter d'elle.

C'eſt à vous de choiſir, continua le Vaillant. Si vous refuſez de vous éloigner de cette veuve & de Madrid, il nous eſt enjoint de vous tuer ; mais il nous eſt permis de vous laiſſer la vie, ſans même vous donner les étrivieres, ſi vous abandonnez la partie de bonne grace. Vous n'avez qu'à opter. Qu'appellez-vous opter, lui répondis-je avec précipitation? Me croyez-vous aſſez ſot pour balancer un moment à quitter Madrid & toutes les Dames du monde ? Je voudrois être déja bien loin d'ici.

Je vous crois, reprit le brave, avec un ſourire malin ; & ſur ce pied-là

nous ſommes d'accord. Vous ſouperez & paſſerez la nuit avec nous à table, & demain à la pointe du jour deux de mes camarades vous conduiront juſqu'à Leganez, d'où vous vous rendrez à Tolede, où je vous conſeille d'aller demeurer. C'eſt une belle Ville, où il y a bien de la Nobleſſe. Vous y trouverez des places de Précepteur à choiſir.

Là-deſſus je dis à ces Meſſieurs, tant j'avois d'impatience d'être hors de leurs pattes, que s'ils vouloient me permettre d'aller loger dans une hôtellerie, je leur promettois, ſous peine de retomber entre leurs mains, de ſortir de Madrid avant le lever de l'aurore.

Cette propoſition fit pouſſer aux Spadaſſins de longs éclats de rire; & l'un d'entr'eux m'adreſſant la parole, me dit: Monſieur le Bachelier, vous vous ennuyez avec nous, à ce que je vois; mais prenez patience, il faut s'accommoder au tems. Préparez-vous à ſouper gaiement. Vous ferez meilleure chere ici qu'à l'hôtellerie;

& parmi les perſonnes qui ſeront à table avec nous, il y en aura peut-être quelqu'une qui pourra vour rendre le repas agréable. Je fus donc obligé de faire de néceſſité vertu, puiſque je ne pouvois m'échapper. J'affectois de paroître réſolu, & même de rire avec ces vaillans, dont la bonne humeur excita peu à-peu la mienne, ou du moins m'ôta preſque toute ma frayeur.

L'heure du ſouper étant venue, nous paſſâmes dans une autre ſalle où il y avoit un buffet garni de verres & de bouteilles, & une grande table couverte de plats remplis de toutes ſortes de viandes. Nous nous y aſſîmes avec trois Dames qui arriverent, & qu'on me dit être les épouſes de quelques-uns de ces Meſſieurs : ce que je feignis de prendre pour argent comptant, quoique ces femmes euſſent l'air trop libre & trop familier, pour qu'on n'eût pas d'elles une mauvaiſe opinion.

Elles étoient dans un négligé galant, & qui ne déroboit à la vûe que

ce qu'on ne peut montrer ſans la derniere effronterie. Au reſte, elles pouvoient paſſer pour trois jolies perſonnes. Il y en avoit une entr'autres qu'ils appelloient la Gitanilla, ſans doute à cauſe qu'elle étoit de race Bohémienne. Je n'ai jamais vû de créature plus piquante. Ses yeux étoient ſi brillans qu'ils éblouiſſoient, & la vivacité de ſon eſprit égaloit celle de ſes yeux. Il eſt vrai qu'elle avoit une intempérance de langue qui l'emportoit quelquefois trop loin; mais on en auroit été bien dédommagé par l'abondance des bons mots & des ſaillies qui lui échappoient, ſi ſes ſaillies & ſes bons mots n'euſſent pas été un peu trop gaillards. Enfin, je l'admirois en l'écoutant; & je ſentois qu'une Soubrette de cette eſpece eût été pour moi dans une maiſon une terrible pierre d'achopement.

La compagnie commençoit à plaire à M. le Bachelier. Echauffé par les regards de la Gitanilla, & par le vin qu'il étoit obligé de boire à chaque inſtant, pour répondre aux brindes

qu'on lui portoit de toutes parts, il oublioit insensiblement avec quelle sorte de gens il s'enyvroit. Nous demeurâmes à table jusqu'à l'approche du jour. Alors après avoir dit adieu aux Spadassins & à leurs Nymphes, je sortis de la Ville avec deux d'entr'eux, & nous primes le chemin de Tolede.

CHAPITRE VIII.

De l'arrivée de Don Chérubin à Tolede, & de la premiere éducation qu'il entreprit. Mauvais caractère de son Écolier, qui le prend en aversion. Comment il est congédié.

LOrsque nous fumes arrivés à Léganez, un de mes deux compagnons me dit : Ho ça, Monsieur le Bachelier, en vous accompagnant jusqu'ici, nous avons exécuté l'ordre dont nous étions chargés ; de votre côté, songez à nous tenir parole. Que l'on ne vous revoye plus à Madrid ; car, comme on vous l'a déja dit, si vous y remetrez le pied, vous êtes mort. Messieurs, répondis-je,

vous pouvez aſſurer hardiment tous les neveux & arrieres-neveux de Dona Louiſe, que vous m'avez pour jamais éloigné d'elle. Là-deſſus mes Alguaſils me ſouhaiterent un bon voyage, & nous nous ſéparâmes en nous faiſant réciproquement des civilités.

Notre ſéparation me délivra d'une grande frayeur. J'avois appréhendé que les Braves, en recevant mes adieux, ne vuidaſſent mes poches. Auſſi dès que je les eu perdu tous deux de vûe, je tirai ma montre, & la baiſant comme une mere baiſe ſon fils échappé du naufrage : Ma chere montre, m'écriai-je en l'apoſtrophant, vous avez été dans un grand péril ! J'ai crû, je l'avoue, que nous n'arriverions point enſemble à Tolede, & que vous alliez reprendre le chemin de Madrid.

J'avois en effet raiſon d'être ſurpris que ces vaillans ne m'euſſent pas volé, puiſque ces fripons ordinairement ne valent pas mieux que les Bohémiens. Outre ma montre, j'avois une bourſe pleine de dou-

blons, qu'en qualité d'intendant de Dona Louiſe, j'avois reçus la veille d'un de ſes débiteurs : ſi bien que les Spadaſſins auroient plus gagné en me dévaliſant, qu'ils ne firent en m'écartant de Madrid.

Me voyant à Leganez, je n'eus garde de paſſer outre ſans voir Monſieur le Curé mon ami. Je me faiſois un plaiſir de lui conter ma derniere aventure, & de m'arrêter quelques jours chez lui, car je ne doutois point qu'il ne voulût me retenir. Mais je fus trompé dans mon attente. Je ne trouvai point ce bon Curé, lequel étant de ceux qui n'aiment pas plus la réſidence que les Evêques, étoit abſent. On me dit qu'il étoit parti pour Cuença, & qu'on ne ſçavoit pas quand il en reviendroit.

Je continuai ma route juſqu'à Moſiolés, où j'eus le bonheur de rencontrer un Muletier de Tolede qui s'en retournoit avec une mule de renvoi. Je la louai, & je pourſuivis mon chemin. Nous fûmes joints près d'Illeſcas, par un Eccléſiaſtique, qui,

venant après nous, monté ſur un bon cheval, s'étoit hâté de nous atteindre pour avoir notre compagnie. Nous nous ſaluâmes poliment de part & d'autre, & liâmes converſation. L'envie que j'avois de ſçavoir qui il étoit, me fit prendre la liberté de le lui demander. Je ſuis, me répondit-il, un des ſoixante Chanoines de l'Egliſe appellée communément le Saint Siége de Tolede.

A ces mots, je me ſentis ſaiſi d'un profond reſpect; ayant ouï dire plus d'une fois, qu'un Canonicat de cette Egliſe valoit deux Evêchés d'Italie. Voyant donc que j'avois l'honneur d'être avec un ſi gros Bénéficier, je le pris ſur un ton plus bas avec lui, & je commençai à meſurer mes paroles. Je ne ſçais s'il le remarqua; mais il n'en parut pas plus vain ni plus fier. Il s'informa à ſon tour qui j'étois. Je lui répondis que j'étois un Bachelier de Salamanque; que je venois de la Cour, où j'avois élevé un jeune Seigneur, & que j'allois à Tolede chercher une nouvelle éduca-

tion. Vous la trouverez facilement, me répliqua le Chanoine, étant, comme vous paroiſſez l'être, un garçon de mérite.

Nous ne ceſſâmes de nous entretenir pendant le voyage ; & lorſqu'étant arrivé à Tolede il fallut nous ſéparer tous deux, il me tendit la main, en me diſant : Sans adieu, Monſieur le Bachelier ; je me nomme le Licencié Don Proſper. Venez me voir ; je m'intéreſſe pour vous. Dès demain je me donnerai des mouvemens pour découvrir quelque maiſon où vous ſoyez bien. Je remerciai le Chanoine de la bonté qu'il avoit d'entrer dans mes intérêts, & j'allai loger dans une hôtellerie que le Muletier me vanta.

Quatre jours après, m'étant remis en linge, & m'étant fait faire un habit neuf, je me rendis chez le Chanoine, qui me dit : J'ai trouvé votre affaire. Don Jérôme de Polan, Chevalier de Calatrave, & mon intime ami, a beſoin d'un habile homme pour achever l'éducation du jeune

Don Louis ſon fils unique. Je ſuis maître de cette place ; voulez-vous l'accepter ? Je répondis au Licencié que je ne demandois pas mieux ; & ſur le champ il me conduiſit à l'hôtel de Don Jerôme de Polan.

Ce Chevalier ne vit pas plutôt Don Proſper, qu'il courut à lui les bras ouverts, avec des démonſtrations d'amitie qui me firent connoître qu'ils vivoient tous deux dans la plus étroite union. Le Chanoine, après avoir reçu & rendu cinq ou ſix accolades, me préſenta au Seigneur Don Jerôme, en lui diſant : J'ai appris que Don Louis eſt actuellement ſans Précepteur ; je vous en amene un dont je vous réponds. C'eſt un ſçavant Bachelier de Salamanque qui revient de Madrid où il a élevé un jeune Seigneur.

Don Jerôme, tandis que le Licencié lui parloit de cette ſorte, me regardoit avec attention ; & il me ſembloit, ſoit dit ſans vanité, que je ſubiſſois heureuſement cet examen oculaire. C'eſt ce que j'eus lieu de penſer par le remerciement que le

Chevalier fit à Don Prosper, de lui procurer un sujet qui portoit avec lui sa recommandation. Il me conduisit à l'appartement de son épouse, où cette Dame étoit avec son fils, auquel je trouvai un petit air mutin, & avec une suivante qui ne me causa point d'allarmes, quoiqu'elle eût à peine vingt ans. Toutes ces personnes m'examinerent bien, & j'ose dire que ma mine les prévint en ma faveur.

Me voilà donc retenu dans cette maison, où étant regardé comme un Maître donné par le Licencié Prosper, j'eus pendant quinze jours tous les agrémens dont le préceptorat peut être susceptible. J'étois considéré de Don Jerôme & de sa femme, respecté des domestiques, & je me croyois aimé de mon Disciple; mais je ne le connoissois pas encore. Il avoit un valet-de-chambre, qui, m'ayant pris en affection, me dit un jour: Monsieur le Bachelier, je vous trouve un si galant homme, que je ne puis m'empêcher de vous apprendre une chose qu'il vous importe de

ſçavoir. Vous avez pour Ecolier un très-mauvais ſujet. Don Louis eſt un menteur, un eſprit malin & médiſant. Il hait ſur-tout ſes Précepteurs : il ne peut les ſouffrir, & il n'y a point de ſtratagême dont il ne s'aviſe pour s'en défaire. Les deux derniers qu'il a eus, étoient des perſonnes d'un mérite diſtingué ; cependant il a ſi bien fait, qu'on les a remerciés. A ce que je vois, dis-je au valet-de-chambre, le pere & la mere idolâtrent leur fils ? Oui, me répondit-il, c'eſt un enfant gâté, Vous aurez bien de la peine à le rendre diſciplinable. J'y ferai, repris-je, tout mon poſſible ; & ſi malgré mes efforts je n'en puis venir à bout, j'irai chercher ailleurs un Eleve plus digne de mes ſoins.

Pour n'avoir rien à me reprocher, je commençai à remplir mes devoirs eſſentiels avec une aſſiduité qui tenoit de l'eſclavage. Je mis tout en œuvre pour me faire aimer & craindre en même-tems du petit bon-homme. Quoiqu'il eût douze ans accomplis, & qu'il eût eu déja trois ou

quatre Maîtres, à peine étoit-il capable des premiers thèmes. Je lui parlois sans cesse, & tâchois de m'en faire écouter. Je m'attachois à prévenir ses fautes autant que je pouvois. Les avoit-il commises, ou je le punissois sans chaleur, ou je les lui pardonnois sans molesse.

Néanmoins avec tout ces ménagemens, & malgré toute mon adresse, j'éprouvai la vérité de ce que m'avoit dit le valet-de-chambre. Don Louis me prit en aversion; & sa haine augmentant à mesure que je montrois plus de zele pour son éducation, il entreprit de me faire donner mon congé. Pour y réussir, il alloit parler de moi en particulier à ses parens. Il se plaignoit, il m'accusoit d'être dur & déraisonnable, me prêtoit des ridicules; & déclaroit que si on ne le délivroit pas de son tyran, il ne feroit aucun progrès dans ses études. Il ajoutoit même à cette menace des pleurs de commande. Enfin, il joua si bien son rôle, que ses parens touchés de sa fausse douleur, prirent son

parti, & mirent le Précepteur à la porte. C'est ainsi que les peres & les meres, par foiblesse pour leurs enfans, congédieront quelquefois un honnête homme, qui n'aura que trop bien fait son devoir.

Pour surcroît de chagrin pour moi, en sortant de cette maison, j'allai voir le Licencié Don Prosper pour l'informer de ce qui s'étoit passé. Je voulus lui représenter les mauvaises qualités du jeune Don Louis, & lui détailler la manœuvre qu'il avoit employée pour me faire chasser de chez lui; mais le Chanoine, apparemment prévenu par Don Jerôme, au lieu de me plaindre, m'écouta froidement & me tourna le dos, après m'avoir dit d'un air sec, qu'il ne se mêleroit plus de présenter de Précepteurs, à moins qu'il ne les connût parfaitement.



CHAPITRE IX.

Converſation curieuſe de Don Chérubin avec un Précepteur Biſcaïen de ſes amis. Fruit qu'il tire de cette converſation. Il entre au ſervice d'une Marquiſe. Caprice & goût ſingulier de cette Dame pour les Romans. Don Chérubin devient éperduement amoureux de ſa Maîtreſſe. Effet que produit ſon amour. Il la quitte cependant ; ſes raiſons.

J'Avois fait connoiſſance avec un petit Licencié Biſcaïen, qui faiſoit comme moi le métier de Précepteur, & qui étoit alors auſſi ſur le pavé. Il ſe nommoit Carambola. Il n'avoit pas la figure déſagréable, mais il étoit ſi petit, qu'on l'auroit pû prendre pour un nain. Il avoit en récompenſe beaucoup d'eſprit, & l'humeur fort enjouée. Il penſoit plaiſamment, s'exprimoit de même, & ſes expreſſions étoient encore relevées par l'accent de ſon pays.

J'aimois ſur-tout à l'entendre lorſqu'il ſe mettoit en colere ; & il ne

falloit pour l'y mettre, que parler devant lui des peres & des meres. Cette matiere ne manquoit pas de l'échauffer. Les parens, disoit-il avec emportement, sont presque tous des ingrats. Ecoutez un pere de famille: Je suis très-content, dira-t-il, du Précepteur de mon fils; aussi je prétends lui procurer un établissement solide; mais rien ne presse: il sera tems d'y penser après que j'aurai retiré mon fils, d'entre ses mains. N'est-ce pas, ajoutoit Carambola, de même que s'il disoit: Je ne veux pas encore faire du bien à un honnête homme qui me rend service actuellement, qui a déja mérité mes bienfaits; je penserai à sa fortune quand je ne l'aurai plus devant mes yeux, quand je ne songerai plus à lui?

Telles étoient les tirades réjouissantes dont le Biscaïen me régaloit de tems en tems, & dont je ne laissois pas de profiter. Je le rencontrai un soir à la promenade. Il vint m'aborder d'un air riant. Qu'avez-vous, lui dis-je, mon ami? A votre air joyeux,

on diroit que vous avez déterré quelque poste admirable. Il y a quelque chose de cela, me répondit-il ; j'ai découvert en effet une place qui me convenoit fort ; mais par malheur pour moi, on ne m'a pas trouvé convenable à la place. Je ne vous entends point, lui répliquai-je ; parlez-moi plus clairement. Vous sçaurez donc, reprit-il, qu'ayant appris hier, par la voix publique, qu'une Dame cherchoit un Précepteur pour commencer son fils qui n'a que cinq ans, j'ai ce matin été chez elle pour lui offrir mes services, qui ont été rejettés. On m'a dit que j'étois trop petit. Comment donc, interrompis-je en riant le Licencié, pour entrer chez cette Dame, faut-il avoir six pieds de haut ? Oui, repartit Carambola. La Dame veut un garçon de belle taille ; encore demande-t-elle avec cela qu'il soit fort jeune ; car quoique je n'aye que trente-trois ans, on m'a trouvé trop vieux.

Je redoublai mes ris à ces paroles, & jugeai que la Dame en question

devoit être une extravagante. Je le dis au Licencié, qui me répondit d'un air sérieux : Non, non, c'est une femme de très-bon sens ; une prude qui sçait concilier le goût des plaisirs avec le soin de sa réputation, & veut se faire un amant du Précepteur de son fils. Comment la nommez-vous, dis-je au Biscaïen ? Elle se fait, dit-il, appeller Madame la Marquise. Son mari est un Capitaine qui sert en Lombardie. C'est tout ce que j'en sçais. Au reste, je puis vous assurer que c'est une belle Dame, & qui paroît avoir de l'esprit. N'êtes-vous pas curieux de la voir ? Vous m'en inspirez l'envie, lui répliquai-je ; & je suis d'avis d'aller demain me présenter à cette Marquise. Je vous y exhorte, s'écria-t-il ; & je suis persuadé que vous êtes le Précepteur qu'il lui faut.

Je ne manquai pas de me rendre le jour suivant chez la femme du Capitaine, où je me fis annoncer sous le titre de Bachelier de Salamanque. Une vieille suivante, qui ressembloit un

peu à Rodriguez, m'introduisit dans un cabinet où sa Maîtresse s'occupoit à lire. La Marquise suspendit sa lecture en me voyant, & me demanda ce que je lui voulois. Madame, lui dis-je, j'ai appris que vous cherchiez un Précepteur pour Monsieur votre fils, & je prends la liberté de m'offrir à remplir ce poste, si mes services vous sont agréables. La Dame, à ces paroles, attacha ses yeux sur moi. Je ne fus pas moins attentivement considéré de la Soubrette, & je m'apperçus que ma personne avoit en elles deux Juges favorables. Je leur parus un tout autre homme que Carambola.

Monsieur le Bachelier, me dit la Dame, quel âge avez-vous? Comme je me ressouvins qu'elle avoit trouvé le petit Licencié trop vieux à trente-trois ans, je répondis effrontément que je n'en avois pas encore vingt-deux, quoique j'en eusse déja vingt-six. Tant mieux, reprit la Marquise, je veux un Précepteur qui soit jeune, j'ai cette fantaisie-là. Mais ne mentez point, poursuivit-elle. Etes-vous

un garçon bien rangé ? Car je vous déclare que je ne m'accommoderois point du tout d'un libertin qui sortiroit de chez moi tous les jours pour aller se divertir en Ville. Je veux un homme sédentaire, & qui éleve mon fils sous mes yeux.

Je suis donc votre fait, Madame, m'écriai-je. Quoique je sois à l'âge où les passions sont en fougue, ma raison, aidée des bonnes études que j'ai faites, les tient en bride ; de façon que je crains peu leurs saillies. Outre cela, je ne connois personne à Tolede, & sur-tout aucune femme. Ainsi, bornant mes plaisirs à l'éducation de Monsieur votre fils, je ne m'attacherai qu'à cultiver cette jeune plante, si vous me faites l'honneur de m'en confier le soin.

Je serai bien contente de vous, reprit la femme du Capitaine, si vous tenez une conduite si sage. Je vous choisis donc pour instruire & gouverner mon fils. A l'égard de vos appointemens, ajouta-t-elle, n'en soyez point en peine. Je les réglerai sur

votre zele & ſur vos ſervices. Elle accompagna ces paroles d'un air ſi modeſte & ſi réſervé, que malgré ma vanité je ne me laiſſai point prévenir contre ſa vertu, ni ne me flattai pas de l'eſpérance de m'attirer ſon attention.

Pour raconter les choſes en fidéle Hiſtorien, je fus frappé des appas de la Marquiſe, qui n'avoit pas encore trente-cinq ans. Sa beauté me parut raviſſante. Je ſentis, ſans ſçavoir pourquoi, une ſecrete joie de me voir arrêté dans cette maiſon, d'où je ſortis avec empreſſement pour y faire apporter mes hardes. Je rencontrai dans la rue le petit Licencié, qui m'y attendoit par curioſité. Hé bien, mon ami, me dit-il, comment avez-vous été reçu de la Marquiſe? On ne peut pas mieux, lui répondis-je, & je vous apprends que je ſuis Précepteur de ſon fils.

A ces mots, Carambola fit un éclat de rire. Je me doutois bien, s'écria-t-il, que votre jeuneſſe & votre figure ne pouvoient manquer

dé faire leur effet. Que vous aurez d'agrément chez cette Dame ! Oh, doucement, s'il vous plaît, Monſieur le Licencié, interrompis-je en pénétrant ſa penſée ; jugez d'elle plus charitablement. Pour moi je la crois vertueuſe ; elle ne montre du moins que de beaux dehors. Pourquoi taxer d'hypocriſie ſon air ſage ? S'il ne faut pas ſe fier aux belles apparences, il ne faut pas non plus les condamner. Vous avez raiſon, reprit-il, je puis me tromper ; mais je gagerois bien que je ne me trompe pas.

Je retournai quelques heures après à l'Hôtel de la Marquiſe avec mes hardes ; & là, je pris poſſeſſion d'un appartement préparé pour mon Ecolier & pour moi. Je demandai à voir l'enfant, qui me fut amené par la vieille femme-de-chambre que j'avois déja vûe, & qui lui ſervoit de gouvernante. Je le trouvai fort joli. Il étoit à la liziere, & ne faiſoit que bégayer. Quel Diſciple, pour un Bachelier de Salamanque ! A ma place, un Pédagogue orgueilleux auroit re-

fusé de s'abaisser jusqu'à montrer les lettres de l'alphabet; mais je régardai cela dans un autre point de vûe ; & comme Aristote se fit honneur d'être le premier Maître d'Alexandre, je fis gloire d'être celui d'un Marquis.

Je m'entretins avec la vieille gouvernante, qui se nommoit Sephora : Seigneur Bachelier, me dit-elle, je suis bien-aise que votre personne ait plû à Madame. Il ne falloit pas moins qu'un homme fait comme vous pour lui agréer, tant elle a le goût délicat. Il est venu se présenter ici vingt Précepteurs dont elle n'a pas voulu, quoiqu'il y en eût pourtant parmi eux d'assez agréables. Vous ne serez pas fâché, poursuivit-elle, d'être entré dans cette maison. Madame la Marquise est riche & généreuse. En un mot, votre fortune est assurée, pourvû que vous ayez pour ma Maîtresse une complaisance aveugle, & des attentions infinies. C'est son foible ; je veux bien vous le dire, profitez-en; & sur-tout, accommodez-vous, si vous pouvez, au défaut

qu'elle a d'aimer les Romans de Chevalerie à la fureur. Vous sentez-vous capable d'entrer dans ses sentimens ? Sans doute, lui répondis-je ; il ne me sera pas difficile de flatter son entêtement, puisque j'aime beaucoup moi-même ces sortes de livres. Cela étant, reprit la Soubrette, vous la charmerez. C'est sur quoi vous pouvez compter.

Véritablement, dès la premiere conversation que j'eus avec la Marquise, je m'apperçus que c'étoit une personne qui avoit la mémoire farcie de lambeaux romanesques. Elle ne me parla que de Roland l'amoureux, du Chevalier du Soleil, d'Amadis de Gaule, d'Amadis de Grece, & sur-tout de l'incomparable Don Quichotte de la Manche, & de bien d'autres ouvrages semblables dont elle faisoit ses délices, & qui composoient seuls sa bibliotheque. Quoique je ne fusse pas de son sentiment sur ces productions extravagantes, je feignis d'en être, & je mis ces Romans au-dessus de tous les livres du monde.

monde. Peut être aussi que j'en fus la dupe, & que la Dame n'affectoit de paroître folle de ces sortes d'écrits que pour parvenir à ses fins. Quoi qu'il en soit, si elle eut borné sa folie au plaisir de lire ces impertinences, j'aurois toujours été assez complaisant pour les louer en depit du bon sens, mais elle la poussa plus loin.

Monsieur le Bachelier, me dit-elle un jour que j'entrai dans son appartement dans le tems qu'elle lisoit Don Belianis de Grece, vous voyez une Femme enchantée d'un entretien qu'elle vient de lire. Que Don Belianis & Florisbelle sçavent bien filer le parfait amour! Qu'il y a de délicatesse dans leurs sentimens, que leurs expressions sont touchantes! J'en suis encore toute émue.

Je le crois bien, Madame, lui répondis-je; rien n'est plus propre à remuer les passions. Je suis comme vous; je me sens transporté de plaisir lorsque je lis certaines conversations dans certains livres de Chevalerie. Elle jettent mon ame dans un

désordre, dans un raviſſement. .... Qu'entends-je, interrompit la Marquiſe d'un air agité ! Eſt-il poſſible que je rencontre un homme auſſi ſenſible que moi à la lecture des Romans, & que cet homme-là ſoit vous ? J'en ai d'autant plus de joie, que je ſouhaite d'avoir un Amant qui me rende des ſoins, & me ſerve en Chevalier errant. Je fais choix de vous, mon cher Bachelier. Métamorphoſons-nous tous deux, vous en Héros, & moi en Héroïne de Chevalerie. Prenez-moi pour votre Amante, & je vous aimerai comme mon Chevalier. Soupirons l'un pour l'autre. Brûlons tous deux d'une flamme auſſi vive que celle qui conſumoit le Prince de Grece & ſa Maîtreſſe.

Elle accompagna ce diſcours de démonſtrations ſi agaçantes, que le pauvre Don Chérubin, qui ne trouvoit déja la Dame que trop aimable, en devint éperduement amoureux. Au lieu de fuir cette femme inſenſée, j'eus la foibleſſe de me prêter à toutes ſes folies. Adieu ma raiſon. Voilà

Monſieur le Bachelier de Salamanque changé en Chevalier errant. Nous commençâmes, la Marquiſe & moi, à nous parler en Héros romaneſques. J'empruntai le ſtyle du Chevalier du Soleil, & elle celui de la Princeſſe Lindabrides. Nous avions tous les jours des entretiens ſur le haut ton; mais il arrivoit quelquefois par malheur, que l'Héroïne devenoit un peu trop tendre, & le Héros trop paſſionné.

Tandis que je vivois chez la Marquiſe, comme Renaud dans le Palais d'Armide, j'appris une nouvelle qui détruiſit mon enchantement. On me dit que le Capitaine Torbellino, époux de ma Princeſſe, étoit ſur le point d'arriver de Lombardie, & l'on m'avertit en même-tems que c'étoit un homme violent & jaloux. Pour éviter toute diſcuſſion, & n'aimant point les combats ſinguliers, quoique Chevalier errant, je pris la ſage réſolution de m'éloigner de Tolede, ce que je fis avec d'autant plus de raiſon, qu'il y avoit au logis un vieux

domeſtique tout dévoué à ſon Maître, & qui, par les rapports qu'il pouvoit lui faire, m'auroit expoſé à devenir la victime du reſſentiment du mari, après avoir été le martyr du tempérammment de la femme.

CHAPITRE X.

Notre Bachelier devient Précepteur du neveu d'un Joaillier de Cuença. Par ſes ſoins & ceux du Seigneur Diego Cintillo, il fait un Moine de ſon Ecolier. Rencontre fâcheuſe qu'il fait; il retourne à Madrid.

JE partis ſecretement de Tolede un matin avec un Muletier qui alloit à Cuença, ville des plus célébres d'Eſpagne. Peu de jours après que j'y fus arrivé, le Maître de l'Hôtellerie où j'étois logé, me dit qu'il connoiſſoit un vieux Prêtre qui ſe mêloit de placer des Précepteurs, pour certaine ſomme qu'il exigeoit de leur reconnoiſſance; & cette ſomme, ſelon la place, étoit plus ou moins conſidérable.

Je m'informai où demeuroit ce

Prêtre ; & l'étant allé trouver, je lui demandai s'il y avoit quelque poſte de Précepteur vacant. Il me répondit qu'il y en avoit pluſieurs, & comme je lui dis que j'étois un Bachelier de Salamanque, il s'écria : C'eſt faire votre éloge en un mot. Je n'ai pas beſoin d'en ſçavoir davantage. Je vais vous préſenter moi-même au Seigneur Diego Cintillo, le plus riche & le plus fameux Joaillier de Cuença. Il cherche un homme habile & vertueux pour mettre ſous ſa conduite un neveu dont il eſt tuteur. Je crois que vous lui conviendrez parfaitement.

Le vieux Eccléſiaſtique me mena ſur le champ chez Cintillo, auquel il répondit de moi ſans me connoître, & qui me reçut dans ſa maiſon ſur le pied de cinquante piſtoles d'appointemens, ce que je jugeai à propos d'accepter en attendant une meilleure place. Le Joaillier étoit un homme qui faiſoit le dévot. Il avoit toujours un Roſaire à la main, paſſoit une partie de la journée à l'Egliſe, & concilioit avec cela fort bien le mé-

tier d'uſurier, qu'il exerçoit ſi ſecretement, que perſonne ne l'ignoroit dans la Ville.

Pour plaire à ce perſonnage, j'eus ſoin de me parer d'un extérieur pieux, ce qui s'accordoit à merveille avec ſon hypocriſie. Il fit appeller ſon neveu, qui étoit un garçon de dix-ſept à dix-huit ans; & me le préſentant : Vous voyez, me dit-il, le Diſciple que j'ai à vous donner: il ſçait déja lire & écrire. Il entend même un peu les Auteurs Latins. Enſeignez-lui la Philoſophie, & ſur-tout, attachez-vous à le porter à la vertu; car c'eſt le principal.

Mon nouvel Ecolier s'appelloit Chryſoſtôme. Il avoit l'intelligence ſi épaiſſe, que mes premieres leçons furent en pure perte pour lui. Je ne pus m'empêcher de dire à ſon oncle, que je ne trouvois dans mon Eleve aucune diſpoſition à profiter de mes préceptes, & que je déſeſpérois enfin d'en faire un Philoſophe. Ne vous rebutez pas, Monſieur le Bachelier, me répondit-il; je ſçais bien que Chryſoſtôme eſt un ſujet péſant. Auſſi ne

ſerai-je pas aſſez injuſte pour me plaindre de vous, ſi vous ne pouvez le rendre ſçavant.

Entre nous, continua-t-il, je vous dirai que j'ai deſſein d'en faire un Moine. Je le crois né pour le froc. J'interrompis le Joaillier dans cet endroit : Ah, Seigneur Diégo ! lui dis-je, gardez-vous bien de forcer les inclinations de Monſieur votre Neveu ; le nombre des mauvais Moines n'a pas beſoin d'être augmenté. Que dites vous, reprit Cintillo d'un air étonné ? A Dieu ne plaiſe que j'aye envie de contraindre Chryſoſtôme & d'en faire un Religieux malgré lui. Rendez-moi plus de juſtice ; je ne veux que ſon bien. Ne le croyant pas fait pour le monde, je ſouhaiterois qu'il embraſſât la vie religieuſe de ſon bon gré. Aidez-moi, je vous prie, à le tourner de ce côté-là. Je double vos honoraires pour mieux vous engager à me ſeconder. Uniſſons-nous tous deux pour lui faire prendre ce parti, qui dans le fond eſt le meilleur. Que j'aurois de plaiſir à

voir mon neveu vivre ſaintement dans un Monaſtere !

Le bon Joaillier ne diſoit pas tout : outre le plaiſir qu'il ſe faiſoit d'avoir un nouveau ſaint Chryſoſtôme dans ſa famille, il n'étoit pas fâché de faire Moine un riche neveu dont il devoit hériter dans ce cas-là. J'entrai donc dans ſes vûes, devant être payé pour cela, & je m'érigeai en Prédicateur. Je commençai à déclamer contre le monde, & à vanter à mon Diſciple les douceurs de l'état monaſtique. Cintillo de ſon côté lui prêchoit ſans ceſſe la même choſe ; de ſorte que le pauvre enfant, étourdi de nos ſermons, qu'il prenoit ſottement au pied de la lettre, entra au bout de dix mois au Noviciat du grand Couvent des Peres de ſaint Dominique, où perſévérant dans ſa ferveur, il procura au Joaillier ſon oncle, le plaiſir de le voir Profès, & d'hériter de tout ſon bien. Alors le Seigneur Diego n'ayant plus beſoin de moi, me paya mes honoraires que j'avois ſi bien gagnés ; car j'avois preſque tous

les jours été voir Chryſoſtôme pendant ſon noviciat pour l'entretenir dans ſes bons ſentimens. Si bien que Cintillo & moi, nous nous ſéparâmes également ſatisfaits l'un de l'autre.

Peu de tems après, je quittai le ſéjour de Cuença, ſur un avis qui me fut donné, & que je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence. Un jour que je marchois en rêvant dans la rue, je me ſentis frapper doucement ſur l'épaule. Je tournai auſſi-tôt la tête, & j'apperçus un homme que je reconnus pour un des deux Braves qui m'avoient conduit de Madrid à Leganez. Je frémis à la vûe de cet oiſeau de mauvais augure, & je lui dis avec émotion : Comment donc, Seigneur Spadaſſin, ſerois-je encore aſſez malheureux pour vous avoir à mes trouſſes ? eſt-ce que je n'ai pas gardé mon ban ? Pardonnez-moi, me répondit-il en riant, vous êtes un homme de parole, & nous n'avons plus aucune affaire à démêler enſemble. Je vous déclare même que vous pour-

vez retourner à Madrid , ſi vous le ſouhaitez.

Je vous entends, lui repliquai-je, Dona Louiſe eſt morte, apparemment ? Non, répartit le Brave, elle eſt encore vivante, & vous pouvez renouer avec elle, ſi le cœur vous en dit ; nous ne vous en empêcherons pas. Je vais vous en apprendre la raiſon ; c'eſt que notre troupe s'eſt ſéparée à l'occaſion d'un différend ſurvenu entre deux de nos Meſſieurs, pour l'amour de la Gitanilla, de cette petite brune avec laquelle vous avez ſoupé un ſoir, & qui vous a paru ſi jolie. Ils ſe ſont battus en duel pour ſçavoir qui des deux la poſſéderoit ſeul ; & ils ont eu le malheur de s'enfiler l'un & l'autre. Cet événement a donné lieu à une ſéparation générale, & chacun de nous s'eſt retiré où il a voulu.

Cette nouvelle me cauſa une joie infinie, & je ne manquai pas de reprendre bientôt le chemin de Madrid ; ayant d'autant plus d'envie de revoir cette Ville, qu'il m'avoit été

défendu, ſous peine de la vie, d'y remettre le pied.

CHAPITRE XI.

Don Chérubin retourne à Madrid, où il rencontre par hazard un homme qui lui dit des nouvelles de Dona Louiſe de Padilla. Cette Dame le fait entrer au ſervice du Duc d'Uzede, en qualité de Secrétaire en ſecond. Connoiſſance qu'il fait de Don Juan de Salzedo. Foible de ce Don Juan. Deſcription d'un Bal où Don Chérubin ſe trouve. Il part pour Naples en qualité de Courier extraordinaire du Comte d'Urenna.

JE ne fus pas ſitôt à Madrid, que le hazard me fit rencontrer Martin Cinquillo, mon ancien hôte, celui qui m'avoit placé chez Doña Louiſe de Padilla. Nous nous reconnûmes ſans peine l'un l'autre. Monſieur le Bachelier, me dit-il, d'un air étonné, eſt-il poſſible que je vous revoie ſain & ſauf, après l'aventure qui vous eſt arrivée? J'ai crû, je vous l'avoue, que les Spadaſſins qui vous

enleverent vous avoient ôté la vie ; & Dona Douiſe actuellement vous compte parmi les morts. Que je vais lui cauſer de joie en lui apprenant que vous vivez encore ! Venez demain chez moi, ajouta-t-il, & je vous dirai comment elle aura reçu cette nouvelle.

Curieux de ſçavoir de quelle façon cette Dame ſeroit affectée de mon retour à Madrid, je ne manquai pas le jour ſuivant de me rendre chez Cinquillo, où je trouvai la Dame Rodriguez qui m'attendoit. D'abord que cette bonne vieille m'apperçut, elle vint au-devant de moi, & m'embraſſant, la larme à l'œil : Soyez le bien revenu, s'écria-t-elle, Seigneur Don Chérubin. Hélas ! ma Maîtreſſe & moi nous avions perdu l'eſpérance de vous revoir. Nous nous imaginions que tous les Padilla, irrités contre vous, avoient eu la cruauté de vous ſacrifier à leur reſſentiment. Que nous nous ſommes affligées dans cette erreur ! Que vous avez coûté de pleurs à Dona Louiſe ! Jugez par-là

de la joie qu'elle a ſentie quand elle a ſçû votre retour. Je viens vous la témoigner de ſa part, & vous aſſurer qu'elle eſt dans la réſolution de contribuer à vous faire un ſort agréable.

Ce n'eſt pas, pourſuivit Rodriguez, qu'elle ſoit encore dans le goût de vous épouſer. Grace au Ciel, elle a ouvert les yeux ſur l'extravagance de ce mariage, & ſur le ridicule qu'il lui donneroit dans le monde. En un mot, elle n'y penſe plus; mais elle veut, par amitié, vous mettre en état de faire fortune, en vous plaçant chez le Duc d'Uzede, ſon parent & favori du Roi. Elle ſe flatte d'avoir aſſez de crédit pour vous faire recevoir parmi les Secrétaires de ce Miniſtre. Vous concevez bien l'importance de ce poſte, & je ne doute pas que vous ne fuſſiez bien-aiſe de le remplir, à moins que vous n'ayez deſſein de vous conſacrer au ſervice de l'Egliſe. Non, non, lui répondis-je, ce n'eſt pas là mon intention. Je me ſens aſſez de vertu pour être Se-

crétaire, mai je n'en ai point aſſez pour devenir un bon Prêtre.

Cela étant, reprit Rodriguez, quittez promptement l'habit que vous portez, & prenez-en un de Cavalier. C'eſt ce que je vous promets de faire ſans balancer, lui répartis-je; auſſi-bien je commence à me dégoûter du Préceptorat, qui me paroît un métier qu'un honnête homme ne doit faire que par néceſſité. Je me fis donc habiller en Cavalier, & j'entrai bientôt dans un Bureau du Miniſtere ; Dona Louiſe n'ayant eu beſoin, pour m'y placer, que de dire un mot à ſa niece Dona Marie de Padilla, Ducheſſe d'Uzede.

Dès que je me vis inſtalé dans mon poſte, je témoignai à la Dame Rodriguez que je ſerois bien-aiſe d'aller voir ſa Maîtreſſe, pour la remercier; mais cette ſuivante me dit : Dona Louiſe vous en diſpenſe. Après ce qui s'eſt paſſé entre vous, elle juge à propos de s'interdire votre vûe, de peur de vous expoſer encore à quelque déſagréable traitement. Elle veut

vous protéger ſans vous revoir, ce que ſes parens ne ſçauroient trouver mauvais ; tenez-lui compte de ſa prudence. Je n'ai rien à répondre à cela, lui dis-je, ma chere Rodriguez; & puiſqu'il faut que je renonce au plaiſir de rendre de vive voix à Dona Louiſe les graces que je lui dois, aſſurez-la du moins de ma part, que je ſuis pénétré de ſes bontés. Dans le fond, je n'étois point fâché que ma Protectrice ne voulût pas me voir ; car ſi je me fuſſe mis ſur le pied d'aller chez elle, & de lui faire ma cour, j'euſſe fort bien pû avoir affaire à de nouveaux Spadaſſins, qui m'auroient peut-être encore plus maltraité que les premiers.

Comme j'avois une aſſez belle main, ayant appris à écrire à Salamanque, on m'occupa dans mon Bureau à mettre au net toutes ſortes d'expéditions. Je fis connoiſſance avec les Commis, & même j'eus le bonheur de m'attirer l'amitié de Don Juan de Salzedo, premier Secrétaire du Duc d'Uzede. Ce Don Juan ne

manquoit pas d'eſprit ; mais il avoit le défaut d'aimer trop le latin, & de citer à tout propos des paſſages d'Horace, d'Ovide ou de Pétrone. Toutes les fois qu'il me voyoit il me parloit en latin, & je lui répondois dans la même langue pour m'accommoder à ſon foible. Je le charmai par-là, ce qui prouve bien que pour plaire aux hommes il n'y a qu'à ſe prêter à leurs inclinations. Don Chérubin, me dit-il un jour, je vous aime, & quand je trouverai l'occaſion de vous en donner des marques je la ſaiſirai *lubenti animo*. Le hazard voulu qu'elle s'offrît bientôt : mais il faut dire avant ce qui la fit naître.

Un ſoir qu'il y avoit bal chez la Ducheſſe d'Uzede, à ſon Hôtel de la grande place, où ſe font les courſes & les combats de Taureaux, il me prit envie d'y aller. Je vis un grand nombre de Seigneurs & les plus belles Dames de la Cour. On eut dit qu'on avoit choiſi les perſonnes les plus aimables de la Monarchie pour en former une ſi charmante aſſemblée.

Avant que le bal commençât, les femmes se disputerent les regards des hommes. Mais sitôt qu'on vit danser Dona Isabella de Sandoval, fille unique du Duc d'Uzede, il n'y eut plus d'œillades que pour elle ; chacun admira ses graces, son air noble & majestueux, la douceur de ses pliés, la liaison de sa tête avec son corps & ses bras, & la finesse de son oreille. Aussi d'abord qu'elle eut achevé de danser, toute la salle retentit du bruit des applaudissemens qu'elle reçut. Elle est inimitable, s'écrioit un Marquis ! Que ne paroît-il sur nos Théâtres une pareille danseuse ! J'en voudrois prendre soin à quelque prix que ce fût. Je la prierois de me ruiner, disoit un Comte. Je lui demanderois la préférence, disoit un Duc. En un mot, tous les Seigneurs furent enchantés de cette nouvelle Terpsicore, & je n'en fus pas moins frappé qu'eux.

On juge bien qu'une si riche & si noble héritiere ne manquoit pas d'adorateurs. Parmi ceux qui aspiroient

à l'honneur de l'épouſer, aucun n'étoit plus en droit de ſe flatter de cette eſpérance que Don Juan Tellés Giron, Comte d'Urenna, fils unique du Duc d'Oſſone, & le plus digne de poſſéder Iſabelle. Ce jeune Seigneur exerçoit à la Cour la charge de Gentilhomme de la Chambre du Roi, pour ſon pere, qui étoit alors à Naples, dont il avoit le Gouvernement.

Tandis que les Amans de la fille du Duc d'Uzede s'efforçoient par leurs ſoins de ſe ſupplanter les uns les autres. Ce Miniſtre envoya chercher le Comte, & lui dit : Don Juan, vous ſçavez l'étroite amitié qui nous lie le Duc votre pere & moi, & l'intérêt que je prends aux affaires de votre maiſon ; j'ai jugé à propos de vous entretenir en particulier, pour vous repréſenter que vous devez profiter du tems pendant que la fortune vous rit. Le Duc d'Oſſone a plus d'envieux & d'ennemis que jamais. Ils travaillent ſans relâche à le perdre, ils peuvent en venir à bout. Il faut, tandis que ſon crédit dure,

ſonger à vous établir. Vous êtes en âge de vous marier , & de poſſéder même de grands emplois. Il y a un an , pourſuivit-il, que votre pere m'écrivit pour me prier de vous chercher une femme. Je lui répondis qu'elle étoit toute trouvée ; mais comme il a ceſſé de m'en parler depuis ce tems-là, j'ignore s'il eſt toujours dans le même ſentiment. Ne manquez pas , ajouta-t-il , de lui mander ce que je viens de vous dire, de l'aſſurer que s'il veut une Bru de ma main, je lui en deſtine une qui eſt aſſez riche, aſſez belle & aſſez noble pour mériter d'avoir un beau-pere tel que lui.

A ce diſcours , le Comte d'Urenna , jugeant bien qu'Iſabelle étoit la Bru dont il s'agiſſoit, fit paroître ſur ſon viſage une joie que le Duc d'Uzede ne remarqua pas ſans plaiſir. Ce Miniſtre toutefois ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir, & dit à Don Juan : Envoyez donc en diligence un exprès à Naples, & la réponſe que vous fera le Vice-roi, décidera de

votre mariage. Le Comte, pour marquer l'impatience qu'il avoit d'être ſon gendre, prit auſſi-tôt congé de ſon Excellence, en lui diſant qu'il alloit écrire à ſon pere ; & ſur le champ il ſe rendit chez Don Juan de Salzedo, qu'il aimoit comme un ancien ſerviteur de ſa maiſon, & ſans le conſeil duquel il ne faiſoit rien. Il lui fit part de la converſation qu'il venoit d'avoir avec le Miniſtre, & lui dit enſuite : Je ne ſçais qui je dois envoyer à Naples : j'aurois beſoin d'un homme d'eſprit & de confiance, qui pût informer mon pere de mille choſes ſecretes que je n'oſerois lui écrire.

Alors Salzedo, ſongeant à moi, & croyant me procurer une bonne aubaine, me propoſa comme une perſonne fort propre à s'acquitter de cette commiſſion, & dont il répondoit. Là-deſſus le Comte s'étant déterminé à ſe ſervir de moi, voulut m'entretenir. J'eus avec lui une conférence particuliere, dans laquelle il me dit toutes les choſes qu'il déſiroit que

ſon pere apprît. Enfin, après avoir reçu de ce jeune Seigneur de très-amples inſtructions, & deux paquets, l'un pour le Duc, & l'autre pour la Ducheſſe d'Oſſone, avec une bourſe de deux cents piſtoles, je me diſpoſai à partir pour l'Italie. Mais avant mon départ j'allai prendre congé du Secrétaire Salzedo, qui me dit en m'embraſſant avec affection : Allez, mon cher Don Chérubin, je ſuis ravi que vous faſſiez ce voyage. Il vous en reviendra de bonnes piſtoles, & *Lavina videbis littora*. Je partis donc de Madrid; & ſuivant de près un Courier que la Cour envoyoit par terre à Naples, j'y arrivai preſque en même tems que lui.



CHAPITRE XII.

De quelle manière Don Chérubin est reçu du Vice-roi de Naples, & des entretiens qu'ils eurent ensemble. Il reçoit des présens considérables du Duc & de la Duchesse, ce qui le met au comble de la joie; il retourne à Madrid.

IL y avoit déja trois ans que le Duc d'Offone étoit Vice-roi du Royaume de Naples, après avoir pendant quatre années gouverné la Sicile. J'allai descendre au Palais-Royal où il demeuroit, & je me fis annoncer à son Excellence comme un Courier que le Comte d'Urenna son fils lui dépêchoit.

Le Vice-roi étoit alors dans son cabinet. Il ordonna qu'on me fit entrer. Je lui présentai le paquet qui lui étoit adressé. Il l'ouvrit; & après avoir lû ce qu'il contenoit : Voilà, me dit-il, des dépêches qui me sont d'autant plus agréables qu'elles me sont apportées par un Secrétaire même du Duc d'Uzede; mais, dites-moi, je vous prie, continua-t-il, si la fille de

ce Miniſtre eſt d'un mérite auſſi rare que mon fils me le mande ? Je me défie un peu des portraits que les Amans font de leurs Maîtreſſes. Monſeigneur, lui répondis-je, avec quelles couleurs que Monſieur le Comte ait pû vous peindre Iſabelle de Sandoval, la copie ne ſçauroit être qu'au-deſſous de l'original. En un mot, quelqu'image charmante que vous vous faſſiez de cette Dame, votre imagination ne peut vous tromper. Repréſentez-vous une perſonne de quinze ans, qui joint à une beauté parfaite, un eſprit vif & un jugement ſolide ; cette idée ne renfermera qu'une partie des belles qualités d'Iſabelle. Il eſt vrai qu'elle n'a pas l'humeur ſérieuſe & la gravité qu'ont ordinairement les Dames Eſpagnoles ; mais ce défaut, qui n'en eſt un qu'en Eſpagne, trouvera grace auprès de votre Excellence. Vous avez raiſon, interrompit le Duc en ſouriant, tout Eſpagnol que je ſuis, je préfererai toujours un naturel enjoué à un caractere grave.

Dans cet endroit de notre conversation, la Duchesse d'Ossone ayant sçu qu'il étoit arrivé un Courier dépêché par Don Juan Tellés, entra dans le cabinet, fort impatiente d'apprendre des nouvelles de ce cher fils. Madame, lui dit son époux, il se présente un parti avantageux pour le Comte d'Urenna. Le Duc d'Uzede veut bien le recevoir pour gendre, préférablement à plusieurs Seigneurs qui recherchent Isabelle, sa fille unique. Je remis aussi-tôt à la Vice-reine le paquet dont j'étois chargé pour elle, & qui ne contenoit que les mêmes choses qui étoient dans l'autre. Lorsqu'elle en eut fait la lecture, ils commencerent tous deux à délibérer, non s'ils consentiroient à ce mariage, mais sur ce qu'ils avoient à faire dans cette occasion. Ils résolurent de me renvoyer à Madrid dès le lendemain, pour témoigner au Duc & à la Duchesse d'Uzede l'empressement qu'ils avoient d'allier la maison de Giron à celle de Sandoval. Il fut aussi arrêté entr'eux qu'ils écriroient au Duc

de Lerme & à Dona Isabella.

Ils passerent la journée à faire leurs dépêches ; & comme Don Juan mandoit à son pere que je pourrois l'instruire de plusieurs particularités dont il étoit bien-aise de l'informer, j'eus le soir avec son Excellence un entretien plus long que le premier. Faites-moi, me dit-il, un rapport fidéle de tout ce que le Comte, mon fils, vous a chargé de m'apprendre. Vous m'allez parler sans doute de la derniere lettre que j'ai écrite au Roi, vous m'allez dire qu'elle a révolté la plûpart des Grands. Justement, Monseigneur, lui répondis-je, c'est par-là que je vais commencer. En proposant de rendre les charges vénales en Espagne, vous avez soulevé contre vous le Conseil, lequel étant composé de Seigneurs intéressés à rejetter cette proposition, n'a eu garde de l'accepter. Ce qu'il y a de plus fâcheux, ajoûtai-je, c'est que ces Seigneurs ne se contentent pas de s'opposer à la vénalité des charges ; ils éclatent en murmures, &

par des ſecretes pratiques, s'efforcent de vous faire paſſer pour ennemi de la Nation. Ils ſont même ſecondés par des Seigneurs Napolitains, qui, d'accord avec eux, écrivent continuellement à la Cour des lettres qui tendent à vous rendre ſuſpect.

Le Duc d'Oſſone, en cet endroit, ne pût s'empêcher de m'interrompre. Voilà, s'écria-t-il en ſoupirant, voilà ces ſujets ſi fidéles & ſi zélés, qui proteſtent qu'ils ſont tout prêts à prodiguer leur ſang & leurs biens pour la gloire de leur Souverain ! Si le Roi faiſoit acheter les charges qu'il donne en pur don, quelle maiſon y perdroit plus que la mienne ? Je ſacrifie au profit du Monarque mes parens & mes alliés ; je n'ai en vûe que ſes intérêts, & l'on m'en fait un crime ! Telle eſt la récompenſe des ſerviteurs trop affectionnés.

Continuez, pourſuivit-il, je ſuis très-content du choix que mon fils a fait de vous pour m'inſtruire de ce qui ſe paſſe à la Cour à mon préju-

dice ; vous vous acquittez de cet emploi d'une maniere qui m'eſt agréable. Continuez donc. Quelle injuſtice me fait-on encore ? La plus effroyable, repris-je, & la plus ſenſible qu'on puiſſe faire à un fidéle ſujet de Philippe. Vous avez, dit-on, formé l'ambitieux projet de vous faire Roi de Naples.

Le Duc à cette accuſation ferma les yeux, hauſſa les épaules, & me demanda qui pouvoit être aſſez ſon ennemi pour lui vouloir imputer un ſi coupable deſſein? C'eſt le Comte de Benevent, lui répondis-je, & quelques autres Seigneurs, qui répandent ce bruit, que vos armemens, ou, pour parler plus juſte, vos belles actions & vos grands ſervices ſemblent juſtifier. Il y a dans votre adminiſtration, dont ils ſont jaloux, de quoi, diſent-ils, faire votre procès. J'ai tort, interrompit encore ſon Excellence, j'ai tort, je connois ma faute préſentement. Je devois ſuivre l'exemple des Vice-Rois de Sicile & Naples mes prédéceſſeurs. Je devois laiſſer ravager

par les Turcs ces deux Royaumes, m'enrichir aux dépens du Roi & de ses sujets, & après cela retourner à la Cour pour y recueillir des louanges sur mon sage gouvernement. O malheureuse Monarchie! ajouta-t-il en levant les yeux au Ciel, faut-il donc que ceux qui te servent avec le plus d'ardeur, & qui ne cherchent qu'à augmenter ta gloire, passent pour tes ennemis!

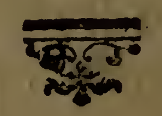
Après cette apostrophe pleine d'amertume, le Duc me fit de nouvelles questions: Apprenez-moi, me dit-il, qui sont les Seigneurs qui ont actuellement le plus de part à la confiance du Prince d'Espagne. Je lui en nommai plusieurs, & je n'oubliai pas Don Gaspard de Guzman d'Olivarès. C'est ce dernier, lui dis-je, qui paroît le plus chéri. Il est vrai que si l'on en croit la chronique de Madrid, il se sert d'un moyen sûr pour gagner l'amitié du jeune Philippe. Quel est donc ce moyen, répliqua le Duc? C'est celui qui fait réussir toutes les entreprises, lui repartis-je; c'est l'argent.

On prétend que le Comte d'Olivarès qui a de grands biens, en employe une bonne partie à procurer des plaisirs à ce Prince, que l'avarice du Roi réduit à désirer beaucoup de choses inutilement.

Les Chroniqueurs, continuai-je, disent peut-être la vérité; du moins sçais-je que le Prince d'Espagne, lorsqu'il fait des parties de chasse, trouve souvent de superbes collations préparées par les soins & aux frais de Don Gaspard. A ces paroles, le Vice-Roi me dit en branlant la tête: D'Olivarès a bien la mine de supplanter le Duc de Lerme & son fils. Je souhaite que ma prédiction soit fausse; mais si par malheur il arrive qu'elle s'accomplisse, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Pourquoi souffrent-ils auprès de l'héritier de la Couronne un Courtisan fin & délié, qui s'empare à leurs yeux du timon de la Monarchie?

Quand le Duc d'Ossone n'eut plus rien à me demander, ni moi rien à lui dire, il me livra ses dépêches,

en me diſant : Allez vous repoſer, & demain retournez en Eſpagne ; mais avant votre départ, voyez mon Tréſorier, je lui ai donné des ordres qui vous regardent. Je commençai par-là le jour ſuivant. Je vis le Tréſorier qui me mit entre les mains de la part de Son Excellence, une lettre-de-change de trois mille écus, tirée ſur un fameux Banquier de Madrid, & payable à vûe. Outre ce préſent, j'en reçus un autre que m'envoya la Vice-Reine par un de ſes Ecuyers. C'étoit une chaîne d'or admirablement bien travaillée, & qui valoit tout au moins deux cents piſtoles. Je partis de Naples avec toutes ces richeſſes, & repris le chemin de Madrid, où j'eus le bonheur d'arriver ſans avoir fait aucune mauvaiſe rencontre.



CHAPITRE XIII.

Don Juan Tellés épouse la fille du Duc d'Uzede. Suite de ce mariage. Du nouveau parti que prit Don Chérubin.

J'Allai d'abord rendre compte de ma commiſſion à Don Juan Tellés, qui m'embraſſa de joie lorſqu'il eut fait la lecture de la lettre de ſon pere. Ce jeune Seigneur, pour me faire connoître juſqu'à quel point il étoit ſatisfait de moi, ou, pour mieux dire, des nouvelles que je lui apportois, me gratifia d'une bourſe dans laquelle il y avoit deux cents doublons.

Il alla promptement communiquer au Duc d'Uzede les dépêches du Vice-Roi; & deux jours après, ſon mariage avec Dona Iſabelle de Sandoval fut déclaré. On en fit les apprêts avec toute la magnificence convenable à la qualité des Epoux; & le Duc d'Uzede eut autant d'empreſſement à le faire conſommer, que le Duc d'Oſ-

ſone avoit d'impatience qu'il le fût. Les parens & les amis des maiſons de Giron & de Sandoval le célébrerent avec de grandes démonſtrations de joie, & véritablement l'hymen ne pouvoit unir deux perſonnes mieux aſſorties.

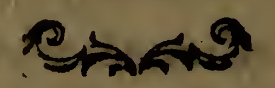
A peine les réjouiſſances étoient-elles achevées, que le Vice Roi manda au Duc d'Uzede, que pour parvenir au comble de ſes vœux, il n'en avoit plus qu'un à remplir, qui étoit d'avoir ſa belle-fille auprès de lui ; qu'il le prioit de la lui envoyer pour lui faire voir l'Italie, & particulierement la ville de Naples : & qu'enfin, pour rendre ce voyage plus agréable à la jeune épouſe, il ſouhaitoit auſſi que ſon époux l'accompagnât, ſous le bon plaiſir du Roi. Le fils du Cardinal de Lerme entra dans les ſentimens du Duc d'Oſſone ; & ſe prêtant à ſes deſirs, il obtint de Sa Majeſté la permiſſion d'envoyer ſa fille à Naples avec le Comte d'Urenna. Les préparatifs du départ de ces époux furent bientôt faits, le Vice-Roi ayant

expressément défendu à son fils d'avoir une nombreuse & fastueuse suite. Ils partirent donc pour se rendre à Barcelone, où deux Galeres envoyées par le Duc d'Ossone, les attendoient pour les transporter à Gênes ; & là, Don Octavio d'Arragon devoit les venir prendre avec huit Galeres pour les conduire à Naples.

Il est rare qu'un gueux qui s'enrichit ne se laisse point étourdir de la possession de ses richesses. Je ne fus pas à l'épreuve de ces étourdissemens. Lorsque je vins à compter mes especes, & que je vis que j'avois devant moi près de deux mille pistoles, je me dégoûtai de mon poste de Commis. Il me sembla qu'un garçon qui possédoit tant de bien, devoit mener une vie libre, indépendante, & surtout oisive, telle qu'est ordinairement celle des honnêtes gens en Espagne. Puisque je puis vivre, disois-je, en Cavalier noble, & faire le galant dans le monde, je serois un grand fou de demeurer dans les Bureaux du Ministere, où il faut travailler

toute la journée. Il eſt bien plus gracieux de n'avoir rien à faire qu'à ſe promener & qu'à ſe réjouir avec ſes amis.

C'eſt ainſi que cédant au penchant qui m'entraînoit, je me laiſſai tout-à-coup aller au libertinage ſans que ma philoſophie pût m'en défendre. Au contraire, je ne voulus écouter aucune remontrance de ſa part; & quand je dis adieu au Secrétaire Salzedo, tous les diſcours qu'il me tint pour m'arrêter dans ſon Bureau, quoique remplis de raiſon & de latin, furent inutiles. Je louai un bel appartement dans un Hôtel garni, & je me fis faire deux riches habits, ſous leſquels alternativement j'allois me faire voir à la Cour & au Pardo.



CHAPITRE XIV.

Don Chérubin rencontre le petit Licencié Carambola. De l'entretien qu'il eut avec lui. Aventure plaiſante arrivée au Licencié ; quelle en eſt la ſuite.

UN jour que j'étois à la promenade où je prenois plaiſir à lorgner les Dames qui paſſoient auprès de moi, j'apperçus le petit Licencié Biſcaïen que j'avois laiſſé à Tolede. Il ne me reconnut pas d'abord ſous mon nouvel habillement; mais je l'appellai : il vint à moi, & nous nous embraſſâmes. Je ſuis ravi, lui dis-je, mon ami, que la fortune nous raſſemble ici tous deux. Au lieu de me répondre, Carambola ouvrit de grands yeux, & ſe mit à me conſidérer depuis les pieds juſqu'à la tête. Enſuite riant de toute ſa force : Quelle métamorphoſe, s'écria-t-il ! Vous en Cavalier ! Qui vous a fait quitter la ſoutanne pour l'épée ? Je m'en doute bien : c'eſt cette belle Marquiſe chez

qui vous avez été Précepteur à Tolede ; c'eſt elle apparemment qui dérobe à l'Egliſe le Bachelier Don Chérubin ? Je lui répondis que non. Vous vous êtes donc, reprit-il, faufilé à Madrid avec quelque riche Dame qui fait avec vous bourſe commune ? Avouez-moi la vérité, vous avez ici quelque bonne fortune.

Si vous voulez, dis-je au Biſcaïen, m'écouter un moment, je ſatisferai votre curioſité. Il me laiſſa parler. Alors je lui racontai ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation. Après cela je le priai de m'apprendre à ſon tour ce qu'il faiſoit actuellement à Madrid. Toujours le métier de Précepteur, me répondit-il ; je n'en puis faire un autre. Je ſuis condamné au préceptorat, ou pour mieux dire, aux Galeres pour toute ma vie.

Pendant que vous étiez, continua-t-il, chez la Marquiſe de Torbellino, & que vous y paſſiez le tems plus agréablement que moi, qui me voyois ſur le pavé ſans argent, ou du moins fort près d'en manquer,

j'abandonnai Tolede, comme une Ville qui me devenoit de jour en jour plus désagréable. Je vins à Madrid où je trouvai moyen d'entrer chez un riche Bourgeois qui étoit veuf, & qui avoit un fils de douze ans. Ce Bourgeois ne mangeoit jamais chez lui. Il alloit dîner & souper en Ville tous les jours, ce qui ne rendoit pas au logis notre ordinaire meilleur. Une femme de quarante cinq à cinquante ans, qui gouvernoit sa maison, nous apprêtoit à manger.

La mauvaise cuisinière! Tantôt elle mettoit trop de sel dans ses ragoûts, & tantôt trop de poivre, de geroffe ou de saffran. J'avois beau m'en plaindre, la maudite créature avoit la malice de ne vouloir pas se corriger. Je crois même qu'elle le faisoit exprès pour me dégoûter de cette maison, & m'obliger d'en sortir, m'ayant pris en aversion, je ne sçais pas pourquoi, si ce n'est à cause que j'avois avec elle un air de Caton.

De mon côté, pour me venger de cette vieille sorciere, je m'obstinai

malgré ses ragoûts épicés, à demeurer chez ce Bourgeois, où je serois encore sans une aventure qui n'est peut-être jamais arrivée à aucun Précepteur. Un jour que j'avois reçu vingt pistoles à compte de mes appointemens, j'entrai dans un tripot où j'avois la rage d'aller jouer dès que je me sentois un écu. La fortune qui m'est plus souvent contraire que favorable au jeu, me rit cette fois-là. Je gagnai dix doublons, qui ne furent pas sitôt dans ma poche, qu'il me prit envie de donner à souper à deux Dames avec qui j'avois fait connoissance, & qui demeuroient à la Porte du Soleil. Je me rendis chez elles dans cette louable intention, après avoir ordonné chez un Traiteur un repas bien conditionné.

Je fus reçû de ces Dames d'autant plus joyeusement, que j'avois coutume de les régaler dans les visites que je leur faisois. Nous commençâmes à nous entretenir gaiement; & d'abord qu'on nous eut apporté le souper que j'avois commandé, nous nous assi-

mes à table. Je m'attendois à me bien réjouir pour mon argent, quand j'entendis ouvrir la porte de la chambre où nous étions, & que dans un homme qui entra tout à-coup, je reconnus le Bourgeois dont j'élevois le fils, le pere de mon écolier. Il me remit aussi dans le moment; & sa surprise égalant la mienne, nous demeurâmes tous deux interdits & muets, nous regardant l'un l'autre comme si nous eussions douté du rapport de nos yeux. Mais le désordre où étoient nos esprits ne dura pas longtems; nous nous rassurâmes bientôt, & perdant la honte de nous rencontrer là, nous nous mîmes à faire de si grands éclats de rire, que les Dames nous prirent pour deux amis qui se trouvoient chez elles par hazard.

A ce que je vois, Messieurs, nous dit l'une de ces Nymphes, vous vous connoissez? Nous devons bien nous connoître, lui répondit le Bourgeois, nous nous voyons tous les jours; nous mangeons quelquefois ensemble,

& nous couchons ſous le même toît. Il ne nous manquoit que d'avoir des amies communes, nous n'avons plus rien à déſirer. L'air railleur dont il dit ces paroles, me mit en train de plaiſanter auſſi : ce que je fis à tout événement, & bien réſolu de rompre en viſiere au Bourgeois, s'il s'aviſoit de me chicanner ſur notre rencontre chez ces Dames. Mais au lieu de me témoigner le moindre mécontentement là-deſſus, il s'aſſit à table avec nous, en diſant d'un air aiſé qu'il ne croyoit pas être de trop dans la compagnie. Véritablement il fut de ſi belle humeur, qu'il me parut fort agréable. Il me porta des brindes, & me fit mille amitiés. Inſenſiblement j'oubliai que j'étois avec le pere de mon diſciple, & nous fimes enſemble la débauche.

Lorſqu'il fut tems de nous retirer, nous prîmes congé des Dames, & retournâmes au logis. Quand nous y fumes arrivés, le Bourgeois me dit : Monſieur le Licencié, je ne vous ſçais point mauvais gré d'aller chez ces femmes que nous venons de voir ;

mais gardez-vous bien, je vous prie, d'y mener mon fils avec vous.

Carambola ne pût s'empêcher de rire en achevant ces derniers mots; & ses ris furent accompagnés des miens. Voilà, lui dis-je, un pere admirable, & une excellente maison pour un Précepteur. Je l'ai pourtant quittée, reprit le Biscaïen, pour l'honneur de mon caractere. J'ai crû qu'il ne convenoit point à un Licencié vicieux de demeurer dans un endroit où il étoit connu. Je suis placé ailleurs. J'éleve le fils naturel d'un Conseiller du Conseil des Indes, & j'espere que son éducation me sera plus utile que celle d'un enfant légitime. Je souhaite, dis-je à Carambola, que vous ne vous flattiez point d'une vaine espérance; mais, vous me l'avez dit cent fois, il ne faut pas trop compter sur la reconnoissance des parens. Cela n'est que trop vrai, me répartit le petit Licencié; cependant les personnes à qui j'ai affaire me paroissent si généreuses, que je ne puis m'empêcher de faire un grand fond sur elles.

CHAPITRE V.

Don Chérubin fait connoiſſance avec un aimable Cavalier, nommé Don Manuel de Pedrilla. De quelle façon ils paſſoient le tems enſemble. De l'agréable ſurpriſe où ſe trouva un ſoir Don Chérubin en ſoupant avec des Dames. Ce qu'elles étoient : leurs entretiens.

NOtre converſation fut troublée par un Cavalier avec qui j'avois depuis peu fait connoiſſance, & qui me vint joindre à la promenade. Sans adieu, me dit auſſi-tôt le Biſcaïen, nous nous reverrons. En même-tems il ſe retira, me laiſſant avec mon nouvel ami, qui ſe nommoit Don Manuël de Pedrilla. C'étoit un Gentilhomme de la Ville d'Alcaraz, ſur les confins de la Caſtille nouvelle, un Cavalier à peu-près de mon âge, & d'une agréable figure. L'envie de voir la Cour l'avoit attiré à Madrid. Il logeoit dans mon Hôtel garni, nous mangions enſemble, & nous allions tous les jours aux Spectacles & à la

promenade. Enfin, nous nous attachâmes l'un à l'autre, & nous devînmes inséparables.

Un matin pendant que nous nous entretenions dans son appartement, il y entra un petit laquais qui lui remit une lettre. Don Manuël la lut, & dit ensuite au porteur: Mon enfant, tu peux assurer ta Maîtresse que je n'y manquerai pas. Ensuite m'adressant la parole : Seigneur Don Chérubin, poursuivit-il, je dois souper ce soir chez deux Dames, où il m'est permis de mener un ami. Voulez-vous bien m'accompagner ? J'acceptai la proposition, en répondant avec un sourire à Don Manuel, que je le remerciois de la préférence. Vous avez raison, répliqua-t-il en souriant à son tour, la partie que je vous propose mérite bien un remerciement. Sçachez que vous souperez avec deux Dames des plus aimables & des plus amusantes. Elles ont des manieres aisées ; ce sont deux femmes de qualité qui demeurent & vivent ensemble à frais communs & à la Françoise. Leur

maiſon eſt ouverte aux honnêtes gens, on y joue & l'on y ſoupe. Et elles s'entretiennent ſans doute du profit du jeu, interrompis-je en riant? C'eſt ce que je ne ſçais point, reprit-il. Peut-être ont-elles des Amans qui font ſecretement leur dépenſe, mais elles ne paroiſſent pas en avoir. On ne voit rien chez elles qui rende leur vertu ſuſpecte.

Je demandai comment ces Dames ſe nommoient. L'une s'appelle Iſmenie, répondit mon ami, & l'autre Baſiliſa. Elles ſe diſent veuves de deux Gentilshommes Grenadins; & à les entendre, elles ne ſont venues à Madrid que par curioſité. A laquelle des deux, lui dis-je, votre cœur s'eſt-il rendu? J'aime Iſmenie, repartit Don Manuel, & j'ai tout lieu de croire que je ne ſoupire pas pour une ingrate; mais je n'en ſuis point aimé comme je voudrois l'être. Elle n'a pour moi que des demi-bontés. Que j'ai d'impatience, m'écriai-je, de voir Iſmenie, auſſi-bien que ſa compagne. Vous verrez, me dit-il, deux

perſonnes que vous me ſçaurez bon gré de vous avoir fait connoître.

Le ſoir étant venu, Don Manuël me mena chez ces Dames, qui logeoient dans une maiſon aſſez belle & fort bien meublée. Meſdames, leur dit-il, en me préſentant à elles, je crois que vous trouverez bon que je vous amene le meilleur de mes amis, qui eſt un Gentilhomme de la Province de Léon, & de plus un garçon de mérite. Les Dames lui répondirent que ma vûe confirmoit le bien qu'il pouvoit leur dire de moi; & elles m'honorerent de l'accueil le plus gracieux.

Je ne ferai point le portrait de ces Dames; je dirai ſeulement que je fus frappé de leur beauté, & qu'après un quart-d'heure de converſation, je me ſentis également charmé de l'une & de l'autre, quoiqu'elles fuſſent d'un caractere différent. Iſmenie étoit ſérieuſe, & Baſiliſa fort enjouée. La premiere parloit avec autant de dignité que d'élégance, & ne donnoit rien au hazard; & la ſeconde hazar-

doit volontiers, mais presque toujours heureusement. Comme Don Manuël s'apperçut que je prenois un extrême plaisir à les entendre : Seigneur Don Chérubin, me dit-il, avouez que vous ne me sçavez pas mauvais gré de vous avoir amené ici ?

Au nom de Don Chérubin, Basilisa me regarda fort attentivement, & me demanda dans quel endroit d'Espagne j'étois né. Madame, lui répondis-je, la Province de Léon m'a vû naître ; pourquoi me faites-vous cette question ? La Dame parut troublée de ma réponse, & me repliqua de cette sorte : Ce n'est pas sans raison que je vous la fais ; je connois quelques personnes de Salamanque. Est-ce dans cette Ville que vous avez pris naissance ? Non, lui repartis-je, mais aux environs. Je suis venu au monde à Molorido, gros Bourg, dont mon pere étoit Alcade. Comment se nommoit-il, dit Basilisa ? Il s'appelloit Don Roberto de la Ronda. Ah ! mon frere, s'écria la Dame en se levant pour venir m'embrasser, mon

cher Don Chérubin, c'eſt vous! Eſt-il poſſible que la fortune vous rende aujourdui à votre ſœur Franciſca! car c'eſt elle que vous rencontrez ici ſous le nom de Baſiliſa.

Le ſang fit en moi également bien ſon devoir. J'eus tant de joie d'avoir retrouvé ma ſœur, que je la ſerrai entre mes bras avec un ſaiſiſſement qui m'empêcha de parler pendant quelques inſtans. De ſon côté, pénétrée de l'excès de ma ſenſibilité, elle devint muette à ſon tour; de maniere que nous ne pûmes d'abord nous exprimer que par des larmes. Iſmenie & Don Manuël furent attendris de notre reconnoiſſance, & nous accablerent d'accolades pour nous marquer la part qu'ils y prenoient tous deux.

Après tant d'embraſſemens, nous nous remîmes à table, & nous recommençâmes à nous entretenir avec la même gaieté qu'auparavant. La converſation n'étoit pas toujours générale. De tems-en-tems Baſiliſa, que je n'appellerai plus déſormais que Dona Franciſca, me faiſoit tout bas

des queſtions ſur la famille ; & tandis que nous parlions ainſi, Don Manuël entretenoit Iſmenie de la même façon. La nuit étoit fort avancée quand nous prîmes congé de ces Dames. Don Chérubin, me dit ma ſœur, venez demain dîner avec moi tête-à-tête. Je meurs d'impatience d'apprendre vos aventures, & vous ne devez pas en avoir moins de ſçavoir les miennes.

Fin de la premiere Partie.



LE

Tom. II. 3e. Ptie pag. 18.



Don Manuel et don Cherubin se battent et tuent leurs adversaires

LE
BACHELIER
DE
SALAMANQUE.



LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Don Chérubin de la Ronda va dîner chez sa Soeur ; ils se racontent ce qui leur est arrivé depuis leur séparation. Histoire & aventures galantes de Dona Francisca.



A Mon retour dans mon hôtel garni, j'eus beau vouloir me procurer quelques heures de sommeil, mes esprits étoient dans une si grande agitation, qu'il me fut impossible de m'endormir.

Je n'étois pas peu curieux d'enten-

dre ma sœur conter les événemens de sa vie, quoique je ne doutasse nullement qu'elle ne m'en fit un récit tronqué. De son côté n'ayant pas moins d'envie de me revoir que j'en avois de l'entretenir, elle ne prit pas plus de repos que moi. Si bien que m'étant rendu chez elle quand je jugeai qu'il y étoit jour, je la trouvai qui m'attendoit toute habillée dans son appartement: Venez, mon frere, me dit-elle; venez satisfaire ma curiosité; après cela je contenterai la vôtre. Hé bien, qu'avez-vous fait depuis que vous avez quitté l'Université de Salamanque? Ma chere sœur, lui répondis-je, j'aurai bientôt rempli votre attente. En même-tems je lui détaillai fidélement mes bonnes & mes mauvaises aventures. Lorsque j'eus cessé de parler, Dona Francisca me fit compliment sur l'état présent de ma fortune. Ensuite se disposant à me raconter son histoire, elle la commença dans ces termes.

Après la mort de Don Roberto de la Ronda mon pere, ou pour mieux dire, du Corrégidor de Salamanque,

vous prîtes, comme vous sçavez, votre parti, mon frere Don César & vous; & je demeurai avec ma mere à qui la médiocrité de nos biens ne permettoit pas de me donner une belle éducation, ce qui lui causa tant de chagrin, qu'elle en mourut. Heureusement Dona Melancia ma marraine, & Don Balthasar de Favanella son époux, n'en furent pas plutôt informés, qu'ils vinrent me chercher à Molorido; & comme ils n'avoient point d'enfans, ils m'emmenerent à Salamanque dans le dessein de m'élever chez eux. Je retrouvai dans ma marraine & dans son mari de nouveaux parens, qui me donnant tous les jours des nouvelles marques de tendresse, me permettoient peu de sentir le malheur d'être orpheline.

Quoique je n'eusse guères alors plus de dix ans, j'étois si avancée pour mon âge, que je m'attirai l'attention de Don Fernand de Gamboa, jeune Gentilhomme de nos voisins. Il venoit souvent au logis avec son pere qui vivoit dans une liaison si étroite

avec Don Balthaſar, qu'ils étoient preſque toujours enſemble. A la faveur de cette union, Don Fernand avoit la liberté de me voir & de me parler quand il lui plaiſoit. Comme il n'avoit que deux ou trois années plus que moi, on ne croyoit pas devoir encore épier nos petits entretiens : cependant nous méritions déja d'être obſervés ; & peut-être s'en ſeroit-on bientôt apperçu, ſi tout-à-coup on n'eût pas fait diſparoître à mes yeux Don Fernand. Mais ſon pere l'emmena bruſquement à la Cour avec lui, pour le mettre dans la Garde Eſpagnole, où il venoit d'obtenir une Enſeigne par le crédit de ſes amis. Je fus deux ou trois jours fort affligée de la perte de mon Amant ; mais enfin je m'en conſolai comme une grande fille.

Peu de tems après le départ du jeune Gamboa, je fis naître une nouvelle paſſion. Don Balthaſar, quoiqu'âgé de cinquante & quelques années, prit dans mes yeux un amour auquel je répondis d'abord

ſans m'en appercevoir, recevant les careſſes qu'il me faiſoit comme des marques innocentes de l'amitié d'un parrain; car je l'appellois ainſi. Ce vieux pécheur m'auroit infailliblement ſéduite, ſi par bonheur ma marraine n'eût pénétré & fait avorter ſon deſſein, en m'envoyant promptement à Carthagene dans un Couvent dont l'Abbeſſe étoit ſa parente. Après avoir évité deux écueils dangereux, j'entrai dans ce Monaſtere comme dans un port, où vraiſemblablement je devois être à couvert des traits de l'amour. Mais ce Dieu attaché à ſa proie, avoit réſolu de me pourſuivre par-tout; & je ne crois pas qu'il y ait d'aſyle qui lui ſoit inacceſſible.

Madame l'Abbeſſe, à qui Dona Melancia m'avoit fortement recommandée, me prit en affection. Elle me mit au nombre des Penſionnaires & des jeunes Religieuſes qui compoſoient ſa Cour, & parmi leſquelles il y avoit des perſonnes d'une beauté parfaite. Toutes ces filles à l'envi s'empreſſoient à la divertir par leurs

talens. Celles qui avoient de la voix, formoient des concerts avec celles qui sçavoient jouer de quelqu'instrument ; & celles qui dansoient avec grace, concouroient aussi au plaisir de l'Abbesse, laquelle environnée de ces gentilles pucelles ressembloit à Diane au milieu de ses Nymphes. Je voyois d'un œil d'envie les efforts que ces filles faisoient pour lui plaire, & j'aurois voulu réunir en moi tous leurs divers talens pour lui devenir plus agréable. Quoique j'eusse des principes de danse, & que je ne manquasse pas de voix, je n'étois qu'une ignorante, ou du moins je n'étois pas encore assez habile pour contribuer au divertissement de notre Abbesse, qui voyant ma bonne volonté, me fit apprendre à danser & à chanter par deux excellens Maîtres.

Ils eurent peu de peine à me perfectionner dans ces deux arts, tant j'y avois de disposition. En moins d'une année, ils me rendirent la meilleure chanteuse & la plus forte danseuse du Couvent. J'appris aussi

à pincer un Lut avec délicateſſe, de ſorte que je devins peu à-peu un ſujet admirable & univerſel. Toutes les Dames de Carthagene qui venoient prendre part à nos fêtes m'accabloient de complimens, & n'oublioient pas d'en faire à Madame l'Abbeſſe, ſur l'avantage qu'elle avoit de poſſéder une fille d'un ſi rare mérite. L'Abbeſſe elle-même ſe faiſoit honneur de mes talens, qu'elle regardoit en quelque façon comme ſon ouvrage. Néanmoins au lieu de s'applaudir de me les avoir fait acquérir, elle devoit plutôt ſe le reprocher. Auſſi eut-elle bientôt ſujet de s'en repentir. Un de ſes neveux qu'elle aimoit tendrement, & qui ſe nommoit Don Grégorio de Clévillente, vint à Carthagene exprès pour la voir, & pour paſſer quinze jours avec elle, ce qu'il avoit coutume de faire une fois tous les ans. Ce Cavalier étoit jeune, beau, & très-bien fait. Il ſoupoit tous les ſoirs au parloir avec ſa tante & ſes penſionnaires favorites, du nombre deſquelles j'avois l'honneur d'être. Les plus

ſpirituelles tenoient pendant le repas des diſcours réjouiſſans pour divertir Don Grégorio ; & après le ſouper, toutes les perſonnes capables de former un concert s'aſſembloient, & la fête finiſſoit toujours par des danſes.

Je remarquai le premier jour que Clévillente, charmé de voir tant de belles filles enſemble, promenoit ſur elles des regards incertains, ſans pouvoir décider pour aucune. Quand l'une le touchoit par une voix moëlleuſe, l'autre le raviſſoit par une danſe remplie de graces. Il étoit auſſi embarraſſé qu'un Sultan qui veut jetter le mouchoir. Il ſe détermina pourtant, & devint amoureux de ma figure, au préjudice de pluſieurs perſonnes qui valoient mieux que moi. Il me le fit aſſez connoître par les œillades qu'il me lança le ſecond jour, ou plutôt il n'eut des yeux que pour votre ſœur.

Je ne fis pas ſemblant d'y prendre garde, & je ne répondis point à ſes mines ; mais le diable n'y perdit rien. Dès le moment qu'il me parut que je m'étois fait un amant de Don Gré-

gorio, je me ſentis naître de l'inclination pour ce Cavalier que j'avois auparavant impunément regardé. Quelle joie pour lui s'il eut pû lire ſur mon viſage ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ! Mais j'y renfermai ſi bien mon amour naiſſant, qu'il n'en eut pas le moindre ſoupçon. Au contraire, s'imaginant que je n'avois fait aucune attention à ſes regards, il entreprit de me déclarer ſes ſentimens en termes formels ; & voici de quelle maniere il réuſſit dans ſon entrepriſe.

Il fit confidence de ſa paſſion à un jeune valet-de-chambre qu'il avoit, & qui étoit un garçon fort adroit : Brabonel, lui dit-il enſuite, pourrois-tu bien faire tenir ſecretement un billet à Dona Franciſca ? Pourquoi non, lui répondit Brabonel ? J'ai fait des choſes beaucoup plus difficiles. J'ai lié connoiſſance avec une Tourriere de ce Couvent, & je puis vous aſſurer que je l'engagerai facilement à vous rendre ce petit ſervice. Donnez-moi ſeulement votre lettre, & je me charge du reſte.

Brabonel ne se vantoit pas sans raison d'être des amis de la Tourriere, puisqu'effectivement dès le même jour elle me dit, en me coulant secretement dans la main un billet de Clévillente : Tenez, belle Francisca, lisez ce papier, vous y verrez quelque chose qui vous fera plaisir. Je lui demandai ce que c'étoit ; mais au lieu de me répondre, elle s'éloigna de moi avec une précipitation qui me fit soupçonner cette bonne Tourriere d'être un peu trop obligeante.

Je trouvai en effet dans la lettre de Don Grégorio une déclaration d'amour des plus vives ; & ce Cavalier m'y pressoit par des instances énergiques de lui permettre de me parler en particulier. J'aurois dû, je l'avoue, porter d'abord ce billet à Madame l'Abbesse ; mais c'est ce que je ne fis point, & ce que je ne fus pas même tentée de faire. Une fille de treize ans n'a pas tant de prudence. Plus flattée de la conquête d'un amant qui ne me déplaisoit pas, qu'irritée de son audace, je pris le parti de dis-

ſimuler, & de voir s'il perſiſteroit à m'aimer ou plutôt à vouloir me ſéduire ; car il n'avoit pas une autre intention. Il fit donc encore agir la Tourriere, qui ne ſe contenta pas de me remettre de ſa part d'autres billets, elle eut l'adreſſe de m'engager à lui faire réponſe, & de nous ménager même une entrevûe dans laquelle Don Grégorio me fit entendre qu'il avoit réſolu de m'épouſer ; mais que pour y parvenir, il falloit qu'il m'enlevât, attendu que ſa tante ne conſentiroit point, diſoit-il, à notre mariage.

Il eut peu de peine à me perſuader ; & m'imaginant que je ſuivois un époux, je me laiſſai docilement conduire ſous un habit d'homme au Château de Clévillente, où pendant deux mois mon raviſſeur eut pour moi de grandes attentions. Il en eut moins dans la ſuite, & ſon amour enfin ſe réfroidit. Je lui fis reſſouvenir qu'il m'avoit promis de m'épouſer, & je le preſſai de me tenir parole, il me paya de défaites. Cela me déplût ; &

piquée de ſa mauvaiſe foi, je commençai à le mépriſer. Du mépris je paſſai à la haine; & lorſque j'en fus là, j'eus bientôt pris la réſolution de quitter le parjure : ce que j'exécutai courageuſement. Un jour qu'il étoit allé à la chaſſe du côté d'Alicante, je m'échappai ſous mon habit d'homme, & marchai vers Origuela, où j'arrivai ſur la fin de la journée. J'entrai chez une bonne veuve qui tenoit hôtellerie, & qui jugeant à mon air que je devois être un enfant de famille qui couroit le pays : Mon petit Gentilhomme, me dit-elle, que venez-vous faire à Origuela ? Je viens, lui répondis-je, y chercher condition. Je ſervois à Murcie en qualité de Page une Dame dont je n'étois pas content; je l'ai quittée, & j'ai deſſein d'aller de Ville en Ville juſqu'à ce que j'aie trouvé une nouvelle Maîtreſſe, ou quelque Seigneur qui veuille me prendre à ſon ſervice.

Un garçon fait comme vous, me dit la fille de l'Hôteſſe en ſe mêlant à notre entretien, ne ſera pas long-

tems dans la Ville ſans être bien placé. Je répondis par une révérence à ce gracieux compliment, & je m'apperçus que la perſonne qui venoit de le faire, me conſidéroit avec une extrême attention. Je remarquai de plus, que c'étoit une fille de vingt-cinq à trente ans, aſſez jolie & très-bien faite : obſervation qu'un Cavalier à ma place eût fait peut-être avec plus de plaiſir que moi.

Me ſentant fort fatiguée d'avoir marché toute la journée, je demandai une chambre pour m'y aller repoſer. Juanilla, dit alors l'Hôteſſe à ſa fille, menez ce petit Poulet au cabinet qui donne ſur le jardin, & où il y a un bon lit. Juanilla m'y conduiſit auſſi-tôt; & lorſque nous y fumes toutes deux arrivées, elle me dit : Seigneur Page, vous ſerez ici comme un Prince. Quand il vient loger dans cette Hôtellerie quelqu'homme d'importance, c'eſt dans cette chambre que nous le faiſons coucher.

Pour mieux contrefaire un Cavalier qui ſe trouve en pareil cas, je

crus devoir faire le galant, & prodiguer des douceurs : ce que je fis pourtant avec beaucoup de prudence, de peur d'allumer un feu que je ne pouvois éteindre. Mais avec quelque circonspection que j'affectasse de lui parler, tous les mots flatteurs qui m'échappoient étoient autant de fleches qui lui perçoient le cœur. Lorsqu'elle voulut se retirer je l'embrassai, & cet embrassement acheva de lui faire perdre la raison. Néanmoins elle sortit brusquement de la chambre, comme une fille qu'agitent des mouvemens trop tendres, & qui craint de succomber à sa foiblesse.

Je fus ravi de sa retraite; & m'étant couchée un moment après, le sommeil s'empara de mes sens. Je me réveillai au milieu de la nuit; & entendant marcher quelqu'un dans la chambre, je demandai qui c'étoit. Aussitôt une voix me répondit d'un ton bas & plein de douceur : Beau Page, qui goûtez le repos que vous ôtez aux autres, réveillez-vous pour apprendre votre victoire. Vous avez enflammé

Juanilla, qui mourra de douleur & de déſeſpoir ſi vous dédaignez ſon cœur & ſa main.

Je feignis, pour l'amuſer, d'être ſenſible à ſon amour, croyant que j'en ſerois quitte pour des diſcours paſſionnés; mais elle s'approcha de mon lit, & m'agaça de maniere qu'il me fut impoſſible de la tromper plus long-tems: Ma chere Juanilla, lui dis-je, que ne puis-je ſceller votre paſſion du ſceau de l'hymenée! Vous êtes la perſonne du monde pour qui j'aurois le plus de goût, ſi le Ciel m'eut fait homme au lieu de me faire naître fille comme vous.

Si les ténébres de la nuit ne m'euſſent pas caché ſon viſage, je ſuis sûre que je l'aurois vû changer de couleur à ces paroles; & quand elle ne pût plus douter de ma ſincérité, je crois qu'elle fut un peu fâchée d'être détrompée. Néanmoins prenant en fille d'eſprit le parti de rire de ſon erreur elle ſe ſoûmit de bonne grace à la néceſſité. Par ma foi, s'écria-t-elle, je ſuis plus heureuſe que ſage, & il faut

avouer que je l'ai échappé belle. Quand je ſonge à la foibleſſe que je me ſentois pour vous, je frémis d'un péril où je ne me ſuis point trouvée.

Lorſque je vis que Juanilla le prenoit ſur ce ton, je ſuivis ſon exemple, & après nous être toutes deux répandues en plaiſanteries ſur cette aventure, nous nous vouâmes l'une à l'autre une éternelle amitié. Pour m'engager à lui conter mes affaires, elle me fit confidence des ſiennes ; & j'eus tout lieu de juger par ſon récit qu'elle n'avoit pas toujours rencontré des filles ſous des habits de garçon. La franchiſe de Juanilla excita la mienne. Je lui fis un détail fidéle de mon enlevement, & lui appris pourquoi je m'étois ſéparée de mon raviſſeur. Elle me loua d'avoir eu la force de m'éloigner de ce lâche & perfide ſuborneur. Enſuite, elle me conſeilla de ceſſer de me traveſtir ; afin, ajouta-t-elle, en ſouriant, que d'autres filles n'y ſoient point attrapées.

Je n'ai pas, lui dis-je, une autre

intention que celle de me mettre auprès de quelque Dame de qualité ; & je ſuis en état d'acheter des habits de fille, en me défaiſant d'un gros brillant que je tiens de Don Grégorio. Gardez votre diamant, interrompit Juanilla, & me laiſſez ſuivre une idée qui me vient. Je ſuis connue, & j'oſe dire aimée d'une riche & vertueuſe Dame qui fait ſon ſéjour à Origuella depuis la mort de ſon mari, qui étoit Gouverneur de Mayorque. Je ne veux que l'entretenir de vous un moment, & je ne doute pas qu'elle ne veuille vous avoir.

Je laiſſai agir Juanilla, qui me dit dès le jour ſuivant : J'ai parlé à la Comteſſe de Saint-Agni ; & ſur le portrait que je lui ai fait de vous, cette Dame a témoigné qu'elle ſeroit bien aiſe de vous avoir. Je lui ai, à la vérité, raconté votre infortune, pardonnez-moi cette indiſcrétion, je ne vous en ai que mieux ſervie. La Comteſſe eſt la meilleure femme que j'aye jamais connue ; une jeune fille qui a été ſéduite, lui paroît plus digne de

pitié que de mépris. En un mot, elle compâtit à votre malheur, & n'impute votre faute qu'au traître qui vous l'a fait commettre.

Vous êtes donc à Madame de Saint-Agni, continua la fille de l'Hôtesse. Allez la trouver tout-à-l'heure ; elle veut vous voir en Page, après quoi elle vous fera donner un autre habillement. Je remerciai Juanilla du service qu'elle m'avoit rendu ; & m'étant fait enseigner la demeure de la Comtesse, je m'y transportai sur le champ.



CHAPITRE II.

Dona Francisca va se présenter à la Comtesse de Saint-Agni. De la réception gracieuse que cette Dame lui fit, & de l'entretien qu'elles eurent ensemble. Caractere de la Comtesse. Dona Francisca hérite de mille pistoles ; ses regrets sur la mort de la Comtesse. Résolution qu'elle prend avec Damiana.

VOus vous imaginez bien, mon frere, poursuivit ma sœur, que je ne m'offris pas sans rougir à la vûe d'une Dame qui sçavoit mon histoire. Je fis plus, je me troublai ; & quoique naturellement assez hardie, je ne m'approchai de la Comtesse qu'en tremblant. Elle s'apperçut de mon désordre ; & pénétrant ce qui le causoit : Rassurez-vous, me dit-elle, après avoir fait sortir une femme qui étoit dans sa chambre, Juanilla m'a tout dit, & je vous plains. Si votre jeunesse, votre honte & votre repentir ne peuvent rendre votre faute

excuſable, ils vous attirent du moins ma compaſſion.

A ces paroles, je me laiſſai tomber aux pieds de la Comteſſe, & je ne lui répondis que par un torrent de larmes que je ne pus retenir. Mes pleurs produiſirent un effet admirable. La Dame en fut attendrie ; & me relevant avec bonté : Conſolez-vous, ma fille, me dit-elle ; il eſt inutile de vous affliger préſentement. Prenez plutôt une ferme réſolution d'être déſormais toujours en garde contre les hommes. Vous ne pouvez trop vous en défier. Vous êtes à peine au printems de vos jours. Vous êtes jolie. Vous devez craindre de nouveaux ſéducteurs.

La Dame de Saint-Agni me tint encore d'autres diſcours ſemblables pour me porter à la vertu. Enſuite voulant ſçavoir de moi-même qui j'étois, m'entendre parler, elle me queſtionna ſur mes parens. Comme je ne ſuis pas d'une naiſſance aſſez baſſe pour en rougir, je ne me dis point d'une famille au-deſſus de la mienne, &

je fis des réponſes ſinceres à toutes ſes queſtions. Quelque baſſe que ſoit la naiſſance, on n'en doit pas rougir. La condition ne donne pas des vertus.

Elle parut aſſez contente de mon eſprit : Franciſca, me dit-elle, après une longue converſation, je ſuis ravie que la fortune vous ait adreſſée à moi. Je conçois de l'affection pour vous, & je veux vous tenir lieu de mere. Je rendis toutes les graces que je devois à une Dame ſi généreuſe ; & me hâtant de profiter de ſes bontés, j'entrai chez elle, moins ſur le pied de Soubrette, que comme une fille que Madame aimoit, & dont elle vouloit prendre un ſoin particulier.

Je m'étudiai d'abord à connoître ma Maîtreſſe à fond. Que cette étude me fit découvrir en elle de bonnes qualités ! Je la trouvai douce, affable, débonnaire, & d'une humeur égale : elle étoit ſpirituelle, prudente, vertueuſe, & même dévote ſans affecter de le paroître. Une Maîtreſſe d'un ſi rare caractere eſt trop aimable, pour

n'être pas adorée des perſonnes qui la ſervent. Auſſi la Comteſſe étoit l'idole de ſes domeſtiques. Pour moi j'en étois ſi charmée , que je ne croyois pouvoir apporter aſſez d'attention à lui plaire. Je ne ſuis pas mal-à-droite ; & je ſçus ſi bien faire ma cour , que je gagnai en peu de tems ſa confiance , ou du moins que je la partageai avec Damiana , vieille femme - de - chambre , qui depuis vingt années étoit à ſon ſervice.

Vous obſerverez , s'il vous plaît , que Madame de Saint-Agni étoit alors ſur la fin de ſon neuvieme luſtre. * Elle avoit paſſé pour une beauté dans ſa jeuneſſe ; elle étoit même fort belle encore ; mais ſes appas commençoient à céder au pouvoir du tems. Je fus aſſez ſurpriſe un matin de l'entendre ſoupirer triſtement à ſa toilette , & de remarquer qu'elle avoit les yeux baignés de pleurs. Je pris reſpectueuſement la liberté de

* C'eſt-à-dire quarante-cinq ans.

lui

lui demander ſi quelque ſecret ennui troubloit ſon repos. Elle ne me répondit que par un long ſoupir. Je la preſſai de me dire ce qu'elle avoit ; & mes inſtances furent ſi fortes, qu'elle n'y pût réſiſter. Oui, ma chere Franciſca, dit-elle en me regardant d'un air triſte, oui, je ſuis la proie d'un chagrin d'autant plus vif, que je ſuis obligée de le renfermer au fond de mon ame.

N'en demeurez point là, Madame, lui répliquai-je, voyant qu'elle ceſſoit de parler; ouvrez-moi votre cœur. Ne me cachez pas le ſujet de vos peines : je les partage déja ſans les connoître ; & vous les ſoulagerez en me les apprenant. Je n'oſe vous les révéler, repartit ma Maîtreſſe. Il y a du ridicule à les ſentir, & je ne puis ſans confuſion vous en faire confidence. Vous me les découvrirez pourtant, ma chere Maîtreſſe, lui dis-je, en me jettant à ſes genoux, je ne puis vivre ſans les ſçavoir. Devez-vous me les laiſſer ignorer, à moi qui vous ſuis entierement dévouée ? Ne me faites plus,

de grace, un myſtere de ce qui vous chagrine. S'il ne m'eſt pas poſſible de vous conſoler, du moins que je m'afflige avec vous.

Je parus prendre tant d'intérêt à la ſituation dans laquelle Madame ſe trouvoit, que je lui arrachai enfin ſon ſecret. Ma fille, me dit-elle, je ne ſçaurois tenir plus long-tems contre votre zéle & votre amitié; il faut vous avouer ma foibleſſe. Apprenez la cauſe de mon affliction. Je ſuis ſenſible à la perte de mes charmes. Je les vois tomber peu-à-peu en ruine, malgré les ſecours que je puis emprunter de l'art pour les conſerver; cela m'attriſte : que dis-je ! cela me plonge dans une mélancolie qui va ſi loin quelquefois, que je crains d'en perdre l'eſprit. Ce diſcours vous étonne, pourſuivit-elle, en remarquant que j'étois effectivement fort ſurpriſe de l'entendre parler ainſi ; mais c'eſt un foible que j'ai, & dont ma raiſon ne ſçauroit triompher.

Permettez-moi, lui dis-je, Madame, de vous repréſenter que vous

ne voyez point ce que vous croyez voir. Pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous imaginez-vous n'être plus ce que vous êtes toujours? Regardez-vous avec des yeux plus favorables, ou plutôt rapportez-vous-en aux miens. Ils vous diront que le tems n'á point encore flétri vos appas, & que vous jouiſſez de toute votre beauté. A ces mots, qui ſuſpendirent pour un inſtant ſa douleur, la Comteſſe répondit en ſouriant : Que vous êtes flatteuſe, Franciſca, mon miroir eſt plus ſincere que vous. Il m'annonce chaque jour quelque changement dans ma perſonne, & mes yeux ne peuvent démentir ſon témoignage.

Après que la Comteſſe de Saint-Agni m'eut fait cette confidence ſinguliere, elle ne ſe contraignit plus devant moi; & laiſſant éclater librement ſes plaintes, elle me donnoit tous les matins la même ſcène à ſa toilette. Je m'entretenois ſouvent de ſa foibleſſe avec Damiana, qui ne pouvoit s'empêcher d'en rire. Si Ma-

dame, diſoit-elle, étoit une femme galante, je lui pardonnerois ſa triſteſſe. Une vieille coquette s'eſt fait une ſi douce habitude d'avoir des amans, qu'elle doit être au déſeſpoir quand elle n'en a plus. Mais ma Maîtreſſe a toujours fui la galanterie. C'eſt l'intérêt ſeul de ſa propre perſonne qui la rend ſi ſenſible aux outrages des années. Il faut bien s'aimer ſoi-même pour vieillir de ſi mauvaiſe grace !

Madame de Saint-Agni n'avoit que ce défaut, dont malheureuſement on ne pouvoit eſpérer qu'elle ſe corrigeroit. Au contraire, ſe trouvant de jour en jour moins aimable à meſure qu'elle avançoit dans ſa carriere, au bout de trois ou quatre ans elle ſe parut ſi changée, qu'elle n'oſoit plus ſe regarder dans ſon miroir. Franciſca, me dit-elle un matin comme en ſe déſeſpérant, ma chere Franciſca, je ſuis décrépite. On ne peut plus m'enviſager ſans horreur ; il n'y a plus moyen de me montrer dans le monde. Il faut me cacher au fond

d'un Cloître ; j'aime mieux m'y tenir renfermée le reſte de mes jours, que d'offrir aux yeux un objet effroyable.

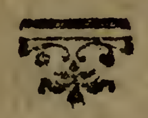
Nous eûmes beau, Damiana & moi, faire tous nos efforts pour lui remettre l'eſprit, & pour l'obliger à conſidérer ſon viſage avec plus d'indulgence, (comme en effet, quoique vieille, elle avoit des reſtes de beauté, dont une Coquette à ſa place auroit encore tiré parti,) il nous fut impoſſible de la détourner du deſſein de ſe retirer dans un Couvent. Avant que d'exécuter ſa réſolution, elle me demanda ſi je la ſuivrois de bon cœur dans un Monaſtere. Si vous en doutiez, Madame, lui répondis-je, vous me feriez une grande injuſtice. Le Couvent, à la vérité, par lui-même ne me plaît guères ; mais il deviendra un ſéjour agréable pour moi lorſque j'y vivrai avec vous. La Dame fut ſi ſatisfaite de ma réponſe, qu'elle m'embraſſa, en me diſant que mon attachement pour elle faiſoit toute ſa conſolation.

Ma Maîtreſſe alla donc s'enſevelir

dans un Couvent, & nous nous enfermâmes avec elle, Damiana & moi. Nous y aurions pû vivre toutes deux sans ennui, si pendant six mois entiers il ne nous eut pas fallu sans cesse exhorter la Dame à soutenir avec plus de courage la décadence de ses attraits. Elle ne vouloit point entendre raison là-dessus. Heureusement le Ciel s'en mêla. Madame de Saint-Agni rentra peu-à-peu en elle-même, & triompha insensiblement de sa foiblesse. Quel changement! Cette même femme qui avoit été si vaine de sa beauté, devint insensible à la perte de ses charmes, & se détacha de la vie.

Cette bonne veuve ne demeura que deux ans dans sa retraite. Elle y tomba malade, & mourut après avoir fait un testament, dans lequel ses Suivantes ne furent point oubliées. Elle nous legua mille pistoles à chacune pour nous laisser à toutes deux de quoi vivre honnêtement le reste de nos jours, sans être obligées de nous remettre à servir. Nos sentimens, à quelque chose près, se trouverent

conformes à l'intention de la Comtesse, & Damiana me fit une proposition : Je suis lasse, me dit-elle, d'avoir des Maîtresses : je veux jouer à mon tour dans le monde le rôle d'une Dame. Faites comme moi, ma mignone ; ne nous séparons point. Unissons nos fortunes. Allons nous établir dans quelque grande Ville d'Espagne : & là, nous donnant pour des personnes de qualité, nous ferons de bonnes connoissances, & vivrons fort gracieusement. Si j'eusse eu plus d'expérience, je me serois révoltée contre une pareille proposition ; j'aurois pénétré les vûes de Damiana, & je l'aurois quittée comme une friponne qui avoit envie de me perdre. Mais ne voyant rien que d'innocent dans ce qu'elle me proposoit, je liai volontiers mon sort au sien. Nous tînmes conseil sur ce que nous avions à faire, & voici quel en fut le résultat.



CHAPITRE III.

Dans quelle Ville Francisca & Damiana résolurent d'aller s'établir, & des aventures qui leur y arrivent. Enlevement de Dona Francisca ; suite de cet enlevement.

NOus choisîmes Séville pour le lieu de notre résidence, Damiana m'ayant assuré que l'Andalousie étoit l'endroit le plus agréable de toute l'Espagne. Nous résolûmes de nous y rendre par mer aussi-tôt que nous aurions touché nos legs.

Effectivement lorsqu'on nous les eut délivrés, nous allâmes nous embarquer à Carthagene sur un vaisseau de Malaga qui s'en retournoit. Nous fûmes un peu incommodées de la mer ; mais comme nous eûmes toujours le vent favorable, nous arrivâmes bientôt à Malaga, où nous nous arrêtâmes quelques jours, au bout desquels nous étant déterminées à achever notre voyage par terre, nous partîmes pour Séville par la voie des

Muletiers, & nous fûmes aſſez heureuſes pour y arriver ſans éprouver le moindre des malheurs que nous avions à craindre.

Nous louâmes d'abord une maiſon auprès du Change, autrement appellé la Bourſe; nous la fîmes meubler proprement, & nous prîmes à notre ſervice une cuiſiniere & un laquais, leſquels ne nous connoiſſant pas, ne pouvoient apprendre à perſonne qui nous étions. Ma tante, dis-je à Damiana, car nous étions convenues que je paſſerois pour ſa niece, il me ſemble que nous le prenons ſur un ton trop haut. Pourrons-nous ſoutenir toujours la figure que vous voulez que nous faſſions? Taiſez-vous, ma niece, me répondit-elle; dequoi vous inquietez-vous? Laiſſez-moi le ſoin de toute la dépenſe, & vous verrez que nous ne ſerons jamais à la peine de réformer notre domeſtique. Nous pourrons bien plutôt l'augmenter dans la ſuite.

Ma bonne tante, en parlant de cette maniere avoit des vûes qu'elle

se promettoit de remplir sans me les communiquer. Elle se flattoit que nous ferions d'utiles connoissances dans une Ville où abordent les Flottes & les Galions des Indes Occidentales chargées de pistoles d'Espagne, de lames d'or & de barres d'argent; elle comptoit que j'enflammerois quelque riche Négociant, & que nous ne manquerions pas de nous enrichir de ses dépouilles. C'étoit sur une si belle espérance qu'elle fondoit la durée de notre brillante situation.

Damiana, comme vous voyez, faisoit grand fond sur ma gentillesse & sur ma docilité. La suite fit connoître qu'elle n'avoit pas tort. Un Mexiquain étant un jour dans l'Eglise de Saint Sauveur, où j'allois tous les matins entendre la Messe, fut frappé de la richesse de ma taille, & encore plus de deux grands yeux noirs que je tournois vers lui de tems-en-tems comme par hasard. Il m'apprit par ses œillades, que je l'avois charmé. Quand je ne m'en serois point apperçue, cela ne seroit point échap-

pé à ma tante qui étoit au gué là-dessus, & qui remarquoit tout. Nous fîmes donc toutes deux cette observation, & nous jugeâmes que ce galant du nouveau monde chercheroit bientôt à s'introduire dans notre maison.

Notre conjecture ne fut pas fausse. Il écrivit à ma tante pour la prier de lui permettre de l'entretenir. Elle lui en accorda la permission. Il vint au logis, & ils eurent ensemble une longue conversation, dans laquelle après avoir déclaré qu'il m'aimoit, il proposa de m'épouser & de m'emmener avec lui au Mexique, où il possédoit, disoit-il, des biens immenses. Damiana lui répondit qu'elle me parleroit de l'honneur qu'il me vouloit faire, & que dans trois jours elle lui rendroit de ma part une réponse positive.

Ma tante m'ayant informée de cet entretien, me demanda si j'étois curieuse de voir le pays de Montesume. Non vraiment, lui répondis-je; il faudroit, pour consentir à ce voyage, que j'eusse pour mon nouvel amant

les yeux que j'avois pour Don Grégorio, & c'eſt dequoi je ſuis fort éloignée. Je dirai plus, je me ſens de l'averſion pour l'Indien ſans ſçavoir pourquoi; je lui trouve un air ténébreux qui me prévient contre lui. N'en parlons donc plus, reprit Damiana; je n'ai pas plus d'envie d'aller aux Indes. Quand notre Mexiquain reviendra chercher ſa réponſe promiſe, je lui donnerai ſon congé.

Elle n'y manqua pas. Elle lui fit connoître que nos volontés ne s'accordoient pas avec les ſiennes, le pria de ne plus remettre le pied au logis. Il ne parut pas fort mortifié de ce compliment; & l'on eut dit, à l'air dont il ſe retira, qu'il étoit peu ſenſible au refus qu'il venoit d'eſſuyer : mais nous étions dans l'erreur. D'autant plus picqué qu'il ſembloit moins l'être, au lieu de ſonger à m'oublier, il ne penſa qu'aux moyens de me poſſéder malgré moi; & pour y parvenir, il eut recours à l'expédient de Romulus, c'eſt-à-dire, qu'il réſolut de m'enlever. Vous allez en-

tendre quel ſuccès eut ſon projet.

Un ſoir après m'être promenée avec Damiana dans le Jardin Royal, auprès duquel nous demeurions, j'en ſortois pour m'en retourner chez moi, lorſque je me ſentis ſaiſir par trois hommes, dont l'intention étoit de me jetter dans un carroſſe. Les cris que nous pouſſâmes, ma tante & moi, avant qu'ils puſſent faire leur coup, furent cauſe qu'ils le manquerent. Le haſard voulut qu'il ſe trouvât là deux jeunes Cavaliers, qui voyant la violence qu'on me faiſoit, ne balancerent point à s'y oppoſer. Ils mirent l'épée à la main, & fondirent impétueuſement ſur les Raviſſeurs, qui déſeſpérant de conſerver leur proie, l'abandonnerent & prirent la fuite.

Mes libérateurs ne firent pas les choſes à demi : ils me conduiſirent au logis, où nous leur fîmes, Damiana & moi, tous les remercimens que nous leur devions. Nous les invitâmes même à ſouper; ce qu'ils ac-

ceptèrent fort volontiers. Pendant le repas, il ne fut question que de l'aventure qui venoit de m'arriver. Un des deux Cavaliers me demanda si je sçavois qui pouvoit être l'auteur de cet attentat. Je répondis que je soupçonnois un Mexiquain de l'avoir formé, pour se venger du refus que je lui avois fait de ma main. Cela suffit, dit l'autre Cavalier, avant trois jours nous serons pleinement informés de tout. Je suis fils de Don Indico de Mayrenna, Corrégidor de cette Ville. Il vient tous les matins chez mon pere des Alguasils; j'en chargerai un de me rendre compte de cette affaire. Ce n'est point assez, ajouta-t-il, d'avoir fait avorter cette entreprise; il faut punir le téméraire qui l'a conçue. C'est à quoi je m'engage, & vous pouvez vous reposer de ce soin-là sur moi.

Il prononça ces paroles avec la vivacité d'un homme dont le cœur commence à s'enflammer, & son compagnon ne se montra pas moins ardent que lui à servir ma vengeance.

Le Cavalier qui étoit fils du Corrégidor, se nommoit Don Joseph, & l'autre Don Felix de Mendoce. Ils paroissoient tous deux également vifs & Petits-Maîtres. Je m'attendois à tout moment à quelque brusque & pétulante déclaration d'amour. Cependant ils se contenterent ce soir-là de me lorgner; ce qu'ils firent d'un air à me persuader que j'avois pris leurs deux cœurs d'un coup de filet. Ils se retirerent chez eux, en nous assurant de nouveau qu'ils nous feroient avoir raison de la témérité du Mexiquain.

Lorsqu'ils furent sortis, je dis à Damiana : Que pensez-vous de ces jeunes Seigneurs? Je crains qu'ils ne veuillent me faire payer bien cher le service qu'ils m'ont rendu. C'est ce que j'appréhende aussi, me répondit Damiana; ils sont l'un & l'autre épris de vos charmes, ou je ne m'y connois pas. Ils ne voudront point soupirer pour une ingrate; cela est embarrassant. Nous pouvons nous tromper, ma bonne, lui repliquai-je;

& nous prenons peut-être l'allarme mal-à-propos.

Le jour ſuivant, nous n'entendîmes point parler de mes libérateurs. Ils furent occupés de la recherche de l'Indien dont ils étoient bien-aiſes d'avoir des nouvelles à m'apprendre en me revoyant. Mais le ſur-lendemain le fils du Corrégidor revint au logis d'un air empreſſé : Madame, me dit-il, vous êtes vengée. L'audacieux qui a voulu vous enlever eſt en priſon, auſſi-bien que les trois malheureux qui ont porté ſur vous leurs mains hardies. On va faire leur procès, & vous verrez bientôt avec quel zele je vous ai ſervie. Je lui répondis qu'on ne pouvoit être plus ſenſible que je l'étois au plaiſir qu'il m'avoit fait, & que je ſouhaitois de trouver une occaſion de le lui témoigner. L'occaſion eſt toute trouvée, me répliqua-t-il. Répondez aux ſentimens que vous m'avez inſpirés, & je ſerai payé avec uſure de tout ce que j'ai fait pour vous.

Ce diſcours ne fut que le commen-

cement d'une infinité d'autres qu'il me tint en les accompagnant des plus vives démonſtrations de tendreſſe. A peine fut-il hors de chez moi, que Don Felix ſon ami vint prendre ſa place, & me dire les mêmes choſes. A l'entendre, c'étoit le plus amoureux de tous les hommes. Il ne vouloit vivre, diſoit-il, que pour conſacrer tous ſes momens à mon ſervice. Il faut ajouter à cela que Don Felix avoit le débit plus ſéduiſant que Don Joſeph, & qu'il étoit mieux fait & plus aimable; néanmoins il ne fit pas ſur moi plus d'impreſſion que lui, tant j'étois devenue difficile à perſuader.

Quoique je ne fiſſe concevoir aucune eſpérance à ces deux Seigneurs, je les recevois au logis gracieuſement; l'obligation que je leur avois, ne me permettant pas d'en uſer autrement avec eux. Ces rivaux commencerent à ſe diſputer mon cœur par des ſoins empreſſés, ſans que l'amitié qui les uniſſoit en parût altérée; mais inſenſiblement elle ſe refroidit, & la

jalousie enfin fit naître entr'eux une haine qui aboutit à un duel, où Don Joseph perdit la vie, & Don Felix fut dangereusement blessé. Le Corrégidor informé de la cause de ce combat, fit arrêter la tante & la niece; & dans les premiers mouvemens de sa colere les fit enfermer dans la maison des Filles pénitentes, comme deux malheureuses Aventurieres.

Cependant deux jours après, faisant réflexion que tout mon crime étoit d'avoir plû à deux Cavaliers, son équité l'emporta sur son ressentiment; il nous remit en liberté, en nous ordonnant de sortir au plutôt de Séville. Nous nous en serions consolées, si lorsque nous fumes hors de prison, nous eussions retrouvé au logis les effets que nous y avions laissés; mais ils avoient été pillés & emportés par nos deux domestiques; de sorte qu'il ne nous restoit pour tout bien que soixante pistoles & mon diamant, avec quoi nous nous laissâmes conduire par un Muletier à Cordoue le long du Guadalquivir.

CHAPITRE IV.

Des nouvelles conquêtes que Dona Francisca fit à Cordoue ; elle devient infidelle à son premier-Amant pour suivre un prétendu valet du Commandeur, & part pour Grenade.

COmme nous ne pouvions faire à Cordoue qu'une figure très-modeste, étant aussi mal dans nos affaires que nous l'étions, nous nous mîmes en chambre garnie, & nous commençâmes à vivre avec beaucoup de circonspection. Nous sortions le matin pour aller à l'Eglise, & nous passions au logis le reste de la journée, sans chercher à faire des connoissances. Damiana s'imaginoit qu'une vie si retirée se feroit remarquer, & nous attireroit quelque visite utile. L'événement justifia sa conjecture.

Une vieille femme, nommée la Dame Camille, proprement habillée, nous vint voir un jour : Mesdames, nous dit-elle, vous voulez bien qu'une voisine qui juge à votre air que vous

êtes de très-honnêtes gens, vienne vous témoigner l'envie qu'elle a de lier avec vous un petit commerce d'amitié. Nous lui répondîmes poliment qu'elle nous faisoit honneur & plaisir. Ensuite nous eûmes une conversation qui roula sur les mœurs de Cordoue. Il n'y a pas de Ville au monde, nous dit cette Dame, où la galanterie soit plus à la mode. Les hommes y sont galans jusques dans leur vieillesse; avec cela, galans & généreux jusqu'à la prodigalité. Là-dessus elle nous raconta maintes histoires de filles étrangeres qui y avoient fait fortune, ce que nous écoutâmes avec une attention, qui lui fit assez voir que nous trouvions ses récits intéressans. Mais si elle s'apperçût que nous mordions à la grappe, nous remarquâmes de notre côte que la voisine avoit toute la mine d'être une intriguante.

Nous n'avions pas tort de porter d'elle ce jugement. C'étoit une faiseuse de mariages clandestins; & qui sur-tout sçavoit unir des barbons avec des mineures, & des veuves su-

rannées avec des adolefcens ; c'étoit-là fon fort. Dès la premiere fois que nous la revîmes, elle offrit fes talens & fes fervices à ma tante, en lui difant en particulier qu'elle avoit en main un parti très-avantageux pour moi ; c'eft, ajouta-t-elle, le Commandeur de Monteréal de la maifon de Fonfeca. Il n'eft pas jeune, à la vérité, mais à cela près il n'y a point de Seigneur plus aimable ; il n'y en a pas du moins qui fçache mieux aimer. D'ailleurs, je vous le donne pour un homme magnifique, & qui a un revenu confidérable ; puifque, fans parler de fes autres biens, fa Commanderie lui rapporte dix mille écus de rente.

Cette ouverture de cœur ne déplût point à ma tante, qui ne demandant pas mieux que d'aider à plumer un oifeau d'un fi riche plumage, entra fans façon dans les vûes de la Dame Camille ; & ces deux bonnes pieces fe chargerent, l'une de vanter mes charmes au Commandeur ; & l'autre de me difpofer à le regarder d'un œil favorable.

La premiere fois que je vis ce vieux Seigneur, ce fut à l'Eglise où j'étois avec Damiana, qui considérant fort attentivement tous les Cavaliers qui nous environnoient, en démêla un qu'elle jugea devoir être le Commandeur. Elle me le fit remarquer; & je crus comme elle que c'étoit lui, au soin qu'il prenoit de me lancer de tendres œillades dont je n'en perdois pas une, quoique j'affectasse de les éviter toutes. J'examinai à la dérobée ce galant, qui s'étant adonisé, me parut jeune encore, bien qu'il eût plus de soixante ans.

Que vous semble de notre Commandeur, me dit ma tante quand nous fûmes retournées au logis? Pour moi je ne le trouve pas trop vieux pour mériter les regards d'une Dame. Outre qu'il est bien fait encore, il a un air de propreté, qui doit tenir lieu de jeunesse. Qu'en dites-vous, belle Francisca? Ne vous paroît-il pas digne de quelque complaisance? Oui vraiment, lui répondis-je, il me semble encore de mise;

mais nous ne ſçavons pas ſi l'homme dont nous parlons eſt le Commandeur de Monteréal. C'eſt ce que nous apprendrons bientôt, répliqua ma tante. Notre vieille voiſine viendra nous voir aujourd'hui ; elle nous dira ſi nous avons pris le change.

Véritablement dès le même jour la Dame Camille vint au logis. Elle nous dit que le Commandeur en queſtion avoit été à l'Egliſe, qu'il m'y avoit vûe ; & nous reconnumes au portrait qu'elle nous fit de lui, que nous ne nous étions point trompées. Ce Seigneur, ajouta-t-elle, eſt déja fort épris de Dona Franciſca. Qu'elle a l'air noble, m'a-t-il dit ! que ſon air eſt majeſtueux ! ſi la beauté de ſon viſage répond à cela, voilà une perſonne que j'aimerai toute ma vie. Là-deſſus il m'a fait les plus vives inſtances pour lui procurer le plaiſir d'avoir avec elle un moment d'entretien. Je le lui ai promis, & je dois ce ſoir vous l'amener ici.

A ces derniers mots, Damiana s'imaginant être déja en poſſeſſion

des revenus de la Commanderie de Monteréal, ne pût s'empêcher de laiſſer éclater ſa joie ; & pour ne vous rien celer, je la partageai avec elle : ce qui m'étoit d'autant plus pardonnable, que nous commencions à tomber dans la miſere ; ou pour mieux dire, étant ſans ceſſe exhortée par ma fauſſe tante à mettre mes appas à profit, il m'étoit impoſſible de ne pas devenir coquette.

Je me préparai donc à recevoir la viſite du Commandeur. Je paſſai quelques heures à ma toilette à conſulter mon miroir, & encore plus Damiana qui prétendoit, ayant autrefois été galante, avoir découvert des airs de viſage victorieux. Mais je puis vous aſſurer que je prenois des ſoins bien inutiles ; puiſque pour faire la conquête que je méditois, ou plutôt pour la conſerver, je n'avois beſoin que de me montrer telle que j'étois naturellement. Ma jeuneſſe ſuffiſoit pour enflammer un homme du caractere de ce vieux Seigneur. D'abord qu'il me vit ſans voile, il crut voir le Ciel entr'ouvert.

entr'ouvert. Il fit paroître une extrême surprise ! on eut dit qu'il n'avoit jamais rien vû de si beau. Ah ! Camille, s'écria-t-il comme par enthousiasme, en s'adressant à sa conductrice, vous ne m'avez point surfait ! Que dis-je ? Vous m'avez rabaissé les attraits de la divine Francisca, bien loin de me les avoir exagérés. Qu'elle est aimable ! Quel bonheur peut égaler celui de la posséder !

Comme j'avois déja les oreilles rebattues de discours flatteurs, j'écoutai de sang-froid Monsieur le Commandeur, qui jugeant bien qu'il en falloit tenir de plus intéressans pour arriver à son but, poursuivit dans ces termes en apostrophant Damiana : Madame, j'implore votre protection. Employez, de grace, tout le pouvoir que vous avez sur votre niece, pour l'engager à souffrir mes soins. Je veux m'attacher à elle, & changer la face de sa fortune qui ne me paroît pas convenable à son mérite.

Il s'arrêta dans cet endroit pour attendre ma réponse ; mais je laissai ma

tante répondre pour moi. Je ne me contentai pas même de garder le ſilence; j'affectai de me montrer honteuſe & troublée, ce qui ne fit pas un mauvais effet. Damiana porta donc la parole, & s'en acquitta en femme d'eſprit. Si elle remercia le Commandeur des bons ſentimens qu'il temoignoit avoir pour moi, elle lui fit connoître en même-tems que je les méritois. Elle lui vanta mon éducation, mes talens, & lui fit un ſi beau Roman de la conduite que j'avois toujours tenue, que ce vieux Seigneur me regarda comme la meilleure connoiſſance qu'il pût jamais faire.

Pour la commencer ſous un heureux auſpice, il nous fit quitter notre chambre garnie pour aller occuper un appartement qu'il fit louer & bien meubler dans un Hôtel. Il nous donna des domeſtiques de ſa main, & ſe chargea du ſoin de faire la dépenſe. Outre cela, il nous accabla de préſens; de maniere que nous nous vîmes bien-tôt ſur un bon pied. Vous vous imaginez bien que je ne payai

pas d'ingratitude un procédé ſi galant & ſi généreux ; mais vous ne devineriez jamais quelle fut ma reconnoiſſance.

Dès le premier entretien particulier que j'eus avec ce Seigneur, je ſçus à quoi m'en tenir avec lui. Charmante Franciſca, me dit-il, je n'ignore pas que ce ſeroit une folie à un homme de mon âge, de prétendre vous inſpirer de l'amour. Je me fais juſtice ; je n'attends de vous que de l'eſtime & de l'amitié. Cependant, vous le dirai-je ? telle eſt la paſſion que j'ai pour vous, que je mourrois de jalouſie ſi je me voyois un rival aimé. Je vous découvre le fond de mon cœur, ajouta-t-il, & le vôtre peut-être va ſe révolter contre le ſacrifice que j'ai à vous demander, & qui pourra vous paroître une tyrannie.

Quel eſt donc ce ſacrifice, lui dis-je ? Il faudra qu'il ſoit impoſſible, ſi je ne vous l'accorde pas. De quoi s'agit-il ? Parlez hardiment. Il s'agit, répondit le vieux commandeur, de borner vos conquêtes à la mienne ;

&,pour vous accommoder à ma délicateſſe, de n'écouter aucun amant que moi. Vous ſentez-vous capable d'une ſi grande complaiſance pour un homme qui n'a que de tendres ſentimens pour la mériter ?

J'affectai de rire à ce diſcours, quoique dans le fond ce que ce vieux Seigneur exigeoit de moi ne fut pas de mon goût ; enſuite faiſant la réſervée : Comment donc, m'écriai-je, Monſieur le Commandeur, eſt-ce là cet effort pénible que vous attendez de ma reconnoiſſance, pour prix des bontés que vous avez pour moi ? Ah ! comptez que j'aurois peu de peine à vous ſacrifier tous les hommes enſemble, tant ils me ſont indifférens. Mon vieux Seigneur penſa mourir de plaiſir en entendant prononcer ces paroles. Il me baiſa les mains avec tranſport, en me diſant que j'étois née pour faire le bonheur de ſa vie.

Je lui promis donc de n'écouter perſonne que lui ; & je fis cette promeſſe de bonne foi. Je réſolus de lui tenir parole autant que cela me ſe-

roit poſſible; & pour preuve de ce que je dis, c'eſt que depuis notre converſation, je m'attachai à ne lui donner aucun ombrage. Etois-je à l'Egliſe? Au lieu de promener ma vûe comme auparavant ſur les Cavaliers qui étoient autour de moi, j'apportois une attention toute particuliere à me couvrir le viſage, de façon que je mettois leurs yeux en défaut. Si le Patron de la Caſe, ce qui arrivoit quelquefois, amenoit au logis quelques-uns de ſes amis pour ſouper, bien loin de les agacer par des œillades coquettes, je détournois d'eux mes regards avec un ſoin dont le Commandeur ne me ſçavoit pas peu de gré. J'étois sûre de recevoir de lui le lendemain quelque beau préſent.

Je faiſois donc à peu de frais la félicité de mon vieil Amant, qui de ſon côté n'épargnoit rien pour rendre la mienne parfaite, lorſque l'amour vint troubler notre innocente union. Le Commandeur s'aviſa de prendre à ſon ſervice un jeune & grand garçon nommé Pompeïo, dont il fit

bientôt ſon laquais favori. Ce jeune homme étoit bien fait, & il avoit tout l'air d'un enfant de famille. Son eſprit répondoit à ſa bonne mine, & il parloit avec une élégance qui marquoit qu'il avoit été bien élevé. Il venoit tous les matins m'apporter un billet de la part de ſon maître; & je m'amuſois le plus ſouvent à m'entretenir avec lui. Je ne m'apperçus point d'abord qu'il prenoit plaiſir à ma converſation, quoiqu'il ne tint qu'à moi de le remarquer; car Monſieur Pompeïo en me parlant me regardoit d'un air ſi tendre, que ſi je n'y prenois pas garde ce n'étoit nullement ſa faute. A la fin pourtant j'ouvris les yeux, & je vis mon ouvrage.

Dans cet endroit j'interrompis Dona Franciſca: Juſte Ciel! m'écriai-je, ma ſœur, que m'allez-vous dire? Seroit-il poſſible que ce laquais ſe fût attiré votre attention? J'en devins folle, me répondit-elle, mais folle à lier. Cependant, mon frere, continua-t-elle, ſuſpendez les reproches

que cet aveu ſemble vous mettre en droit de me faire. Ecoutez-moi juſqu'au bout.

Sitôt que j'eus démêlé mes ſentimens, j'en rougis de confuſion. J'eus honte d'avoir pour vainqueur un domeſtique, quoique j'euſſe entendu dire que des femmes de meilleure maiſon que la mienne ne dédaignoient pas quelquefois de brûler d'une pareille ardeur. J'appellai ma fierté à mon ſecours ; & voulant étouffer un indigne amour dans ſa naiſſance, je n'eus plus d'entretiens avec Pompeïo. Je recevois froidement de ſes mains les lettres qu'il m'apportoit ; je ne lui diſois pas une parole. Je m'interdiſois juſqu'au plaiſir de l'enviſager.

Le pauvre garçon fut bien mortifié de ce changement, dont il ne pénétra pas la cauſe. Il crut que j'avois lû ſa témérité dans ſes regards, que j'en étois indignée, & que pour le punir, j'avois ceſſé de lui parler. Il en eut tant de chagrin qu'il excita ma pitié. Je recommençai à lier avec lui converſation. Je fis plus, je l'en-

gageai à me découvrir le fond de ſon ame, ou du moins je me l'imaginai : Pompeïo, lui dis-je un jour, m'aimez-vous ? Cette queſtion, à laquelle il ne s'étoit point attendu, le déconcerta. Pour lui donner le tems de ſe remettre, je pourſuivis ainſi mon diſcours : Si vous m'aimez, vous me ferez une confidence dont je vous promets de ne point abuſer. Je vous ſoupçonne de n'être rien moins que ce que vous paroiſſez. Vos manieres vous trahiſſent. Convenez que vous êtes un homme de condition, & que vous méditez quelque deſſein que vous ne pouvez exécuter qu'en prenant la forme d'un laquais.

Pompeïo fut ſi troublé de ces paroles, qu'il demeura quelques momens ſans parler. Votre trouble & votre ſilence, lui dis-je, m'apprennent que je vous ai pénétré. Révélez-moi tout, & je vous garderai le ſecret. Madame, répondit Pompeïo, après s'être un peu remis de ſon déſordre, ſi vous voulez abſolument que je ſatisfaſſe votre déſir curieux, je vous obéirai ; mais

je vous avertis que je ne l'aurai pas plutôt contenté, que vous m'en ſçaurez mauvais gré. N'importe, lui repliquai-je avec précipitation, parlez, vous ne faites qu'irriter ma curioſité.

Alors le laquais du Commandeur mettant un genou à terre devant moi, comme un Héros de Théâtre devant ſa Princeſſe, me dit d'un ton de déclamateur : Hé bien, Madame, hé bien, je vais donc me découvrir puiſque vous me l'ordonnez. Je ne ſuis point, il eſt vrai, un malheureux réduit par la fortune à la ſervitude ; je ſuis un homme de qualité traveſti. Je m'appelle Don Pompeïo de la Cueva. Je paſſois par cette ville où je ſuis inconnu. Le hazard vous a préſentée à ma vûe, & vous m'avez charmé. J'ai ſçu que le Commandeur vous aimoit ; & ne pouvant m'imaginer qu'il fut aimé de vous, je formai le deſſein de vous plaire, plus encouragé par ſon âge que par ma vanité. J'ai eu l'adreſſe de me faire recevoir à ſon ſervice, & par ce ſtrata-

gême je me ſuis introduit chez vous.

Oui, c'eſt l'amour, adorable Franciſca, pourſuivit-il d'un ton de voix plein de douceur, c'eſt l'amour qui m'a inſpiré cet artifice pour vous faire connoître mes feux. Si vous les voyez ſans colere, rien ne ſera comparable à mon bonheur ; mais ſi trop fidelle à mon rival vous ne voulez écouter que lui, quelle que ſoit l'ardeur dont je me ſens brûler pour vous, je vais pour jamais m'éloigner de Cordoue.

Si mon cœur n'eût point été prévenu pour ce jeune Cavalier, j'aurois été en garde contre ſes paroles & contre l'air de perſuaſion dont il les aſſaiſonna. Je me ſerois ſouvenue que Don Grégorio de Clévillente m'avoit parlé ſur le même ton ; au lieu qu'étant enchantée de Don Pompeïo de la Cueva, je ne doutai pas un inſtant de ſa ſincérité. Je pouſſai les choſes plus loin, j'ajoutai à la foibleſſe de le croire, celle de lui avouer que j'étois ſenſible à ſon amour.

La joie qu'il fit éclater lorſqu'il apprit ſa victoire, fut exceſſive, & je n'en

eus pas moins à le voir ſi ſatisfait. C'eſt ainſi que je gardai le ſerment que j'avois fait à mon Commandeur, de ne lui donner aucun rival. Mais le moyen de tenir ces ſortes de paroles à un vieux Seigneur ? C'eſt tout ce qu'on peut faire aux galans les plus jeunes & les plus accomplis. Je dirai pourtant à ma louange, que je ne lui devins pas infidelle ſans remords. Je le plaignis ; & ce qu'une friponne à ma place n'eût point fait, je réſolus de le quitter, me faiſant un ſcrupule de continuer à recevoir ſes préſens, & d'avoir deux amans à la fois.

Pour ma tante, elle n'étoit pas ſi ſcrupuleuſe ; & trouvant la pratique du Commandeur plus lucrative que celle de ſon laquais, elle me conſeilloit de donner la préférence au premier, ou du moins de les ménager tous deux, l'un pour l'utile, & l'autre pour l'agréable ; ce qui n'auroit pas été ſans exemple. Mais j'aimai mieux ſuivre les conſeils de l'amour que les ſiens, & m'en aller

avec Don Pompeïo, qui me pressoit de céder à l'envie qu'il avoit de me conduire à Grenade, où nous attendoit, disoit-il, un sort plein de charmes. Je laissai donc là mon vieux soupirant, aussi-bien que ma fausse tante, à laquelle j'abandonnai tous nos effets pour la consoler de notre séparation, & la faire rouler jusqu'à ce qu'elle eût une autre niece; & n'emportant avec moi, pour ainsi dire, que ma jeunesse & mes appas, je sortis un matin de Cordoue à la dérobée avec mon nouvel amant, & nous nous rendîmes tous deux à Grenade le lendemain.



CHAPITRE V.

Quel homme c'étoit que Don Pompeïo. De l'aveu ſincere & de la propoſition qu'il fit à Dona Franciſca, lorſqu'il l'eut épouſée. Elle ſe conſole aiſément de la ſupercherie de ſon Mari. Elle conſent à ce qu'il lui propoſe.

JE n'eus pas beſoin de preſſer Don Pompeïo de m'épouſer ; il en avoit une ſi grande impatience, qu'il ne s'occupa en arrivant à Grenade, que des démarches qu'il falloit faire pour y parvenir. Nous nous mariâmes enfin ; & le lendemain de nos noces nous eûmes enſemble un plaiſant entretien.

Ma chere Franciſca, me dit-il en m'embraſſant avec tendreſſe, nous voici donc liés tous deux par les doux nœuds de l'hymenée. C'eſt à préſent, ma Mignonne, que nous devons nous parler à cœur ouvert. Il n'eſt permis qu'aux amans de mentir ; il faut que les maris ſoient ſincéres. Je vais

changer de ſtyle, & ne vous rien céler. Quand je vous dis à Cordoue que j'étois un laquais ſuppoſé, & que l'amour m'avoit inſpiré cette ruſe pour m'introduire auprès de vous, je vous dis la vérité; mais lorſque j'empruntai le nom de Don Pompeïo de la Cueva, je vous avouerai que je vous trompois, & que je me parois de ce beau nom pour rendre ma témérité plus excuſable. Cependant, ajouta-t-il, ſi je ne ſuis pas d'un ſang noble, je ne ſors pas non plus de la lie du peuple. Je m'appelle Bartolome de Mortero; & je dois le jour à un vénérable Apothicaire de la célébre ville de Sarragoſſe. Ce n'eſt donc, ma Princeſſe, qu'une petite ſupercherie que je vous ai faite, & que la fille d'un Juge de village doit me pardonner.

Je vous la pardonne volontiers, lui dis-je en ſouriant, le hazard n'aſſortit pas toujours ſi bien les époux; mais apprenez-moi ſi vous exercez la Pharmacie? Je m'en ſuis mêlé d'abord, me répondit-il; j'ai fait des

décoctions, & cela m'a dégoûté du métier. J'ai ſenti que j'étois né pour des choſes plus élevées. Je me ſuis fait Prince. Tantôt je ſuis un Héros Maure, & tantôt un Prince Chrétien. Vous devez voir par-là que je fais la Comédie. Je joue les premiers rôles ; c'eſt mon emploi.

Je doute fort, lui repliquai-je, que le revenu de vos Principautés ſoit bien conſidérable. Il eſt vrai, repartit-il, qu'il eſt un peu mince, à moins que nos piéces nouvelles, bonnes ou mauvaiſes, ne jettent de la poudre aux yeux du public, & ne l'attirent en foule pendant deux mois, ce qui, je l'avoue, eſt fort caſuel. Pour nos Princeſſes, continua-t-il, elles ſont beaucoup plus heureuſes que nous. Que le Théâtre leur rapporte ou non, elles vivent toujours dans l'aiſe & dans l'abondance : il faut être témoin de leur bonheur pour le croire. Elles ſont adorées des Seigneurs dans toutes les villes par où nous paſſons. Par exemple, les Actrices de la Troupe, qui eſt actuel-

lement dans cette Capitale de la Province de Grenade, ſont toutes parfaitement bien établies, depuis la plus belle juſqu'à la plus laide. On diroit que les filles de Théâtre ont un taliſman pour plaire aux hommes diſtingués par leur naiſſance ou par leurs richeſſes.

Après que mon mari m'eut ainſi vanté le bonheur des Comédiennes de Grenade, il me propoſa d'en augmenter le nombre, en me diſant : Franciſca, croyez-moi, embraſſez ma profeſſion. Jeune & belle comme vous l'êtes, vous n'y aurez que de l'agrément. Vous vous mocquez de moi, lui répondis-je ; il faut avoir du talent pour le Théâtre, & je n'en ai point. Vous en avez de reſte, me dit-il. Je me ſouviens de vous avoir quelquefois entendu chanter des Romances devant le Commandeur ; je n'étois pas moins enchanté que lui de la douceur & de la force de votre voix. Il n'y a pas de Serin de Canarie qui ait un plus joli goſier que le vôtre.

Se peut-il, m'écriai-je en riant, que mon chant vous ait fait tant d'impreſſion ! Que diriez-vous donc ſi vous m'aviez vû danſer ? Je ſuis perſuadée que vous ſeriez encore plus ſatisfait de mes pas que de ma voix. Cela n'eſt pas poſſible, me dit-il avec ſurpriſe ! Ah, ma Reine, de grace, ayez la complaiſance de faire devant moi quelques pas. Que je voie de quelle façon vous vous en acquittez. Je danſai auſſi-tôt un Sarabande pour le contenter, ce que je fis d'une maniere qui l'enleva. Ma chere épouſe, s'écria-t-il dans l'excès de ſon raviſſement, quel tréſor pour moi d'avoir une femme qui poſſéde deux talens qu'on peut appeller aujourd'hui deux mines d'or & de pierreries. Hâtons-nous de les faire valoir. Dès demain je veux aſſembler les Comédiens, & vous préſenter à leur compagnie, comme un ſujet capable de l'enrichir.

De mon côté, ajouta-t-il, je n'ai qu'à me montrer à ces Meſſieurs pour être reçû parmi eux. Ils connoiſſent

de réputation Bartolome de Mortero, ils feront bien-aifes de m'avoir. Quand je paffai par Cordoue, où votre beauté m'arrêta, je revenois de Séville, où j'ai brillé trois ans; & j'y brillerois encore, fi je n'euffe pas été obligé de difparoître brufquement, fur l'avis qu'on me donna que mes créanciers s'impatientoient.

Enfin, mon époux me fit envifager tant d'avantages, tant de douceurs, tant de plaifirs dans la vie comique; il me fit tant d'inftances pour prendre le parti du Théâtre, qu'il vint à bout de m'y déterminer.



CHAPITRE VI.

Dona Francisca entre dans la Troupe des Comédiens de Grenade : Comment elle fut reçue du Public & du grand nombre de Seigneurs que ses talens & ses appas attacherent à son char. Son mari lui procure le Comte de Cantillana pour amant. Elle le reçoit par obéissance par son mari.

QUoique mon mari m'eût inspiré quelque confiance par les louanges excessives qu'il m'avoit données, cependant je ne me présentai le lendemain qu'en tremblant à l'Hôtel des Comédiens, où toute la Troupe curieuse de me voir, ne manqua pas de s'assembler. Les femmes, parmi lesquelles il y en avoit d'assez jolies, me considérerent avec une attention critique, & me trouverent plus de défauts que je n'en avois; & je parus aux hommes plus aimable que je ne l'étois effectivement.

Nous nous fîmes de part & d'autre mille politesses, & les embrasse-

mens furent prodigués, comme ſi nous euſſions tous été les meilleurs amis du monde. Après cela il fut queſtion de ſçavoir quel emploi je remplirois. Meſſieurs, dit alors mon mari, ma femme chante & danſe à ravir. Je crois qu'avec ces deux talens elle ne ſera pas la moins utile de ſes camarades. A l'égard de la déclamation, c'eſt une Actrice à faire; mais outre la diſpoſition que je lui connois à devenir une bonne Amoureuſe, elle aura pour maître Bartolome de Mortero, qui vous répond d'en faire en ſix mois une excellente Comédienne.

Ils convinrent tous que ſi j'étois telle que Bartolome l'aſſuroit, je leur ſerois d'un grand ſecours puiſqu'ils avoient une infinité de piéces d'agrémens qu'ils ne pouvoient repréſenter, faute d'avoir une Chanteuſe & une Danſeuſe. Là-deſſus ils me firent chanter; & lorſque j'eus fini, ils me donnerent comme à l'envi des applaudiſſemens.

Ce n'eſt rien que cela, Meſſieurs,

s'écria mon époux, ravi d'entendre louer ma voix, vous allez voir que ma femme sçait encore mieux charmer les yeux que les oreilles. En effet, lorsque j'eus dansé, la Compagnie m'honora d'un battement de mains général, & me fit des complimens outrés. Voilà, disoit l'un, comme on doit danser. Voilà, s'écrioit l'autre, ce qu'on appelle des pas. Quelle noblesse! quel naturel! Ah, bourreau! dit tout bas un Comédien à mon mari, en lui donnant un petit coup sur l'épaule, où as-tu été pêcher une pareille femme? Que de pluies de pistoles il va tomber dans ton ménage! En un mot, chacun témoigna que j'étois une bonne acquisition pour la Troupe, & j'y fus reçue d'un consentement unanime, aussi bien que Bartolome, qui, sans contredit, étoit un fort bon Acteur.

Nous ne songeâmes plus l'un & l'autre qu'à nous préparer à paroître sur la scene, ce qui ne laissoit pas d'être embarrassant pour nous, qui nous trouvions sans équipage, sans

habits, ſans linge; nous étions même ſi mal en eſpeces, qu'à peine avions-nous dequoi payer la chambre garnie où nous étions logés. Nous aurions donc eu bien de la peine à nous mettre en état de débuter, ſi je n'euſſe pas eu le diamant de Don Grégorio; mais par bonheur je l'avois encore. Nous le vendîmes, & nous en donnâmes l'argent à compte à des ouvriers qui nous firent à chacun un habit de Théâtre auſſi riche que galant.

Le jour de notre début étant enfin venu, les Comédiens, toujours prêts à ſaiſir l'occaſion de prendre le double, ne laiſſerent point échapper celle-là. Ils nous annoncerent avec éloge au Public dans une affiche, qui portoit que deux incomparables Sujets nouvallement arrivés à Grenade paroîtroient dans le *Phœnix de l'Allemagne*, Piéce de Don Juan de Matos Fragoſo, remiſe au Théâtre. Le Public, qui par-tout eſt avide de nouveautés, vint en foule à l'Hôtel, & fut fort content de mon mari qui

joua le rôle de Ricardo. Pour moi, qui faiſois le perſonnage d'une Muſicienne au premier Acte, je n'eus pas ſitôt fait entendre ma voix, que la ſalle retentit du bruit des applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. Je fus encore mieux reçue au troiſieme Acte, que je finiſſois par une danſe. Quels battemens de mains! quelle fureur! je ne puis vous dire juſqu'à quel point je plûs aux Spectateurs, qui demeurerent une heure entiere après le Spectacle à s'entretenir de mon mérite. Les uns diſoient que je chantoient mieux que je ne danſois: les autres mettoient mes pas au-deſſus de ma voix; & ce qu'ils admiroient tous, c'étoit de me voir réunir deux talens qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Il y en eut auſſi qui furent frappés de ma jeuneſſe & de ma figure, & parmi ceux-ci quelques uns qui formerent le deſſein de s'attacher à moi.

A la ſeconde repréſentation que nous donnâmes de la même Comédie, il y eut encore un fort grand

monde ; & comme j'avois plus de confiance, je chantai & dansai mieux que la premiere fois. On ne parla plus dans la Ville que de la nouvelle Actrice. Avez-vous vû ce prodige ? se disoit-on les uns aux autres. Les Seigneurs Grenadins commencerent à rechercher mes bonnes graces par des présens. Je recevois tous les matins à ma toilette quelques bijoux qu'on m'envoyoit sans m'apprendre de quelle part. Tantôt c'étoit une montre d'or, & tantôt un collier de perles avec des boucles d'oreilles ; une autrefois c'étoit une piéce d'étoffe riche ou bien une corbeille remplie de gants, de dentelles, de bas de soie & de rubans.

Les Seigneurs qui me faisoient ces petites galanteries sans se découvrir, se déclarerent bientôt, & se mirent à mes trousses. Ce fut alors à qui l'emporteroit sur les autres. Celui-ci me guettoit pour me parler dans les coulisses en passant, & me dire quelque chose de flatteur ; celui-là m'écrivoit tous les jours des billets doux, &

voulоit

vouloit filer avec moi le parfait amour, croyant ſottement par-là parvenir à ſes fins ; un autre enfin s'y prenant mieux, engageoit une vieille Comédienne de ſes amies à m'inviter à ſouper chez elle, où il ne manquoit pas de ſe trouver. Mais tous ces Galans ne retiroient pas leurs frais. Outre que je devenois plus vaine, à meſure que je me voyois plus applaudie du Public, mon époux, à qui je ne célois rien, m'exhortoit ſans ceſſe à n'écouter qu'un Millionnaire ou qu'un grand Seigneur.

Il ſembloit qu'il preſſentit la bonne fortune qui m'attendoit. Le Comte de Cantillana vint à Grenade. A peine y fut-il arrivé, qu'il voulut voir la Comédie, ſur le bien qu'on lui dit de la Troupe & de moi en particulier. Je paroiſſois ce ſoir-là dans la piéce. J'y chantois, mais je n'y danſois pas. Cependant je n'eus beſoin que de ma voix pour faire la conquête de ce Seigneur ; c'eſt ce que Bartolome m'apprit deux jours après. Vous avez, me dit-il, mis dans vos chaî-

nes le Comte de Cantillana ; vous ne pouviez faire un Amant d'une plus grande utilité pour vous, il joint à cent mille écus de rente une façon noble de les dépenser. Il est si généreux, qu'il commence, à ce qu'on m'a dit, par enrichir une Maîtresse avant que de lui parler ; au reste, c'est un Seigneur de quarante ans tout au plus, & fort agréable de sa personne.

Comment sçavez-vous, dis-je à mon mari, que le Comte de Cantillana est devenu amoureux de moi ? Vous le croyez peut-être parce que vous le souhaitez. Non, non, me répondit-il, je le sçais de sa propre bouche ; & je vous apprends qu'on meuble actuellement par son ordre, une belle maison qu'il a fait louer pour vous à deux cents pas de notre Hôtel. Je ne fis que rire de ces paroles, ne pouvant m'imaginer qu'elles lui fussent échappées sérieusement. Cependant il ne badinoit point.

Je vous dirai de plus, continua-t-il, que nous aurons un cuisinier, un aide-de-cuisine & un marmiton qui

ſeront aux gages de ce Seigneur, & qui, ſans que nous ſoyons obligés de nous embarraſſer du moindre ſoin, feront toute la dépenſe du logis, & nous entretiendront une table à ſix couverts. *Item*, Il ne prétend pas vous gêner; il ne mettra point auprès de vous de Duegne pour veiller ſur vos actions & vous obſerver; il ſçait trop bien aimer pour marquer une défiance, qui ne laiſſe pas d'être odieuſe, quoiqu'on n'ait aucune envie de la tromper. Il ſe repoſera de votre fidélité, ſur les attentions qu'il aura pour vous.

Item. Sans préjudice des préſens que vous recevrez de lui tous les jours, vous aurez un bon carroſſe, dont les chevaux ſeront nourris dans ſes écuries, & dans lequel vous irez ſuperbement au Théâtre, au grand mal de cœur de celles de vos camarades qui ne peuvent s'y rendre qu'à pied ou qu'en carroſſe de louage.

A vous entendre, dis-je à Bartolome, on croiroit que vous ne ſeriez pas fâché que j'euſſe ſur mon

compte le Seigneur dont vous parlez. On auroit raison de le croire, me répondit-il ; & dans le fond, j'aimerois mieux que vous eussiez un si riche & si noble Amant, que de vous voir sottement entêtée d'un Comédien ou d'un Auteur. Je le répéte encore, oui, j'en serois ravi. Si je pensois autrement, je serois sifflé de tous les maris de notre Compagnie.

Je pris là-dessus mon sérieux comme si ma vertu se fut fortifiée à la Comédie, & je fis des reproches à mon époux sur ce qu'il vouloit m'engager lui-même dans un commerce galant. Mais il se mocqua de mes scrupules, & me dit, pour les lever, qu'une Comédienne qui n'avoit qu'un Amant à la fois, étoit au même degré de sagesse qu'une autre femme qui n'en avoit aucun. Sur ce pied-là, dis-je à Bartolome en riant, je choisis donc pour le mien le Comte de Cantillana que vous me proposez de si bon cœur, & je ratifie par mon consentement le traité d'alliance que vous avez fait avec lui.

Quoique je paruſſe ne pas prononcer ces paroles ſérieuſement, mon époux ne laiſſa pas de les prendre au pied de la lettre. Il aſſura le Comte que j'étois dans la diſpoſition qu'il deſiroit ; ce qui plut ſi fort à ce Seigneur, qu'il m'envoya pour dix mille écus de pierreries, en me demandant la permiſſion de me venir voir dans ma chambre garnie, en attendant que j'allaſſe demeurer dans ma nouvelle maiſon. Je reçus donc ſa viſite, ne pouvant honnêtement m'en diſpenſer après avoir accepté ſes pierreries. Un matin, lorſque j'étois à ma toilette, il arriva conduit par Bartolome, qui pour mieux nous laiſſer en liberté de nous entretenir, s'éclipſa un moment après en mari qui ſçavoit les regles

Madame, me dit le Comte de Cantillana, je ne vous ferai point d'excuſe de venir indiſcrétement vous préſenter mes hommages à votre toilette. Je ſçais bien que ce ſeroit mal prendre mon tems avec la plûpart de vos camarades ; mais pour

vous, belle Francifca, il n'y a pas de moment où vous foyez plus redoutable que dans celui-ci. Après un compliment fi flatteur, il fe répandit en difcours qui ne l'étoient pas moins. Je lui trouvai toute la politeffe du Commandeur de Monteréal, avec quelque chofe de plus, je veux dire une figure fi gracieufe, que je me ferois applaudie de m'être fait aimer d'un pareil Seigneur, quand il n'auroit pas eu toutes les richeffes qu'il poffédoit.

Après un entretien affez long & très-vif, il fe retira fort content de fa vifite, à ce qu'il me parut; ce qui me fut confirmé par Bartolome, qui, m'ayant rejointe auffi-tôt que ce Seigneur m'eut quittée, me dit: Le Comte fort enchanté de votre efprit & de vos manieres. Il vient de me le dire, & je gagerois bien que de votre côté vous n'êtes pas mal affectée de lui. J'en fuis très-fatisfaite, lui répondis-je. Voilà de ces Seigneurs avec lefquels une femme fait agréablement fa fortune. Il

eſt vrai, reprit mon mari, qu'il y en á d'autres qui ſont ſi plats & ſi déſagréables, que leurs maîtreſſes peuvent dire avec raiſon qu'elles gagnent bien leur argent.

CHAPITRE VII.

Des nouveaux préſens que le Comte de Cantillana fait à Dona Franciſca; des attentions qu'il eut pour elle: un autre de ſes Amans lui envoie pour préſent des diamans de prix; elle les refuſe. Son Amant favori, en reconnoiſſance de ce refus, lui fait la donation d'un Château magnifique. De quelle maniere finit un auſſi tendre engagement.

NOus allâmes habiter notre nouvelle maiſon ſi-tôt qu'elle fut en état de nous recevoir. Quand elle auroit été meublée pour une Princeſſe, je ne crois pas qu'elle eût pû l'être plus magnifiquement. La richeſſe & le bon goût y régnoient également par-tout. Il y avoit deux appartemens ſéparés, l'un pour mon époux, & l'autre pour moi; le Comte

l'ayant ainſi voulu par délicateſſe. Le mien éblouiſſoit par l'or & l'argent qu'on y voyoit briller de toutes parts; & celui de Bartolome, quoique bien plus modeſte, auroit fait honneur à un Chevalier de Saint Jacques.

Nous viſitâmes la maiſon depuis le haut juſqu'en bas, & nous n'apperçûmes pas ſans plaiſir, dans une cuiſine garnie de tous les uſtenciles néceſſaires, trois perſonnes occupées à préparer notre ſouper, c'eſt-à-dire, un cuiſinier, un aide-de-cuiſine, & un fouille-au-pot. Je m'imaginois, en conſidérant la quantité des mets qu'ils apprêtoient, que nous ſerions une douzaine de perſonnes à table; je croyois du moins que le Comte, qui pour nous inſtaller dans notre nouvelle demeure devoit venir ſouper avec nous, ameneroit quelques-uns de ſes amis. Cependant il arriva tout ſeul, & j'eûs avec lui une ſeconde converſation dans laquelle je reſſerrai ſes chaînes en exerçant ſur lui tous les charmes de ma voix, je veux dire, en chantant les mor-

ceaux les plus tendres de nos piéces, desquels je lui faisois l'application en le regardant d'un air de langueur qui pénétroit jusqu'au fond de son ame.

Si ce Seigneur prit plaisir à cet entretien, il n'en eut pas moins pendant le souper. Je lui fis cent minauderies pour irriter son ardeur, & je m'en acquittai avec tant de succès, qu'il m'envoya le lendemain pour mille pistoles de vaisselle d'argent. Trois jours après on m'apporta de sa part deux habits de Théâtre superbes. Que vous dirai-je? Cela ne finissoit point; c'étoit tous les jours quelque nouveau présent.

Tous ces dons joints aux émolumens que nous tirions mon époux & moi de la Comédie, qui, grace à notre début, étoit alors fort fréquentée, nous mirent si bien dans nos affaires, que nous commençâmes à faire une figure plus brillante. Nous prîmes à notre service deux laquais & une femme-de-chambre, & je n'allai plus au Théâtre que dans

un beau carroſſe dont j'étois maîtreſ-ſe, & que je n'entretenois point.

D'abord que ce changement de décoration fut remarqué, il égaya les railleurs de la Troupe, & fit bien des envieuſes; mais on ceſſa bien-tôt d'en parler, & l'on s'y accoutuma. Pour moi qui ne vóyois là-dedans que du gracieux, j'imitois celles de mes camarades qui ſe trouvoient dans le même cas; bien loin d'en avoir la moindre confuſion, je bravois les caquets & les regards malins du Public; & dans le fond, s'il y avoit du ridicule dans nos équipages, ce n'étoit pas ſur nous qu'il tomboit.

Je ne voyois plus qu'au Théâtre les autres Comédiennes, à l'exception de Manuela, qui faiſoit comme moi rouler un carroſſe de Seigneur. Elle avoit pour Amant Don Garcie de Padul, Gentilhomme Grenadin, qui jouiſſoit d'un revenu conſidérable qu'il mangeoit noblement avec elle. Cette fille rechercha mon amitié, & la gagna en me donnant la

ſienne. Nous nous liâmes ſi étroitement l'une à l'autre, qu'à peine étions-nous ſéparées, que nous brûlions d'impatience de nous revoir. Je ne ſçais ſi nous n'étions pas plus aiſes d'être enſemble qu'avec nos Amans. Une ſi forte liaiſon fut cauſe que Don Garcie & le Comte chercherent à ſe connoître; & quand leur connoiſſance fut faite, nous formâmes tous quatre une ſociété dans laquelle on vit regner la gayeté, les plaiſirs & la bonne chere. Nous ſoupions tous les ſoirs chez mon amie ou chez moi. Nous ne reſpirions que la joie, & nous vivions tous ſi familiérement, qu'on n'eût pû dire ſi c'étoient ces Seigneurs qui deſcendoient juſqu'à nous, ou ſi c'étoient nous qui nous élevions juſqu'à eux.

Tandis que nous menions une vie ſi agréable, je faiſois ailleurs des malheureux : j'appelle ainſi quelques jeunes gens qui venoient tous les jours au Théâtre pour me voir, & qui brûloient d'un feu caché, ou s'ils

me le faiſoient voir, n'en tiroient aucun fruit. Parmi ceux-là il y en avoit un qui ſe faiſoit diſtinguer par ſa naiſſance, & plus encore par ſon mérite perſonnel. C'étoit Don Guttiere d'Albunuelas, fils aîné du Gouverneur de Grenade, & le plus beau Cavalier de ſon tems. Il revenoit d'achever ſes études à Salamanque. Il n'avoit plus de Précepteur ni de Gouverneur, & il commençoit à goûter le plaiſir d'être maître de ſes actions.

Ce jeune Seigneur ne manquoit pas une Comédie où je devois paroître. Comme un Amant regarde autrement qu'un autre, il me fit remarquer ſa paſſion dans ſes yeux. Il ſe contenta long-tems de me lorgner & de m'applaudir ſur la ſcène, ſoit par timidité, ſoit qu'il déſeſpérât de ſupplanter un rival auſſi redoutable que le Comte de Cantillana. Il ſe laſſa toutefois de garder le ſilence, & ne pouvant ſe réſoudre à parler, il prit le parti de me détailler ſes ſouffrances dans une lettre qu'il

eut l'adreſſe de me faire tenir ſecretement, & à laquelle vous jugez bien que je ne fis aucune réponſe. J'affectai même, pour lui ôter toute eſpérance, de détourner de lui mes regards toutes les fois que le hazard me fit rencontrer les ſiens.

Tant de rigueur ne le rebuta point; & s'imaginant que les préſens auroient plus de pouvoir ſur moi que ſon amour & ſa bonne mine, il m'envoya un écrin où il y avoit pour plus de quatre mille piſtoles en toutes ſortes de pierreries, qu'il avoit trouvé le moyen de voler à Madame la Gouvernante ſa mere. Je conſultai Bartolome ſur la conduite que je devois tenir dans une conjoncture ſi délicate. Vous n'avez qu'une choſe à faire, me dit-il, après avoir rêvé quelques momens, il faut ſans différer renvoyer ces pierreries à Don Guttiere; nous nous perdrions tous deux infailliblement, ſi nous étions aſſez imprudens pour les garder. Madame la Gouvernante, car je ne doute nullement qu'il ne les ait dérobées,

ne tardera guères à s'appercevoir de ce vol; elle en recherchera l'auteur, & à force de perquiſitions le découvrira. M. le Gouverneur ſe mêlera de cette affaire; il voudra tout approfondir, & cela l'indiſpoſera contre vous. Je ne crois pas, ajouta-t-il, qu'il ſoit néceſſaire que je vous en diſe davantage. Vous ſçavez que les femmes de Théâtre, quelques talens qu'elles puiſſent avoir, jouent gros jeu, quand elles fâchent les perſonnes qui ſont en place. Après le traitement que vous a fait le Corrégidor de Séville, vous devez craindre ces Meſſieurs-là.

Votre conſeil eſt trop judicieux pour que je ne le ſuive pas, répondis-je à Bartolome. Je me ſuis répréſenté tous les inconvéniens que vous venez de m'expoſer; & je ne balance point à rendre les diamans; je ſuis même perſuadée que cela fera le meilleur effet du monde dans l'eſprit du Comte de Cantillana. N'en doutez pas, réprit mon époux, il vous tiendra compte du ſacrifice que

vous lui ferez de Don Guttiere, & vous y gagnerez peut-être plus que vous n'y perdrez. Ne pouvant donc ſans péril retenir les pierreries, je les fis remettre au fils du Gouverneur, en lui faiſant dire poliment de ma part, que je les lui renvoyois, ne me ſentant pas capable de la reconnoiſſance dont il faudroit les payer.

Nous n'avions pas tort, Bartolome & moi, de penſer que le Comte feroit ſenſible au ſacrifice que je lui ferois d'un rival ſi dangereux. Dès qu'il l'apprit, il en fut tranſporté de joie. Vous me préférez, me dit-il, au Cavalier de Grenade le plus aimable. Ah! charmante Franciſca, que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur dans ce moment! vous verriez juſqu'à quel point je ſuis pénétré de cette glorieuſe préférence. Comte, lui répondis-je, en le regardant d'un air tendre, je ne prétends pas m'en faire un mérite auprès de vous : un cœur que vous poſſédez, peut-il ceſſer de vous être fidéle!

Non, Comte, ajoutai-je d'un air passionné, soyez assuré que Don Gutiere & tous les hommes du monde ensemble ne sçauroient vous l'enlever.

Le Comte, à ces paroles flatteuses, se jettant avec transport à mes genoux, se répandit en discours pleins d'amour & de reconnoissance. Après quoi, ce Seigneur se servit d'un autre style qui fut plus de mon goût que les lieux communs de la galanterie. Pour vous dédommager, me dit-il, des pierreries que vous avez refusées pour l'amour de moi, je vous fais présent d'un Château que j'ai sur les bords du Guadalquivir, entre Jaën & Ubeda. Ce Château n'est pas d'un grand revenu, mais c'est un séjour fort agréable. Je remerciai ce généreux Seigneur du nouveau présent qu'il me faisoit, & dès le même jour le contrat de donation me fut livré en bonne & dûe forme.

Rien n'est égal au ravissement où

ſe trouva Bartolome, quand je lui annonçai la nouvelle acquiſition que mes charmes venoient de faire. Je ſçavois bien, s'écria-t-il, que vous ne feriez pas pour rien le ſacrifice de Don Guttiere. Comment, diable, un Château ! il faut avouer que le Comte a de belles manieres. Enfin, mon mari ne pouvoit contenir ſa joie; & cedant à l'impatience de voir ce Château qui nous avoit couté ſi peu, il s'y rendit en diligence & en prit poſſeſſion; puis en étant revenu peu de jours après, le Comte de Cantillana, me dit-il, vous a fait un préſent encore plus beau que vous ne penſez : apprenez ce que c'eſt que votre Château; c'eſt une maiſon qui ſemble avoir été bâtie par les Fées. Là-deſſus il m'en fit une ſi magnifique deſcription, que je ne pus m'empêcher cinq ou ſix fois de l'interrompre, pour lui reprocher qu'il en exageroit les beautés. Tout au contraire, me répondoit-il toujours, au lieu de l'embellir par mes expreſ-

ſions, j'en affoiblis plûtôt les agrémens, puiſque c'eſt un chef-d'œuvre de l'art de la nature.

Outre qu'elle a de quoi charmer la vûe, pourſuivit-il, elle eſt affermée trois mille écus au plus riche Laboureur du pays : j'en ai lû le bail, c'eſt un fait conſtant. Ajoûtez à cela, que nous ſommes vous & moi Seigneur & Dame du village de Caralla ; & que nous aurons le pas ſur tous les *Hidalgos* de la Paroiſſe ; ce qui ne laiſſe pas d'être une belle prérogative : il eſt vrai qu'on rira d'abord un peu à nos dépens, à cauſe de notre profeſſion ; mais nous en ſerons quittes pour cela, & nous jouirons à bon compte de notre revenu & de tous nos droits Seigneuriaux. Tournent préſentement les affaires du Théâtre au gré de la fortune ; que nos piéces nouvelles ayent le ſuccès qu'il plaira à Dieu, nous avons un aſyle inacceſſible à la faim.

C'eſt ainſi que mon époux ſe réjouiſſoit de nous voir déja ſûrs d'une

retraite qui n'eſt même que très-rarement le fruit tardif des longs travaux de nos pareils. J'étois auſſi contente que lui ; & bientôt le Public en pâtit. Je commençai à me mettre ſur le pied de paroître moins ſouvent ſur la ſcène, & inſenſiblement point du tout ; & cela à l'exemple de quelques grands Acteurs, qui ſous prétexte de ſe ménager, ſe diſpenſoient de remplir leur devoir. Il me ſembla qu'une Dame qui poſſédoit un Fief dominant de trois mille écus de rente, pouvoit ſe donner les mêmes airs. Bartolome à mon imitation ne voulut plus jouer que rarement. Cela déplut au reſte de nos camarades, qui ſe liguerent contre nous, & la diſcorde ſe mit dans la Troupe.

Me voici arrivée à l'époque d'un évenement aſſez triſte pour moi : le Comte de Cantillana reçut alors des dépêches de la Cour. Le Duc de Lerme, dont il étoit aimé, lui mandoit de ſe rendre inceſſamment à Madrid ; ce Miniſtre ayant jetté les yeux ſur lui pour remplacer un Con-

ſeiller d'Etat, qui venoit de mourir. Quoique le Comte fut d'autant plus ravi de cette nouvelle, que ſon amour commençoit à ſe rallentir, il ne manqua pas de me témoigner qu'il en étoit au déſeſpoir, & que peu s'en falloit qu'il ne refuſât la place qu'on lui offroit; mais en même-tems il me repréſenta que s'il ne l'acceptoit point, il ſe brouilleroit avec tous ſes parens, & perdroit pour jamais l'amitié du Duc de Lerme. Enfin, pour dorer la pilule, il me proteſta qu'il ſe ſouviendroit toujours de ſa chere Franciſca. Je fis ſemblant d'être la dupe de ſes proteſtations; & comme les pleurs de commande ne coutent rien à une bonne Comédienne, j'en répandis en abondance dans nos adieux.



CHAPITRE VIII.

Ce que fit Dona Franciſca après le départ du Comte de Cantillana. Son mari & elle vont prendre poſſeſſion de leur Château. Aventure ſinguliere qui lui arrive, & quel Amant lui fait la cour.

VOilà de quelle façon nous nous ſéparâmes le Comte & moi. Manuela de ſon côté, preſque dans le même tems, fut abandonnée de Don Garcie, les Seigneurs n'étant pas plus conſtans les uns que les autres. Padul, ſous prétexte d'aller voir un oncle malade à Badajoz, s'éloigna d'elle & de Grenade. Heureuſement nous étions toutes deux bien nippées, & dans un âge à nous conſoler de la perte de nos volages Amans.

A peine nous eurent-ils quittées, qu'il s'en préſenta d'autres pour remplir leurs places ; mais outre que nous aurions été embarraſſées ſur le choix, les diviſions qui regnoient dans la Troupe, augmenterent à un point,

qu'elles nous dégoûterent de la profeſſion comique, & nous firent prendre la réſolution d'y renoncer. Ma chere Manuela, dis-je à mon amie, je ſuis laſſe de me donner en ſpectacle ſur un Théâtre, & de divertir le Public. Je veux me retirer à mon Château de Caralla, & faire la Dame de Paroiſſe. Puis-je me flatter que vous m'aimez aſſez, pour vouloir m'accompagner?

Ce doute m'outrage, répondit Manuela, vous ſçavez que rien au monde ne m'eſt ſi cher que votre amitié; j'en ſerois indigne, ſi je refuſois d'aller partager avec vous les douceurs de votre retraite. Partons, Franciſca, partons: je ſuis prête à vous ſacrifier tous les Galans de Grenade. Nous ſortîmes donc l'une & l'autre de la Troupe, auſſi-bien que Bartolome, qui, préférant le rôle de Seigneur de village à celui de Prince de Théâtre, nous conduiſit volontiers à Caralla, où nous arrivâmes gayement tous trois dans un bon carroſſe, acheté de nos propres deniers;

ou ſi vous voulez, de ceux du Comte. Une chaiſe où étoient ma ſuivante & celle de Manuela, nous ſuivoit avec ſix valets qui menoient autant de mules chargées de notre bagage. Après quoi venoient notre cuiſinier & le laquais de Bartolome, montés ſur d'aſſez beaux chevaux, ce qui compoſoit une ſuite digne de l'admiration des payſans, & de l'envie des *Hidalgos*.

Je ne trouvai point le Château au-deſſus de la deſcription que mon mari m'en avoit faite; mais il me parut bien bâti, bien meublé, & même auſſi ſoigneuſement entretenu, que ſi le Comte y eût fait ſa réſidence ordinaire: je fus ſur-tout frappée de la beauté des jardins, & des vaſtes prairies qui s'étendent du côté du ſeptentrion juſqu'aux bords du Guadalquivir. Je ne conſiderai pas avec moins de ſatisfaction, les bois qui regnent du côté du midi. Bartolome voyant que j'étois charmée de ce ſéjour, me dit d'un air triomphant: Hé bien, ma mignone, vous ai-je

trompée en vous vantant votre Château ? Y en a-t-il un en Eſpagne où l'on reſpire un air plus pur, & qui préſente à la vûe des objets plus rians ? Non ſans doute, s'écria mon amie, encore plus enchantée que moi des agrémens de ma retraite, & il faut avouer que c'eſt un vrai préſent de Seigneur. Nous paſſerons ici nos jours fort agréablement, pour peu que la Nobleſſe du pays ſoit raiſonnable.

Il eſt vrai, dit Bartolome, que les *Hidalgos* ſont des gens un peu fiers. Lorſqu'ils ont pour Seigneur un homme du commun, il ne doit guères attendre d'eux de reſpect & de conſidération ; cependant on voit tous les jours des riches Marchands, après avoir fait banqueroute, ſe retirer dans une terre qu'ils achetent aux dépens de leurs créanciers, & même des gens de métier, ainſi que nous : mais notre art étant d'être bons Comédiens, nous ſçaurons nous accommoder à leur ſotte fierté. Cela ne nous coutera pas beaucoup ; & nous

nous pourrons, en flattant leur orgueil, nous réjouir de leurs différens ridicules. J'ai meilleure opinion que vous de ces Messieurs-là, dis-je à mon tour; je crois qu'il y en a parmi eux qui sont d'un bon caractere. Au reste, quels qu'ils puissent être, nous les obligerons par des manieres engageantes & polies à nous rendre ce qu'ils nous doivent.

Il est certain que nous n'étions pas prévenus en faveur de ces Nobles, dont la plûpart habitoient des chaumieres. Nous nous imaginions qu'ils étoient sots & grossiers; & nous fûmes assez surpris, lorsqu'ils vinrent nous faire visite, de les trouver aussi civilisés qu'ils nous le parurent. Leurs femmes sur-tout nous firent connoître par leurs complimens, qu'elles ne manquoient pas d'esprit; & j'en remarquai parmi elles quelques-unes qui avoient de fort bons airs. Nous leur fîmes à tous un accueil si gracieux, qu'ils eurent sujet d'être contens de nous; aussi nous le témoignerent-ils en nous protestant

qu'ils étoient ravis d'avoir des Seigneurs qui sçûssent si bien recevoir la Noblesse.

Nous allâmes les voir à notre tour chez eux ; & dans les visites que nous leur rendîmes, nous mîmes toute notre attention à ne rien dire & à ne rien faire qui pût blesser leur vanité. Avec cette circonspection, qui étoit d'une nécessité absolue pour vivre avec eux en bonne intelligence, nous gagnâmes leur amitié. Après cela, il ne fut plus question que de fêtes & de festins ; il venoit presque tous les soirs souper au Château quatre ou cinq Gentilshommes avec leurs épouses & leurs sœurs, & nous formions après le repas une espece de bal qui duroit souvent toute la nuit. Je passois ordinairemenr la journée dans le Château à jouer ou à m'entretenir avec les femmes, tandis que mon époux chassoit avec les hommes aux environs. Tels étoient nos amusemens, & bien-tôt il ne tint qu'à moi d'en avoir d'autres.

Parmi ces petits Nobles, il y en

avoit un qui se nommoit Don Dominique Rifador.* Il justifioit parfaitement bien son nom par son caractere ; c'étoit un contradicteur impoli, un disputeur échauffé, un querelleur, un franc brutal ; avec cela, il avoit un orgueil insupportable. Aucune Dame jusques-là n'avoit pû vaincre sa fierté ; une victoire si difficile m'étoit réservée. Je lui plûs, & il me fit l'aveu de sa passion avec toute la confiance d'un galant qui s'imagine que son amour fait honneur à l'objet aimé. Quelqu'aversion que j'eusse pour ce personnage, je l'écoutai sans me révolter contre son amour ; mais je lui déclarai de sang-froid en termes clairs & nets, que je ne me sentois aucune disposition à l'aimer ; & je le priai de ne plus remettre le pied au Château.

Vous croyez peut-être, que mortifié du mauvais succès de sa déclaration, il se retira plein de fureur ; &

* En Espagnol, querelleur.

changea ſon amour en haine : point du tout. Il me rit au nez, en me diſant qu'il vouloit perſiſter à m'aimer malgré moi. Je ne ſuis pas, pourſuivit-il, ſi facile à rebuter. Je connois les femmes, & je ne prends point leurs grimaces pour des marques de vertu. Allons, ma Princeſſe, ajouta-t-il, changez, s'il vous plaît, de langage. Laiſſez là les façons, elles vous conviennent encore moins qu'à une autre.

A ce diſcours inſolent, je ne pus retenir ma colere, & dans mon premier mouvement je traitai Rifador comme un Negre : mais il ſe mocqua de mes invectives, & ſortit en n'y répondant que par des ris qui redoublerent ma fureur. J'en pleurai de rage, & j'avois encore les yeux baignés de larmes, lorſque Manuela ſurvint. Qu'avez-vous, me dit-elle, en s'appercevant de l'état où j'étois ? Quel ſujet de chagrin pouvez-vous avoir dans un ſéjour où tout le monde ne ſonge qu'à vous plaire ?

Je lui rendis compte de ce qui venoit de se passer entre Don Dominique & moi ; & quand je lui eus tout dit, au lieu d'entrer dans mon ressentiment, elle n'en fit que rire. Vous avez tort, me dit-elle, de vous offenser de l'impolitesse & du ridicule d'un amant grossier, vous devez plutôt vous en réjouir ; le mépris dont vous payez ses feux, vous venge assez de son impertinence. Vous avez raison, répondis-je à mon amie : désormais bien loin de prendre avec lui mon sérieux, je prétends me divertir de ses extravagances.



CHAPITRE IX.

Du malheur qui arriva dans le Château de Caralla, & quelle en fut la ſuite. Dona Franciſca prend la réſolution de ſe retirer à Madrid avec Dona Manuela ſa compagne de Théâtre. Elles ſe font paſſer pour des Dames de condition.

JE m'étois donc déterminée à ſouffrir encore la vûe de Don Dominique Riſador, ſans rien rabattre des ſentimens que j'avois pour lui ; mais il ceſſa de venir au Château. Son orgueil ſe ſoulevant enfin contre mes rigueurs, lui fit former, pour m'en punir, le deſſein de ne plus m'honorer de ſes viſites.

Il ne borna pas là ſa vengeance ; il inſulta Bartolome, lequel étant encore plus que lui d'humeur ſpadaſſine, lui fit tirer l'épée, & le bleſſa dangéreuſement ; cependant Riſador n'en mourut point, & cette affaire inſenſiblement parut aſſoupie ; on n'en parloit plus. Mais ſix mois

après, mon époux étant à la chaſſe tout ſeul dans un bois, y rencontra Don Dominique, qui lui lâcha traîtreuſement un coup de carabine, & le coucha par terre roide mort. Quoique cet aſſaſſinât eût été commis ſans témoins, ſon lâche auteur, perſuadé que je l'en ſoupçonnerois, & que je pourrois le faire arrêter, prit la fuite pour ſe dérober à la rigueur des loix.

Je pleurai amerement Bartolome; & j'étois d'autant plus affligée de ſa mort, que je ne pouvois la venger. Je m'en conſolai pourtant à l'aide de Manuela, qui, toujours prête à m'offrir ſon aſſiſtance, avoit l'art d'adoucir mes peines. Cependant nos plaiſirs furent interrompus par ce funeſte événement, ou, pour mieux dire, nous nous ennuyâmes de vivre dans la ſolitude. Je ne ſçais, dis-je un jour à mon amie, ſi vous êtes dans la diſpoſition où je me trouve; je commence à me laſſer de la compagnie des Gentilshommes de campagne, & de leurs épouſes. J'ignore ce

qui peut produire en moi ce changement ; si c'est un effet de mon inconstance naturelle, ou de la mort de mon mari. C'est à votre délicatesse seule qu'il faut l'attribuer, répondit Manuela ; une fille accoûtumée aux fleurettes des Seigneurs, doit bien-tôt se dégoûter du commerce des personnes que nous voyons dans ce pays-ci.

Ne vous imaginez pas, poursuivit-elle, que je sois plus propre que vous à demeurer dans la solitude. Je vous dirai aussi franchement, que je m'ennuie dans ce Château ; je n'y ai plus que le plaisir d'être avec vous. Les différens originaux qui viennent ici, ne me divertissent plus. Le ridicule réjouit d'abord ; mais il déplaît ensuite ; & devient insupportable. Si vous m'en voulez croire, ajouta-t-elle, nous suivrons une idée qui m'est venue, & que je ne vous ai point encore communiquée.

Je demandai à mon amie ce que c'étoit que cette idée : c'est, répondit-elle, d'abandonner ce séjour

quelques années, & d'aller nous établir à Madrid. Nous ſommes aſſez riches pour y vivre noblement, & nous y paſſerons ſans peine pour des femmes de qualité, puiſque nous en avons toutes les manieres. Que penſez-vous de ce projet? a-t-il votre approbation? N'en doutez pas, lui dis-je, il me flatte infiniment. Que d'images agréables il préſente à mon eſprit! Hâtons-nous de l'exécuter. Je ſuis bien-aiſe, dit Manuela, que vous applaudiſſiez à ce voyage. J'ai un preſſentiment qu'il ne ſera pas malheureux. Préparons-nous donc à partir. Laiſſez le ſoin du Château à votre Fermier, avec ordre de vous en faire toucher le revenu à Madrid. Je joindrai à cela les dépouilles de Don Garcie, pour mieux ſoutenir la figure que nous nous propoſons de faire dans cette Capitale de la Monarchie.

Nous ne fûmes plus occupées que des préparatifs de notre départ, qui ne furent pas plutôt achevés, que nous nous mîmes en chemin avec nos

ſoubrettes, toutes quatre dans un carroſſe; & nous étions accompagnées de deux valets montés ſur des mules, & bien armés. Après une traite auſſi pénible que longue, nous arrivâmes heureuſement dans cette Ville, où nous jugeâmes à propos de changer de nom. Manuela prit celui d'Iſmenie; moi, celui de Baſiliſa; & nous diſant deux Dames veuves de deux Gentilshommes Grenadins, nous louâmes cette maiſon où nous commençâmes à recevoir compagnie. Nous y attirâmes d'honnêtes gens par nos manieres aiſées, & nous nous en fîmes eſtimer par une conduite ſage.

Nous voyions, continua-t-elle, un aſſez grand nombre de Cavaliers nobles, & il n'y en a pas un qui n'ait pour nous de l'eſtime & de la conſidération. Vous en pouvez juger par Don Manuel de Pedrilla votre ami. J'ignore ce qu'il vous a dit de nous, mais je ſçais qu'il n'a pas dû vous en dire du mal. Quoique nous lui permettions de nous venir voir librement, nous ne craignons pas les

rapports qu'il peut faire. Il n'a rien remarqué qu'il l'ait pû prévenir contre nos mœurs. Si nous ne ſuivons pas l'uſage auſtere des Dames qui s'interdiſent l'entretien des hommes, nous n'en avons pas pour cela moins de vertu.

CHAPITRE X.

De la converſation qu'eut Dona Franciſca avec Don Chérubin, après lui avoir raconté ſon hiſtoire. Elle lui propoſe de venir demeurer chez elles. Don Chérubin s'y détermine.

DOna Franciſca, ma ſœur, acheva dans cet endroit le récit de ſes aventures, & me dit enſuite en ſouriant : Hé bien, mon frere, que vous ſemble de la veuve de Bartolome ? Ne vous paroît-elle pas une Dame d'importance ? Oui vraiment, lui répondis-je, vous avez fait votre chemin en peu de tems. Je vous en félicite, & je rends grace au Ciel d'avoir une ſœur ſi bien dans ſes affaires ; mais j'appréhende une choſe.

Nous ſommes ſujets dans notre famille à ſacrifier à l'amour. Je crains que parmi les Cavaliers qui viennent chez vous, il ne ſe trouve quelqu'aimable fripon qui vous faſſe perdre votre Château comme vous l'avez gagné. N'ayez pas cette crainte, me repartit Franciſca ; je ſuis plus capable d'en acquérir encore un autre, que de donner le mien au même prix qu'il m'a coûté.

Mais changeons de matiere, pourſuivit-elle, puiſque j'ai le plaiſir de retrouver mon frere, ne nous ſéparons plus. Je vous offre un logement dans cette maiſon, venez-y demeùrer avec nous. Iſmenie n'en ſera pas moins ravie que moi. Vous nous aiderez de vos bons conſeils. Il pourra ſe préſenter des conjonctures embarraſſantes, dans leſquelles votre prudence nous ſera d'un grand ſecours ; vous nous ſauverez de fauſſes démarches. Que nous vous ayons cette obligation-là.

La propoſition, je l'avouerai, ne me plut pas d'abord. Je me fis un

ſcrupule d'être le conſeiller & le guide de deux beautés dont je ne laiſſois pas de croire la ſageſſe équivoque, quoi qu'en pût dire ma ſœur. Néanmoins je ne pûs m'en défendre, & je m'y déterminai aux dépens de qui il appartiendroit ; me réſervant au ſurplus le droit de me ſéparer d'elles pour peu que je fuſſe mécontent de leur compagnie.

CHAPITRE XI.

Don Chérubin va loger chez ſa ſœur. Des connoiſſances nouvelles qu'il y fit & de l'extrême conſidération qu'on eut pour lui, lorſqu'on ſçut qu'il avoit l'honneur d'être frere de Baſiliſa. Don André cherche l'amitié de Don Chérubin, il l'acquiert. Raiſon pour laquelle il vouloit s'en faire un ami.

IL me fallut donc aller demeurer avec ma ſœur & ſa bonne amie, qui me donnerent un petit appartement fort propre, qu'elles avoient de réſerve dans leur maiſon. Dès le

ſoir même je me rendis chez elle avec Don Manuël de Pedrilla. Venez, lui dis-je, mon ami, venez m'inſtaler dans mon nouveau domicile, où je vous proteſte que mon plus grand plaiſir ſera d'être à portée de vous ſervir auprès d'Iſmenie. Je ne refuſe pas vos bons offices, me répondit-il; mais je ne ſçais ſi j'en ſerai plus heureux. Quoiqu'Iſmenie paroiſſe avoir de tendres ſentimens pour moi, elle ne veut pas mettre le comble à mon bonheur. Je doute que votre amitié ait plus de pouvoir que mon amour.

Il vint ce ſoir-là ſouper chez les Dames deux Chevaliers de ſaint Jacques, qui me donnerent mille accolades quand ils apprirent que j'étois frere de Baſiliſa; mon Gentilhomme, me diſoit l'un, que je vous embraſſe pour l'amour de votre charmante ſœur. Voilà votre vivante image, Madame, diſoit l'autre à la veuve de Bartolome. Que vous devez avoir de joie de vous revoir tous deux! je prends part à votre ſatisfaction mutuelle.

Ces diſcours ne firent que précéder une infinité de complimens qu'il me fallut eſſuyer, & auſquels je répondis ſur le ton, comme on dit, de la bonne compagnie, pour montrer à ces Meſſieurs que je n'étois pas embarraſſé de ma contenance en pareille occaſion. Auſſi parurent-ils très-contents des échantillons que je leur laiſſai voir de mon eſprit. Ils le furent encore davantage de quelques heureuſes ſaillies qui m'échapperent pendant le repas, & qu'ils releverent avec éloge.

Ces Chevaliers, dont l'un ſe nommoit Don Denis Langaruto, & l'autre Don Antoine Peleador, avoient des figures & des caracteres bien différens. Don Denis étoit un grand corps ſec, & Don Antoine un gros petit homme trapu. Le premier pour trancher de l'érudit, ne parloit que des ſciences; & le ſecond faiſant le Guerrier, nous fatiguoit de récits militaires. C'étoit à qui des deux nous ennuyeroit davantage. Auſſi-tôt que l'un avoit rapporté un paſſage

d'Auteur, l'autre prenant brusquement la parole, entamoit la relation d'un combat. Pendant ce tems-là Don Manuël & la belle Ismenie se lançoient réciproquement des regards qui les consoloient des discours fastidieux de ces deux convives, ou plutôt qui les sauvoient de l'ennui de les entendre. Pour ma sœur & moi, nous eûmes la politesse de n'en perdre pas un mot, & même de paroître y prendre beaucoup de plaisir.

En récompense, lorsque ces Messieurs se furent retirés, je ne les épargnai point. Si tous les Cavaliers qui viennent chez vous, dis-je à ma sœur, ne sont pas plus amusans que ceux-ci, je ne crois pas qu'en quittant vos *Hidalgos* de Caralla vous ayez gagné au change. Il est vrai, dit Francisca, que voilà deux mortels assommans; mais vous en verrez d'autres dont vous serez plus satisfait. Cependant je le fus encore moins de deux Commis des Bureaux du Duc de Lerme, qui souperent au logis le jour suivant.

Ceux-ci voulant qu'on eût autant de respect pour eux que pour des Secrétaires d'Etat, affectoient une orgueilleuse gravité. Quand on leur eut dit que j'étois frere de Basilisa, ils ne se répandirent point en éloges ainsi que les Chevaliers de S. Jacques; ils se contenterent de m'honorer d'une simple inclination de tête, comme s'ils eussent été des Conseillers du Conseil de Castille. Quoiqu'ils fussent amoureux de nos Dames, ils n'en paroissoient pas plus émus. Bien loin de leur tenir des discours galans, ils gardoient un superbe silence; ou, s'ils le rompoient quelquefois, ce n'étoit que par des monosyllabes.

Je m'imaginois que du moins ils rabattroient de leur gravité quand ils seroient à table. Je les attendois là pour les voir peu à peu de maintien & se livrer au plaisir, comme font en pareil cas tous les graves personnages. Mais ni ma bonne humeur, ni les agaceries des Dames ne purent leur faire perdre leur morgue de Bu-

reau, ni leur arracher un ſouris. Je n'ai jamais vû de gens qui m'ayent tant déplû que ceux-là.

Auſſi dès qu'ils furent ſortis, je fis de nouveaux reproches à ma ſœur. Comment, lui dis-je, pouvez-vous faire de ſi mauvaiſes connoiſſances, vous qui avez de l'eſprit & du goût ? Ces Commis ſont encore plus ennuyeux que vos Chevaliers d'hier. En vérité, ma ſœur, puiſque vous vous plaiſez à recevoir compagnie chez vous, il me ſemble que vous devriez mieux choiſir votre monde. Donnez-vous patience, répondit Franciſca ; vous verrez ici plus d'un Cavalier dont vous ne ſerez pas fâché d'acquérir l'amitié.

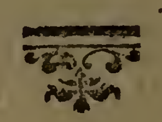
J'en vis en effet dans la ſuite pluſieurs qui pouvoient paſſer pour la fleur des galans, & que je ne pus m'empêcher de regarder comme autant de beau-freres, quoique ma ſœur me jurât tous les jours qu'elle leur tenoit à tous la dragée haute. Il y en avoit un entr'autres nommé Don André de Caravajal de Zamora,

qui réunissoit en lui toutes les bonnes qualités dont les hommes les mieux nés n'ont ordinairement qu'une partie. Ce Cavalier ne sçût pas sitôt que j'étois frere de Basilisa, qu'il n'épargna rien pour s'insinuer dans mes bonnes graces. Il eut peu de peine à y réussir, étant un peu de ces hommes agréables qui préviennent d'abord en leur faveur. Il ne fut pas plutôt de mes amis, que voulant devenir quelque chose de plus, il me fit une confidence : Seigneur Don Chérubin, me dit-il, j'aime votre sœur, & ma plus chere envie seroit de l'épouser. Je suis assez riche & d'assez bonne maison, pour me flatter qu'elle pourroit agréer ma recherche ; mais je m'apperçois qu'elle a du penchant pour un autre Cavalier, & j'ai tout lieu de craindre ce rival.

Je demandai à Don André qui étoit le galant qu'il paroissoit tant appréhender. Vous ne le devineriez jamais, répondit-il ; & quand je vous l'aurai nommé, vous aurez de la peine à me croire ; car enfin ce n'est

point Don Felix de Mondejar, ni Don Vincent de Cifuentes ; c'eſt Don Pedro Retortillo. Cela n'eſt pas poſſible, m'écriai-je avec étonnement! Don Pedro le plus mal fait de tous les amans de ma ſœur, un capricieux, un fat : non, je ne puis penſer qu'elle ſoit d'un goût aſſez dépravé pour vous le préférer. Vous direz de ce Cavalier ce qu'il vous plaira, reprit Caravajal ; mais il eſt aimé de Baſiliſa, rien n'eſt plus véritable; elle a les yeux fermés ſur ſes défauts ; elle le trouve fort bien fait ; & il a beau parler à tort & à travers, elle admire ſon eſprit.

Je promis à Don André de traverſer de tout mon pouvoir l'amour de Don Pedro : & pour lui tenir parole, j'eus avec Franciſca le lendemain une longue converſation, dont on verra l'effet dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE XII.

Du malheureux ſuccès qu'eut le ſervice que Don Chérubin voulut rendre à ſon ami Don André. Il ſort de chez ſa ſœur pour ne la plus revoir. Dona Franciſca épouſe Don Pédre : quel eſt cet homme.

JE ne ſçais, lui dis-je, ma ſœur, ſi vous vous reſſouvenez de m'avoir prié de vous aider de mes conſeils. Oui ſans doute, mon frere, me répondit-elle ; & je vous en prie encore. Hé bien, repris-je, puiſque vous le voulez, je vais donc m'ériger en Conſeiller ; mais faites-moi un aveu ſincere auparavant ; aimez-vous Don Pedro Retortillo ?

A cette queſtion Dona Franciſca devint plus rouge que le feu, & ſe troubla. Vous rougiſſez, pourſuivis-je, ma ſœur ; à ce que je vois, je n'ai pas beſoin de votre réponſe pour ſçavoir ce que je dois penſer, votre trouble ne me l'apprend que trop. Il eſt donc vrai que vous aimez Don Pédre ! O Ciel, faut-il que vous ayez jetté les

yeux ſur celui de vos amans qui me paroît le moins digne de vous poſſéder !

Qui peut, répondit-elle, vous avoir ſi bien inſtruit d'un amour que je ne croyois pas avoir fait éclater ? C'eſt, lui répliquai-je, un rival de Don Pédre qui l'a pénétré. Et ce rival ſi pénétrant, reprit avec précipitation ma ſœur, eſt apparemment Caravajal, pour qui vous avez la bonté de vous intéreſſer ? Hé bien, puiſqu'il a démêlé mes ſentimens, je ne les déſavouerai point. Oui, Don Pédre m'a ſçu plaire, je ne vous le cele pas. Je ſuis fâchée que vous n'eſtimiez point ce Gentilhomme ; mais ſçachez que je le regarde d'un œil ſi favorable que je le préfere à Caravajal, comme à tous ſes autres rivaux.

Oh pour cela, ma ſœur, interrompis-je avec quelque émotion, je ne puis m'accorder avec vous là-deſſus. Je ne vois dans Don Pédre, pardonnez-moi ma franchiſe, qu'un tiſſu de mauvaiſes qualités. Il eſt bourru, emporté, plein de caprices ; & je le crois avec cela très-jaloux de

ſon naturel. Qu'il ſoit tout ce que vous voudrez, interrompit à ſon tour la veuve Bartolome d'un air bruſque & chagrin, quelque mal que vous m'en puiſſiez dire, il ſera mon époux; & c'eſt vouloir ſe brouiller avec moi pour jamais, que d'entreprendre de me détacher de lui.

Ma ſœur prononça ces paroles d'un ton de voix qui m'impoſa ſilence. Je n'oſai plus combattre ſa ſotte tendreſſe pour Retortillo, ni parler en faveur de Caravajal, qui fut obligé, avec tout ſon mérite, de céder la place à ſon indigne rival. J'en fus d'autant plus mortifié, que je ſentois augmenter de jour en jour mon amitié pour l'un & mon averſion pour l'autre. Je deteſtai le caprice de Franciſca, & je commençai à craindre que notre union ne fut pas de longue durée.

Effectivement, depuis cet entretien, ma ſœur changea de conduite à mon égard. Elle rabattit beaucoup des attentions & des déférences qu'elle avoit eues pour moi juſques là. Elle affectoit même d'éviter ma conver-

ſation ; & quand elle ne le pouvoit, elle me parloit d'un air glacé. Enfin, ne pouvant me pardonner de n'approuver pas le deſſein qu'elle avoit d'épouſer un homme haïſſable, elle ne me regarda plus que comme un cenſeur incommode & fâcheux, dont elle devoit ſe défaire. Auſſitôt que je m'en apperçus, je pris mon parti. Je ſortis de ſa maiſon, d'où je fis porter mes nippes à l'Hôtel garni où j'avois auparavant demeuré, & je rejoignis mon ami Don Manuël. Après cela, qu'on me vienne vanter la force du ſang. Quelqu'amitié qu'il y ait entre les freres & ſœurs, il faut bien peu de choſe pour l'altérer.

Après notre ſéparation, je ceſſai de voir Franciſca, qui ne tarda guères à lier ſon ſort à celui de Don Pédre par un hymen qui ne produiſit pour elle que des fruits très-amers ; puiſqu'au lieu de trouver dans ſon ſecond mari l'humeur commode & complaiſante du premier, elle reconnut qu'elle étoit tombée entre les mains du plus jaloux de tous les hom-

mes.

mes. Dès le lendemain de leurs noces tout changea de face dans la maiſon : l'entrée en fut interdite anx galans. Il n'y eut plus de jeu, plus de ſoupers ; Don Pédre changea de domeſtiques, & mit auprès de ſon épouſe la Duegne d'Eſpagne la plus rebarbarative. En un mot, il fit une femme miſérable de la plus heureuſe de toutes les veuves. J'appris peu de tems après qu'il l'avoit emmenée à la campagne avec Iſmenie. De maniere que Don Manuël fut obligé de ſe conſoler de l'éloignement de ſa maîtreſſe, comme moi de celui de ma ſœur.

Fin de la ſeconde Partie.

